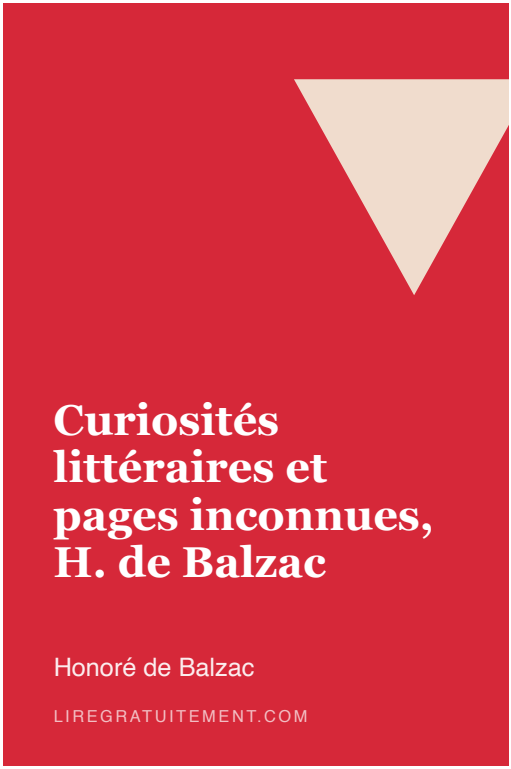

Curiosités littéraires et pages inconnues, H. de Balzac

Honoré de Balzac

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Curiosités littéraires et pages inconnues, H. de Balzac

Dans la petite ville où se heurtent les péripéties de Un Ménage de Garçon^ Issoudun, j'ai connu un vieil homme qui vit Honoré de Balzac et qui lui parla. C'était un ami de ma famille, Charles-Alexandre Lecharbonnier, réputé parmi ses concitoyens pour son originalité et sa brusque franchise. Il fut d'abord commis épicier ; puis, après avoir gagné une honnête aisance à Bourges, il revint dans sa bonne ville dont il fut maire pendant de longues années.

Charles-Alexandre Lecharbonnier avait une personnalité tranchée et forte, comme Balzac les aimait, et la décrire en quelques mots, c'est situer psychologiquement leur rencontre et éclairer leur conversation d'une lumière exacte.

On le voyait dans les rues de la ville des Chevaliers de la Désœuvrance^ hiver ou été, la tête nue, chapeau attaché aux épaules, les cheveux bouclés, le sourire aux lèvres. Il se baignait dans la Théols par des froids rigoureux et il avait installé dans sa maison des appareils d'hydrothérapie qu'on n'était pas loin de considérer comme les instruments d'un magicien. Il passait pour un être singulier dans ce pays de disettes où les braves femmes se signaient devant George Sand parce qu'elle faisait de la gymnastique.

Mais il était populaire et l'on avait pour lui une sorte d'affection, non dépourvue d'un peu de malice : les citoyens en raison de ce qu'il était républicain et fort serviable ; la jeunesse pour le

remercier d'avoir transformé un vieux cimetière en jardin public, avec kiosque, où pouvait jouer le musique militaire.

D'un esprit vif, tout en boutades, il avait écrit des articles de polémique, des brochures : Les trois journées d\n Républicain (Tlssoudun ; Thomas Lumety Juge de paix de 1791 à 1804; ^^^ T^romenade autour d'^lssoudun^ et il avait publié quelques poèmes sans prétentions qui en valaient bien d'autres.

Charles-Alexandre Lecharbonnier avait deux grandes passions : il détestait les jésuites qu'il accusait des plus extravagants méfaits et dont il voyait partout les intrigues; il adorait Molière qu'il lisait chaque jour, avant de se coucher — et cette lecture, disait-il, lui était aussi nécessaire pour se débarbouiller l'esprit et l'entretenir en belle humeur, que sa douche du matin pour se fortifier le corps et s'assurer une parfaite circulation du sang.

Je lui rendais visite, il y a quelque dix années, lorsque je ne sais comment, ni à quel propos, Balzac vint dans notre conversation.

Mon vieil ami leva ses sourcils qu'il avait épais, ses yeux rieurs furent plus brillants, et il me dit :

— Mais je lui ai parlé, moi, à ce géant...

J'eus une sorte de frisson, et pendant que j'étais sans pouvoir lui répondre, je vis avec une netteté saisissante les héros de Un Ménage de Garçon jouant leur tragédie dans les rues d'Issoudun : la Rabouilleuse et le beau Max,

Rouget le père et Rouget le fils, cet admirable scélérat de Philippe Bridau, Monsieur Hochon, et les garnements de la Dèsœuvrance qui troublaient les nuits paisibles des bourgeois. Puis, je

regardai mon vieil ami qui souriait avec son air bonhomme et finaud ; et il me parut soudain plus réel, comme doué du caractère des personnages créés par Balzac, plus vivant qu'un être vivant. Je lui demandai avec respect :

— Que vous dit-il ?... Vous vous en souvenez?...

— Ah ! parfaitement...

Et il dressa sa main droite, dans un geste qui semblait un appel à ses souvenirs.

— J'étais à l'époque apprenti épicier — gros et demigros — nourri, logé, blanchi... un vrai diablotin turbulent... mais sage et bon cœur... Pendant que je cassais les pains de sucre en petits morceaux ou que j'empaquetais des pruneaux, mon esprit trottait... trottait... et je faisais des vers... Oui,... des vers... de petites chansons sur les gens du pays... Et, le soir, je les transcrivais de mémoire sur du papier d'emballage que j'avais chipé... heureux comme un fou quand j'avais trouvé un bon mot... Je lisais aussi, dans mon réduit installé sous le haut toit d'une maison moyenâgeuse qui existe encore près de l'église... Mais je ne rêvais pas à la gloire... j'étais un bon petit apprenti épicier... Et cependant je pensais aux grands hommes qui écrivaient de beaux livres, et je les révérais...

" Je n'ignorais pas que M. de Balzac venait souvent à Issoudun chez ses amis les Carraud qui le recevaient \ leur château de Frapeslc... ^ Je l'avais vu passer sur la

' Madame Zulma Carraud fut une des amies les plus fidèles de

place du Marché aux Légumes et aux Sabots, allant à pas comptés, entre les rangs des bonnes femmes accroupies devant

leurs choux, leurs salades et leurs fruits... Et j'avais résolu de l'aborder, de lui parler, de lui soumettre mes chansons... J'étais un petit gars hardi... "

Charles-Alexandre Lecharbonnier rit aux éclats à cette évocation de sa jeunesse, les paupières plissées, toute sa face rose, entre ses cheveux longs et sa barbe blanche, épanouie et ridée. Il continua :

— Je le guettais derrière notre devanture à petits carreaux, et quand je l'aperçus un soir arrivant par la porte de la prison vers la Grand'Rue, je m'esquivai de la boutique... Il était accompagné par un grand monsieur mince que je ne connaissais pas... Je me plaçai devant eux et, en franc étourdi, je les arrêtai... — " Monsieur de Balzac je vous salue... — je suis apprenti épicier et je fais des vers... " Honoré de Balzac suspendit un geste commencé et, après m'avoir considéré avec étonnement, il fît: " Ah... ah !... " puis se tournant vers son compagnon : " Mon cher, observez ce phénomène de la faune indigène, un épicier-poète !... " Il était gros de partout, court de taille, mais il ne paraissait pas petit, avec une grosse tête, des lèvres épaisses et bien formées, un nez d'importance, la figure blême dans ses cheveux noirs... Vêtu de drap

Balzac, et des mieux écoutées, car son affection n'allait pas sans critiques ni remontrances. Balzac fit de fréquents séjours au château de Frapesle, près d'Issoudun, et il y commença son César Birotteau. Madame Zulma Carraud écrivit de nombreux volumes de morale et d'éducation pour la jeunesse. On peut citer : Les Goûters de la Grand'mère (1868) Paris, in-8" ; L^ li^re des jeunes filles^ simple correspondance (1867) Paris, in-8° ; Une

se^-vante d'autrefois^ (1866), in- 8° ; Les Veillées de Maître Patrigeon.

sombre, son pantalon lui descendait un peu sur les pieds, et on aurait dit chez nous qu'il était mal guêtre...

" Je sentis tout-à-coup sur ma petite personne agile le poids énorme de ses yeux... Très sérieusement il se campait devant moi et il m'interrogeait en me laissant à peine le temps de lui répondre... Il parlait vite, comme un homme pressé... Cela dura peut-être dix minutes... J'avais l'impression qu'il allait me liber (gober) comme un œuf cru...

" J'ai oublié bien des choses qu'il me demanda sur mon métier, mais je me souviens parfaitement de deux questions qu'il m*a posées, tellement elles m'avaient paru bizarres... Il voulut savoir si nous vendions de la cannelle et combien ? Je ne pus le renseigner qu'assez vaguement... Mais je fus très précis et fort explicite dans la seconde question... Il m'avait demandé si nous délivrions plus de pétrelles, ces bâtons de résine qui donnent moins de lumière que de fumée, que de chandelles de suif... Je répondis victorieusement que la pétrelle baissait en ville, se maintenait dans les campagnes... et que les chandelles de huit étaient en faveur contre les chandelles de six...

" Mais je n'avais pas arrêté un si grand homme dans sa promenade pour lui parler d'épicerie... Je lui tendis un cahier de vers avec audace... " Monsieur de Balzac, voici mes vers... vous permettez ! " Il était soucieux, et ayant pris mes feuilles dans sa main ronde et délicate, il me dit : " Bien... bien... jeune épicier... " puis il me planta là... Je ne vis plus que son dos large, le mouvement de ses épaules roulant de droite et de gauche... Il avait re-

pris avec vivacité sa conversation et le geste que j'avais interrompus.

" Depuis, j'aperçus souvent Honoré de Balzac, en compagnie de M. Carraud : ils se ressemblaient d'une façon étonnante, mais on ne pouvait se tromper de personne... L'un avait l'apparence d'un gros mouton, et l'autre avec sa crinière, d'un lion...

" J'étais un petit gars hardi, mais je me contentai d'admirer de loin M. de Balzac sans oser aller lui demander des nouvelles de mes vers ! "

Rien de mieux que ces souvenirs d'un vieillard, dépourvus de tout préjugé littéraire, ne marque Balzac dans son caractère essentiel, le travail, soit qu'il produise, soit qu'il se documente pour ses œuvres. Il se promène, un jeune homme l'arrête, c'est un apprenti épicier, et aussitôt, il sait ce qu'il faut lui demander, il le presse de questions précises, avec une sorte de fièvre impérieuse, et lorsqu'il a obtenu ce qu'il lui convenait de connaître, il s'en va, naturellement, comme si celui qu'il interrogeait n'existait plus, après qu'il s'en est assimilé la substance, et il continue une conversation qui, à n'en point douter, était un travail encore. C'est par sa prodigieuse faculté d'absorption qu'il a pu construire son œuvre monumentale dont il était en droit de dire que, littérairement, elle était plus grande, plus importante que la cathédrale de Bourges, architecturalement.

Mais en outre de la Comédie Humaine où il a réuni tous ses romans, et de son théâtre. Honoré de Balzac a donné, dans les journaux et dans les revues, de nombreux articles de critique lit-

téraire et de critique d'art, des articles politiques, sur la situation des partis en France, sur les rela-

tions étrangères, des études philosophiques, des esquisses et des essais, le tout portant l'empreinte de son génie. On y découvre, nues, les idées directrices qu'il a mises en œuvre dans ses romans, et dépouillées de toute fiction, elles sont d'une vigueur et d'une netteté incomparables. Elles révèlent toute l'étendue de son extraordinaire puissance cérébrale, qui d'une observation minime en apparence, d'un sujet commun, savait déduire les conséquences sociales les plus rigoureuses, et bâtir des théories d'une logique forte et passionnée. Elles méritent d'être connues à l'égal des romans de la Comédie Humaine.

Balzac fut un des premiers collaborateurs de la Mode ^ Il y avait été amené, raconte Werdet, l'un de ses éditeurs, par le bibliophile Jacob. Il y donna divers essais, et une étude très importante, le Traité de la Vie élégante. Il en était assez satisfait, comme en témoigne une lettre qu'il écrivait à Victor Ratier, directeur de la Silhouette : " La Grenadière^ 21 juillet 1830. Revenu ici sans argent, " l'ex-corsaire est devenu marchand d'idées, et il s'est " mis en devoir de pêcher des goujons pour en vendre. " Figurez-vous maintenant un homme aussi vagabondant " qui part d'un article intitulé Traité de la Fie élégante " pour faire un volume in-octavo que la Mode va impri-

^ Emile de Girardin fonda la Mode en 1829, sous le patronage de la duchesse de Berry. Elle eut un vif succès autant par la qualité de ses rédacteurs que par son exécution matérielle, typographie et gravure de ses planches coloriées. Auger qui a été l'un de ses collaborateurs assidus, dit dans ses mémoires à propos de sa présentation : "Je fus le bien reçu, Jules Janin, Balzac qui prélu-

dait à sa renommée et Eugène Sue qui n'avait rien écrit, devant être les soutiens de l'œuvre." {Mémoires d' Auger (1810-1859) publiés pour la première fois par Paul Cottitty 1891, p. 176).

' mer et quelque libraire réimprimer. Cette entreprise ' comique et tuante me tient dans un étau depuis que ^ j'ai écrit à M. Varaigne... Si vous pouviez me trouver ' pour la Silhouette un sujet aussi fécond que celui de la ' Vie élégante et me laisser un peu le temps de le cuver, ' vous verriez !... Oh !... Oh !... Oh !.. " ^

Auger n'est pas exact, lorsqu'il écrit que Balzac donna peu d'articles à la Mode^ car il y collabora presque régulièrement de 1830 à 1832, et il y signa quelques pages, en dehors des morceaux de ses ouvrages qu'il laissait insérer : Nouvelle théorie du déjeuner (signé B), Mœurs F arhïennes^r Usurier (s. H. de Balzac) ; Mœurs parisiennes^ Etude de la femme (s. l'Auteur de la Physiologie du mariage^ ; Souvenirs soldatesques^ Adieu^ les Bons-hommes (s. H. de Balzac).

La Mode recherchait des fragments inédits de ses romans et il y publia plusieurs scènes très importantes, et notamment les Deux Rêves.

A la même époque, Honoré de Balzac collaborait au Voleur, ^ à la Silhouette, ^ à la Caricature, ^ Balzac publia dans le Voleur, en 1830, la Grisette parvenue (extrait inédit des Scènes de la vie privée) ; le

^ On l'annonçait ainsi dans la Mode, tome III : ^' Un traité de la Vie élégante que l'on a difteré de publier dans ce volume, parce qu'il forme un ouvrage complet qu'il eût été fâcheux de diviser, sera publié dans le tome IV. " Il ne fut en réalité publié que dans le tome V, octobre, novembre et décembre 1830.

- Le Voleur était dirigé par Maurice Alhoy, Emile de Girardin et James Rousseau. C'était surtout un journal de reproductions.

^ La Silhouette avait comme directeur Victor Ratier. Elle paraissait en livraisons illustrées.

^ La Caricature, journal fondé et dirigé par Ch. Philipon, avec ce sous-titre: morale, religieuse, littéraire et scientifique.

Dimanche d'une ouvrière^ et des reproductions. Sa collaboration fut plus assidue à la Silhouette : il y donna de 1829 ^ ^^30 de nombreuses esquisses : Des artistes (signé : un Vieil artiste, et indiqué à la table des matières : par Balzac) ; V Atelier^ F Epicier^ le Charlatan^ Etudes des Mœurs par les gants, Physiologie de la toilette, De la cravate considérée en elle-même et dans son rapport avec la société et les individus, Des habits rembourrés. Physiologie gastronomique, etc. etc. Pour la première année de la Caricature (1830- 1831) il écrivit presque régulièrement dans chaque numéro des Fantaisies : le Cornac de Carlsruhe, De Vindifférence en matière politique. Conseil de Ministres, le Plaqueur, Une passion au collège. Physiologie des positions.

En 1830, Balzac avait fondé avec Emile de Girardin, Victor Varaigne et H. Auger le Feuilleton des Journaux politiques, ^ destiné dans ses intentions à mettre le public des lecteurs au courant des productions littéraires.

Il assuma presque seul la critique des livres, histoire, science, voyage, romans, poésie, avec une abondance d'idées, un jugement quelquefois défaillant, mais sincère

et rigoureux.

En 1832, Balzac étendit sa collaboration aux journaux

politiques, lorsqu'il entreprit de se présenter à la députation. Il choisit comme organe Le Rénovateur'^ et il y donna en mai Vie d'une femme puis en octobre deux articles : ^ Essai sur la situation du parti royaliste. Le deuxième article ne terminait pas V Essai, car il portait

^ Le Feuilleton des journaux politiques n'eut que onze numéros de mars 1830 au 12 mai 1830.

" Le Rénovateur, revue légitimiste, fondée par Laurentie. "J'enverrai encore un article au Réno'vateur ; car au prochain

Tindication: la suite au prochain numéro, mais elle ne parut point. Balzac avait rompu avec le rédacteur en chef du Rénovateur.

Il est inutile de rappeler longuement sa collaboration bien connue à la Revue de Paris où il donna des nouvelles et plusieurs de ses romans. Il y eut de nombreux démêlés. Quand il la quitta en 1833, elle avait un essai de composé et prêt à être publié, La Théorie de la démarche^ que Balzac donna à V Europe littéraire^ où elle fut insérée du 1 5 août au 5 septembre en quatre fragments, sous le titre général : Variétés littéraires. \J Europe reçut également quelques morceaux de Eugénie Grandet qu'elle annonçait comme une nouvelle.

Malgré l'échec du Feuilleton des journaux politiques^ Balzac n'avait pas perdu le désir de diriger une revue ou un journal. Il acquérait en 1835, avec un groupe d'amis, la Chronique de Paris^ ^ et le premier numéro de la nouvelle série paraissait en 1836, le 3 janvier. Balzac, rédacteur en chef, inspirait les articles de cri-

tique, et il s'était réservé les affaires étrangères, qu'il traitait autant comme un homme d'Etat que comme un écrivain. Il y donnait en outre des nouvelles : La Messe de V Athée ^ V Interdiction^ le Cabinet des Antiques^ Facino Cane^ le Secret des Ruggieri^ F Histoire du procès auquel a donné lieu le Lys dans la vallée^ où il se défendait avec véhémence et

renouvellement de la Chambre, je veux être député " (lettre de Balzac à sa mère, 9 octobre 1832).

' La Chronique de Paris, hebdomadaire, critique politique, administrative, scientifique, littéraire, artistique et industrielle. Les principaux rédacteurs étaient Gustave Planche, Charles de Bernard, Th. Gautier, Charles Nodier, et Daumier y publiait des dessins.

fierté contre ses adversaires et ses ennemis. Après dix-huit mois de direction, Balzac devait abandonner la Chronique de Paris avec des dettes.

Il collaborait à la Biographie Michaud^ dirigée par William Duckett, et il y écrivait un article sur Brillât-Savarin^ signé B-z-c, qui est du même ordre que son Traité des Excitants modernes; il fournissait de la copie à la Caricature Provisoire, ^ les Petites misères de la vie conjugale, illustrées par H. Monnier, et des articles de critique ; il participait à une publication lancée par Curmer, en livraisons, Les français peints par eux-mêmes ^ et il y publiait divers essais, V Epicier, la Femme comme il faut, le Notaire, Il collaborait enfin aux Scènes de la Vie privée et publique de€ animaux, ^ pour lesquelles il écrivait : Peines de cœur d^une chatte anglaise. Guide-âne à Pusage des animaux qui veulent parvenir aux honneurs, Voyage d^un lion d^ Afrique à Paris, les Amours

de deux Bêtes ; et au Diable à Paris, ^ qui publiait de Balzac : Philosophie de la Vie conjugale, [chaussée d^Antin), Un Espion à Paris, (le petit père Fromenteau, bras droit des gardes de commerce), Une marchande à la toilette,

^ Le titre de la Caricature avait été repris par Huart, et Philipon publia à nouveau un journal satirique sous celui de la Caricature provisoire en 1838.

^ Les Français peints par eux-mêmes, texte de Jules Janin et de Balzac, Léon Gozlan, Th. Gautier, Et. Arago, etc.. illustrations de Gavarni, Granville, Charlet, H. Monnier, encyclopédie morale du XIX« siècle. (1840.)

' Scènes de la -vie privée et publique des animaux, vignettes par Granville. Etudes de moeurs contemporaines, publiées sous la direction de M. P. J. Stahl, avec la collaboration de M" de Balzac, L. Baude, P. Bernard, J. Janin, Ed. Lemoine, Charles Nodier, George Sand, 2 vol. Paris, 1842.

* Le Diable à Taris, 2 vol. Paris, 1845. Collaborateurs Stahl, G. Sand, Musset, A Karr, illustrations de Gavarni, Bertall.

Un Gaudissart de la rue Richelieu^ et dans le second tome, Ce qui disparait de PariSy Histoire et Physiologie des Boulevards de Paris (de la Madeleine à la Bastille).

En 1840, Balzac avait à nouveau tenté d'avoir un organe pour lui exclusivement, et il avait publié la Revue parisienne ^ dont il était l'unique rédacteur. C'était une gazette où il traitait de littérature, d'art et de politique, et où il commentait les principaux événements du mois. Comme les précédentes publications de Balzac elle ne réussit point.

Cette courte et rapide analyse n'indique que faiblement le nombre et l'importance des pages que Balzac n'avait pas réunies dans la Comédie humaine et qui pourraient former le texte de dix volumes. Il faut comprendre en outre, pour juger sa puissance créatrice, qu'il les a dispersées pendant les vingt ans où il a édifié son œuvre formidable. Et si l'on veut reprendre l'image d'un prodigieux ouvrier comparant son œuvre à un monument, on peut dire que si elles ne font pas partie de la cathédrale qu'il a dressée au seuil des temps modernes, elles sont de la même matière et façonnées par la même main — et que pieusement nous devons les recueillir — car rien de cet homme ne doit être ni oublié, ni perdu.

Louis LUMET.

1 Elle n'eut que trois numéros. Nous l'étudierons en détail dans le second volume des Curiosite's littéraires et pages inconnues.

CHAPITRE PREMIER

PROLEGOMENES.

La civilisation a échelonné les hommes sur trois grandes lignes... Il nous aurait été facile de colorier nos catégories à la manière de M. Charles Dupin, mais, comme le charlatanisme serait un contre-sens dans un ouvrage de philosophie chrétienne, nous nous dispenserons de mêler la peinture aux X de l'algèbre, et nous tâcherons, en professant les doctrines les

' Le Traité de la Vie élégante fut publié dans la Mode, re^ue des modesy galerie des mœurs^ album des Salons (2" année, tome i ') en 1830. Il parut dans les livraisons i, 2, 3, 4, 6, et dans cette dernière on annonce : " la prochaine livraison contiendra la suite de ce chapitre". Mais le Traité de la Vie élégante ne fut pas continué. Balzac donna la même année à la Mode une courte étude sur Gavarni qui l'illustrait. Des salons littéraires et des mots élogieux, De ce qui n est pas à la mode et divers essais, le tout ne portant pas sa signature.

' Le Baron Charles Dupin en dehors de son action politique écrivit de nombreux ouvrages de science et quelques-uns où il y mêlait les arts : Discours et leçons sur l'industrie, le commerce, la Marine et sur les Sciences appliquées aux Arts (1S25) ; Tableau des Arts et métiers et des Beaux-Arts (iSzô). On discutait sa Méthode Scientifique employée pour l'enseignement des Arts.

plus secrètes de la vie élégante, d'être compris même de nos antagonistes, les gens en bottes à revers.

Or, les trois classes d'êtres créées par les mœurs modernes sont :

L'homme qui travaille ;

L'homme qui pense ;

L'homme qui ne fait rien.

De là trois formules d'existence assez complètes pour exprimer tous les genres de vie, depuis le roman poétique et vagabond du Bohême jusqu'à l'histoire monotone et somnifère des rois constitutionnels :

La vie occupée ;

La vie d'artiste ;

La vie élégante.

De la Vie occupée

Le thème de la vie occupée n'a pas de variantes. En faisant œuvre de ses dix doigts, l'homme abdique toute une destinée ; il devient un moyen, et, malgré toute notre philanthropie, les résultats obtiennent seuls notre admiration. Partout, l'homme va se pâmant devant quelques tas de pierres, et, s'il se souvient de ceux qui les ont amoncelés, c'est pour les accabler de sa pitié ; si l'architecte lui apparaît encore comme une grande pensée, ses ouvriers ne sont plus que des espèces de treuils et restent confondus avec les brouettes, les pelles et les pioches.

Est-ce une injustice ? non. Semblables aux machines à vapeur, les hommes enrégimentés par le travail se pro-

duisent tous sous la même forme et n*ont rien d'individuel. L'homme-instrument est une sorte de zéro social, dont le plus grand nombre possible ne composera jamais une somme, s'il n'est précédé par quelques chiffres.

Un laboureur, un maçon, un soldat, sont les fragments d'uniformes d'une même masse, les segments d'un même cercle, le même outil dont le manche est différent. Ils se couchent et se lèvent avec le soleil ; aux uns, le chant du coq ; à l'autre, la diane ; à celui-ci, une culotte de peau, deux aunes de drap bleu et des bottes : à ceux-là les premiers haillons trouvés ; à tous les plus grossiers aliments ; battre du plâtre ou battre des hommes, récolter des haricots ou des coups de sabre, tel est, en chaque saison,

le texte de leurs efforts. Le travail semble être pour eux une énigme dont ils cherchent le mot jusqu'à leur dernier jour. Assez souvent le triste pensum de leur existence est récompensé par l'acquisition d'un petit banc de bois où ils s'asseyent à la porte d'une chaumière, sous un sureau poudreux, sans craindre de s'entendre dire par un laquais :

" Allez-vous-en, bonhomme ! nous ne donnons que le lundi. "

Pour tous ces malheureux la vie est résolue par du pain dans la huche^ et l'élégance, par un bahut où il y a des hardes.

Le petit détaillant, le sous-lieutenant, le commis-rédacteur, sont des types moins dégradés de la vie occupée, mais leur existence est encore marquée au coin de la vulgarité. C'est toujours du travail et toujours le treuil : seulement le mécanisme en est un peu plus compliqué, et l'intelligence s'y engrène avec parcimonie.

Loin d'être un artiste, le tailleur se dessine toujours, dans la pensée de ces gens-là, sous la forme d'une impitoyable facture : ils abusent de l'institution des faux cols, se reprochent une fantaisie comme un vol fait à leurs créanciers, et, pour eux, une voiture est un fiacre dans les circonstances ordinaires, une remise les jours d'enterrement ou de mariage.

S'ils ne thésaurisent pas comme les manouvriers, afin d'assurer à leur vieillesse le vivre et le couvert, l'espérance de leur vie d'abeille ne va guère au delà : car c'est la possession d'une chambre bien froide, au quatrième, rue Boucherat ; puis une capote et des gants de percale écrue pour la femme ; un chapeau gris et une demi-tasse de café pour le mari ; l'éducation de Saint-Denis ou une demi-bourse pour les enfants, du bouilli persillé

deux fois la semaine pour tous. Ni tout à fait zéros ni tout à fait chiffres, ces créatures-là sont peut-être des décimales.

Dans cette cité dolente^ la vie est résolue par une pension ou quelques rentes sur le grand-livre, et l'élégance par des draperies à franges, un lit en bateau et des flambeaux sous verre.

Si nous montons encore quelques bâtons de l'échelle sociale, sur laquelle les gens occupés grimpent et se balancent comme les mousses dans les cordages d'un grand bâtiment, nous trouvons le médecin, le curé, l'avocat, le notaire, le petit magistrat, le gros négociant, le hobereau, le bureaucrate, l'officier supérieur, etc.

Ces personnages sont des appareils merveilleusement perfectionnés, dont les pompes, les chaînes, les balanciers,

dont tous les rouages, enfin, soigneusement polis, ajustés, huilés, accomplissent leurs révolutions sous d'honorables caparaçons brodés. Mais cette vie est toujours une vie de mouvement où les pensées ne sont encore ni libres, ni largement fécondes. Ces messieurs ont à faire journellement un certain nombre de tours inscrits sur des agenda. Ces petits livres remplacent les chiens de cour qui les harcelaient naguère au collège, et leur remettent à toute heure en mémoire qu'ils sont les esclaves d'un être de raison mille fois plus capricieux, plus ingrat qu'un souverain.

Quand ils arrivent à l'âge de repos, le sentiment de la fashion s'est oblitéré, le temps de l'élégance a fui sans retour. Aussi la voiture qui les promène est-elle à marchepieds saillants à plusieurs fins, ou décrépite comme celle du célèbre Portai ^. Chez eux, le préjugé du cachemire vit encore ; leurs femmes portent des rivières et des girandoles; leur luxe est toujours une épargne ; dans leur maison tout est cossu^ et vous lisez au-dessus de la

loge : — Parlez au suisse. — Si dans la somme sociale ils comptent comme des chiffres, ce sont des unités.

Pour les parvenus de cette classe, la vie est résolue par le titre de baron, et l'élégance par un grand chasseur bien emplumé ou par une loge à P'eydeau.

Là cesse la vie occupée. Le haut fonctionnaire, le prélat, le général, le grand propriétaire, le ministre, le

' Antoine Portai (i 742-1 832) premier médecin du roi, avait conservé les modes de l'ancien régime, et, d'aHure bonhomme et simple, son équipage était un sujet de plaisanteries pour les journaux de l'époque.

valet ^ et les princes sont dans la catégorie des oisifs et appartiennent à la vie élégante.

Après avoir achevé cette triste autopsie du corps social, un philosophe éprouve tant de dégoût pour les préjugés qui amènent les hommes à passer les uns près des autres en s'évitant comme des couleuvres, quMl a besoin de se dire : — Je ne construis pas à plaisir une nation, je l'accepte toute faite...

Cet aperçu de la société, prise en masse, doit aider à concevoir nos premiers aphorismes, que nous formulons ainsi :

Le but de la vie civilisée ou sauvage est le repos.

Le repos absolu produit le spleen.

La vie élégante est, dans une large acception du terme, Fart d'animer le repos.

L'homme habitué au travail ne peut comprendre la vie élégante.

Corollaire. Pour être fashionable^ il faut jouir du repos

sans avoir passé par le travail : autrement gagner un

quaterne, être fils de millionnaire, prince, sinécuriste ou

cumulard.

' Le valet est une espèce de bagage à la vie élégante. (Note de Balzac).

II

De la Vie d'Artiste.

L'artiste est une exception : son oisiveté est un travail, et son travail un repos ; il est élégant et négligé tour à tour ; il revêt, à son gré, la blouse du laboureur, et décide du frac porté par l'homme à la mode ; il ne subit pas de lois : il les impose. Qu'il s'occupe à ne rien faire, ou médite un chef-d'œuvre, sans paraître occupé :

qu'il conduise un cheval avec un mors de bois, ou même à grandes guides les quatre chevaux d'un britschka ; qu'il n'ait pas vingt-cinq centimes à lui, ou jette de l'or à pleines mains, il est toujours l'expression d'une grande pensée et domine la société.

Quand M. Peel ^ entra chez M. le vicomte de Chateaubriand, il se trouva dans un cabinet dont tous les meubles étaient en bois de chêne : le ministre trente fois millionnaire vit tout à coup les

ameublements d'or ou d'argent massif, qui encombrent l'Angleterre, écrasés par cette simplicité.

L'artiste est toujours grand. Il a une élégance et une vie à lui, parce que, chez lui tout reflète son intelligence et sa gloire. Autant d'artistes, autant de vies caractérisées

* Robert Peel (1788-1850) homme d'État anglais. Partisan, dans la politique étrangère, d'un rapprochement avec la France.

par des idées neuves. Chez eux, Isifashion doit être sans force : ces êtres indomptés façonnent tout à leur guise. S'ils s'emparent d'un magot, c'est pour le transfigurer. De cette doctrine se déduit un aphorisme européen :

Un artiste vit comme il veut, ou… comme il peut.

III

De la Vie Élégante.

Si nous omettions de définir ici la vie élégante, ce traité serait infirme. Un traité sans définition est comme un colonel amputé des deux jambes : il ne peut plus guère aller que cahin-caha. Définir, c'est abréger : abrégeons donc.

Définitions.

La vie élégante est la perfection de la vie extérieure et matérielle ;

Ou bien :

L'art de dépenser ses revenus en homme d'esprit ;

Ou encore :

La science qui nous apprend à ne rien faire comme les autres, en paraissant tout faire comme eux ;

Mais mieux peut-être :

Le développement de la grâce et du goût dans tout ce qui nous est propre et nous entoure ;

Ou plus logiquement :

Savoir se faire honneur de sa fortune.

Selon notre honorable ami, E. de G..., ^ ce serait : * Emile de Girardin avec lequel Balzac était fort lié.

La noblesse transportée dans les choses.

D'après P.-T. Smith :

La vie élégante est le principe fécondant de l'industrie.

Suivant M. Jacotot, ^ un traité sur la vie élégante est inutile, attendu qu'il se trouve tout entier dans TèUmaque. (Voir la Constitution de Salente.)

A entendre M. Cousin ce serait dans un ordre de pensées plus élevé :

" L^ exercice de la raison^ nécessairement accompagné de " celui des sens., de V imagination et du cœur., quiy se " mêlant aux institutions primitives^ aux illuminations im- " médiates de Fanimalisme., va teignant la vie de ses " couleurs^ (Voyez, page

44 du Cours de Phistoire de la Philosophie^ si le mot vie élégante n'est pas véritablement celui de ce rébus.)

Dans la doctrine de Saint-Simon :

La vie élégante serait la plus grande maladie dont une société puisse être affligée, en partant de ce principe : " Une grande fortune est un vol. "

Suivant Chodruc ; ^

Elle est un tissu de frivolités et de billevesées.

La vie élégante comporte bien toutes ces définitions

Joseph Jacotot (i 770-1 840), pédagogue inventeur et propagateur d'une méthode d'enseignement basée sur la mémoire.

* Chodruc-Duclos, original et assez mystérieux personnage, mêlé à diverses intrigues politiques, qui dût sa célébrité, sous la Restauration, à ses allures débraillées et ses costumes haillonneux. C'était un type parisien que l'on se montrait dans les galeries du Palais-Royal. Il publia une Lettre de l'Homme ù la longue barbe à son ancien ami M^ le Comte de Piyronnet sur sa rentrée au ministt'rCj (Paris, 1830, in-8, 12 pp-)- O" ^ <^^^s Mémoires de Chodruc-Duclos^ recueillis et publiés par J. Arago et Edouard Gouin (Paris, 1842).

subalternes, périphrases de notre aphorisme III, mais elle renferme, selon nous, des questions plus importantes encore, et, pour rester fidèle à notre système d'abréviation, nous allons essayer de les développer.

Un peuple de riches est un rêve politique impossible à réaliser. Une nation se compose nécessairement de gens qui produisent et

de gens qui consomment. Comment celui qui sème, plante, arrose et récolte, est-il précisément celui qui mange le moins ! Ce résultat est un mystère assez facile à dévoiler, mais que bien des gens se plaisent à considérer comme une grande pensée providentielle. Nous en donnerons peut-être Texplication plus tard, en arrivant au terme de la voie suivie par Thumanité. Pour le moment au risque d'être accusé d'aristocratie, nous dirons franchement qu'un homme placé au dernier rang de la société ne doit pas plus demander compte à Dieu de sa destinée qu'une huître de la sienne.

Cette remarque tout à la fois philosophique et chrétienne, tranchera sans doute la question aux yeux des gens qui méditent quelque peu les chartes constitutionnelles, et, comme nous ne parlons pas à d'autres, nous poursuivrons.

Depuis que les sociétés existent, un gouvernement a donc toujours été nécessairement un contrat d'assurance conclu entre les riches contre les pauvres. La lutte intestine produite par ce prétendu partage h la M ont gommer y ^ allume chez les hommes civilisés une passion générale pour la fortune^ expression qui prototype toutes les ambitions particulières : car du désir de ne pas appartenir à la classe souffrante et vexée dérivent la noblesse, l'aristocratie, les distinctions, les courtisans, les courtisanes, etc.

Mais cette espèce de fièvre qui porte l'homme à voir partout des mâts de cocagne et à s'affliger de ne s'y être juché qu'au quart, au tiers ou à moitié, a forcément développé l'amour-propre outre mesure et engendré la vanité. Or, comme la vanité n'est que l'art de s'endimancher tous les jours, chaque homme a senti la nécessité d'avoir, comme un échantillon de sa puissance, un signe chargé d'instruire les passants de la place où il perche

sur le grand mât de cocagne, au sommet duquel les rois font leurs exercices. Et c'est ainsi que les armoiries, les livrées, les chaperons, les cheveux longs, les girouettes, les talons rouges, les mitres, les colombiers, le carreau à l'église et l'encens par le nez, les particules, les rubans, les diadèmes, les mouches, le rouge, les couronnes, les souliers à la poulaine, les mortiers, les simarres, le menu vair, l'écarlate, les éperons, etc. etc., étaient successivement devenus des signes matériels du plus ou du moins de repos qu'un homme pouvait prendre, du plus ou du moins de fantaisies qu'il avait le droit de satisfaire, du plus ou du moins d'hommes, d'argent, de pensées, de labeurs qu'il lui était possible de gaspiller. Alors un passant distinguait rien qu'à le voir, un oisif d'un travailleur, un chiffre d'un zéro.

Tout à coup la révolution, ayant pris d'une main puissante toute cette garde-robe inventée par quatorze siècles, et l'ayant réduite en papier-monnaie, amena follement un des plus grands malheurs qui puissent affliger une nation. Les gens occupés se lassèrent de travailler tout seuls ; ils se mirent en tète de partager la peine et le profit, par portion égale, avec de malheureux riches quj ne savaient rien faire, sinon se gaudir en leur oisiveté !...

Le monde entier, spectateur de cette lutte, a vu ceux-là mêmes qui s'étaient le plus affolés de ce système le proscrire, le déclarer subversif, dangereux, incommode et absurde, sitôt que, de travailleurs, ils se furent métamorphosés en oisifs.

Aussi de ce moment, la société se reconstitua, se rebaronifia, se recomtifia, s'enrubanisa, et les plumes de coq furent chargées d'apprendre au pauvre peuple ce que les perles héraldiques lui disaient jadis. Fade retro^ Satanas !.. Arriére de nous, PÉquins !... La France, pays éminemment philosophique, ayant expéri-

menté, par cette dernière tentative, la bonté, l'utilité, la sécurité du vieux système d'après lequel se construisaient les nations, revint d'ellemême, grâce à quelques soldats, au principe en vertu duquel la Trinité a mis en ce bas monde des vallées et des montaîmes, des chênes et des graminées.

En l'an, de grâce 1 804, comme en Tan MCXX, il a été reconim qu'il est infiniment agréable, pour un homme ou une femme, de se dire, en regardant ses concitoyens: "Je

suis au dessus d'eux ; je les éclabousse, je les protège, je les gouverne, et chacun voit clairement que je les gouverne, les protège et les éclabousse : car un homme qui éclabousse, protège ou gouverne les autres, parle, mange, marche, boit, dort, tousse, s'habille, s'amuse autrement que les gens éclaboussés, protégés et gouvernés. "

Et la VIE ÉLÉGANTE a surgi !...

Et elle s'est élancée, toute brillante, toute neuve, toute vieille, toute jeune, toute fière, toute pimpante, tout approuvée, corrigée, augmentée et ressuscitée par ce monologue merveilleusement moral, religieux, monarchique, littéraire, constitutionnel, égoïste :

"J'éclabousse, je protège, je.... etc. "

Car les principes d'après lesquels se conduisent et vivent les gens qui ont du talent, du pouvoir ou de l'argent, ne ressembleront jamais à ceux de la vie vulgaire.

Et personne ne veut être vulgaire !...

La vie élégante est donc essentiellement la science des manières.

Maintenant, la question nous semble suffisamment abrégée et aussi subtilement posée que si S. S. le comte Ravez ^ s'était chargé de la proposer à la première Chambre septennale.

Mais à quelle gent commence la vie élégante, et tous les oisifs sont-ils aptes à en suivre les principes ?

Voici deux aphorismes qui doivent résoudre tous les doutes et servir de point de départ à nos observations fashionables :

^ Le comte Ravez (1770-1849), président de la Chambre, pair de France.

Pour la vie élégante, il n'y a d'être complet que le centaure^ Thomme en tilbury.

Il ne suffit pas d'être devenu ou de naître riche pour mener une vie élégante : il faut en avoir le sentiment.

" Ne fais pas le prince, a dit avant nous Solon, si tu n as appris a 1 être.

DU SENTIMENT DE LA VIE ELEGANTE

La complète entente du progrès social peut seule produire le sentiment de la vie élégante.

Cette manière de vivre n'est-elle pas l'expression des rapports et des besoins nouveaux créés par une jeune organisation déjà virile ? Pour s'en expliquer le sentiment et le voir adopté par tout le

monde, il est donc nécessaire d'examiner ici l'enchaînement des causes qui ont fait éclore la vie élégante du mouvement même de notre révolution : car autrefois elle n'existait pas.

En effet, jadis le noble vivait à sa guise et restait toujours un être à part. Seulement les façons du courtisan remplaçaient, au sein de ce peuple à talons rouges, les recherches de notre vie fashionable. Encore le ton de la cour n'a-t-il daté que de Catherine de Médicis. Ce furent nos deux reines italiennes qui importèrent en France les raffinements du luxe, la grâce des manières et les féeries de la toilette. L'œuvre que commença Catherine, en introduisant l'étiquette (voir ses lettres à Charles IX), en entourant

le trône des supériorités intellectuelles, fut continuée par les reines espagnoles, influence puissante qui rendit la cour de France arbitre et dépositaire des délicatesses inventées, tour à tour, et par les Maures et par l'Italie.

Mais, jusqu'au régne de Louis XV, la différence qui distinguait le courtisan du noble ne se trahissait guère que par des pourpoints plus ou moins chers, par des bottines plus ou moins évasées, une fraise, une chevelure plus ou moins musquée, et par des mots plus ou moins neufs. Ce luxe, tout personnel, n'était jamais complété par un ensemble dans l'existence. Cent mille écus, profusément jetés dans un habillement, dans un équipage, suffisaient pour toute une vie. Puis un noble de province pouvait se mal vêtir et savoir élever un de ces édifices merveilleux, notre admiration d'aujourd'hui et le désespoir de nos fortunes modernes, tandis qu'un courtisan richement mis eût été fort embarrassé de recevoir deux femmes chez lui. Une salière de Benvenuto Cellini, achetée au prix de la rançon d'un roi, s'élevait souvent sur une table entourée de bancs.

Enfin, si nous passons de la vie matérielle à la vie morale, un noble pouvait faire des dettes, vivre dans les cabarets, ne pas savoir écrire ou parler, dire des niaiseries, il demeurait noble. Le bourreau et la loi le distinguaient encore de tous les exemplaires de Jacques Bonhomme (l'admirable type des gens occupés), en lui tranchant la tcte, au lieu de le pendre. On eût dit le civis romanus en France : car, véritables esclaves, les Gaulois ^ étaient devant lui comme s'ils n'existaient pas.

' Gentilhomme voulait dire l'homme de la nation : gentis homo. (Note de BalzacJ.

Cette doctrine fut si bien comprise, qu'une femme de qualité s'habillait devant ses gens, comme s'ils eussent été des bœufs ; ne se déshonorait pas en chipant l'argent des bourgeois (voir la conversation de la duchesse de Tallard dans le dernier ouvrage de M. Barrière) ; que la comtesse d'Egmont ne croyait pas commettre d'infidélité en aimant un vilain ; que madame de Chaulnes affirmait qu'une duchesse n'avait pas d'âge pour un roturier, et que M. Joly de Fleury considérait logiquement les vingt millions de corvéables comme un accident dans l'Etat.

Aujourd'hui les nobles de 1804 ou de Tan MCXX ne représentent plus rien. La Révolution n'était qu'une croisade contre les privilèges, et sa mission n'a pas été tout à fait vaine : car, si la chambre des Pairs, dernier lambeau des prérogatives héréditaires, devient une oligarchie territoriale, elle ne sera jamais une aristocratie hérissée de droits hostiles. Mais, malgré l'amélioration apparente imprimée à l'ordre social par le mouvement de 1789, l'abus nécessaire que constitue l'inégalité des fortunes s'est régénéré sous de nouvelles formes. N'avonsnous pas, en échange d'une féodalité risible et déchue, la triple aristocratie de l'argent,

du pouvoir et du talent, qui, toute légitime qu'elle soit, n'en jette pas moins sur la masse un poids immense, en lui imposant le patriciat de la banque, le ministérialisme et la balistique des journaux ou de la tribune, marchepieds des gens de talent ? Ainsi, tout en consacrant, par son retour à la monarchie consti tutionnelle, une mensongère égalité politique, la France n'a jamais que généralisé le mal : car nous sommes une

démocratie de riches. Avouons-le, la grande lutte du dix-huitième siècle était im combat singulier entre le tiers état et les ordres. Le peuple n'y fut que l'auxiliaire des plus habiles. Aussi, en octobre 1830, il existe encore deux espèces d'hommes : les riches et les pauvres, les gens en voiture et les gens à pied, ceux qui ont payé le droit d'être oisifs et ceux qui tentent de l'acquérir. La société s'exprime en deux termes, mais la proposition reste la même. Les hommes doivent toujours les délices de la vie et le pouvoir au hasard qui, jadis, créait les nobles : car le talent est un bonheur d'organisation, comme la fortune patrimoniale en est un de naissance.

L'oisif gouvernera donc toujours ses semblables : après avoir interrogé, fatigué les choses, il éprouve l'envie de JOUER AUX HOMMES. D'aiUeurs, celui-là dont l'existence est assurée, pouvant seul étudier, observer, comparer, le riche, déploie l'esprit d'envahissement inhérent à l'âme humaine au profit de son intelligence : et alors le triple pouvoir du temps, de l'argent et du talent lui garantit le monopole de l'empire : car l'homme armé de la pensée a remplacé le banneret bardé de fer. Le mal a perdu de sa force en s'étendant; l'intelligence est devenue le pivot de notre civilisation: tel est le progrès acheté par le sang de nos pères.

L'aristocratie et la bourgeoisie vont mettre en commun, l'une ses traditions d'élégance, de bon goût et de haute politique, l'autre ses conquêtes prodigieuses dans les arts et les sciences ; puis, toutes deux, à la tête du peuple, elles l'entraîneront dans une voie de civilisation et de lumière. Mais les princes de la pensée, du pouvoir ou de l'industrie, qui forment cette caste agrandie, n'en éprouveront pas

moins une invincible démangeaison de publier, comme les nobles d'autrefois, leur degré de puissance, et, aujourd'hui encore, l'homme social fatiguera son génie à trouver des distinctions. Ce sentiment est sans doute un besoin de l'âme, une espèce de soif : car le sauvage même a ses plumes, ses tatouages, ses arcs travaillés, ses cauris, et se bat pour des verroteries. Alors, comme le dix-neuvième siècle s'avance sous la conduite d'une pensée dont le but est de substituer l'exploitation de l'homme par l'intelligence, à l'exploitation de l'homme par l'homme \ la

' Cette expression métaphysique du dernier progrès fait par l'homme peut servir à expliquer la structure de la société, et à trouver les raisons des phénomènes offerts par les existences individuelles. Ainsi la vie occupée n'étant jamais quune exploitation de la matière par F homme ou une exploitation de l'homme par l'homme^ tandis que la vie d'artiste et la vie élégante supposent toujours une exploitation de l" homme par la pensée, il est facile, en appliquant ces formules au plus ou moins d'intelligence développée dans les travaux humains, de s'expliquer la différence des fortunes. En effet, en politique, en finances comme en mécanique, le résultat est toujours en raison de la puissance des moyens C. Q. E. A. D.

Ce système doit-il nous rendre un jour tous millionnaires }... Nous ne le pensons pas. Malgré le succès de M. Jacotot, c'est une erreur de croire les intelligences égales : elles ne peuvent l'être que par une similitude de force, d'exercice ou de perfection impossible à rencontrer dans les organes : car chez les hommes civilisés surtout, il serait difficile de rassembler deux organisations homogènes. Ce fait immense prouve que Sterne avait peut-être raison de mettre VArt d'accoucher en avant de toutes les sciences et des philosophies. Alors les hommes resteront donc toujours les uns pauvres, les autres riches : seulement, les intelligences supérieures étant dans une voie de progrès, le bien-être de la masse augmentera, comme le démontre l'histoire de la civilisation depuis le seizième siècle, moment où la pensée a triomphé, en Europe, par l'influence de Bacon, de Descartes et de Bayle. (Note de Balz:.acJ.

promulgation constante de notre supériorité devra subir l'influence de cette haute philosophie et participera bien moins de la matière que de l'âme.

Hier encore, les Francs sans armures, peuple débile et dégénéré, continuaient les rites d'une religion morte et levaient les étendards d'une puissance évanouie.

Maintenant, chaque homme qui va se dresser s'appuiera sur sa propre force.

Les oisifs ne seront plus des fétiches, mais de véritables dieux. Alors l'expression de notre fortune résultera de son emploi, et la preuve de notre élévation individuelle se trouvera dans l'ensemble de notre vie : car princes et peuples comprennent que le signe le plus énergique ne suppléera plus le pouvoir.

Ainsi pour chercher à rendre un système par une image, il ne reste pas trois figures de Napoléon en habits impériaux, et nous le voyons partout vêtu de son petit uniforme vert, coiffé de son chapeau à trois cornes et les bras croisés. Il n'est poétique et vrai que sans le charlatanisme impérial. En le précipitant du haut de sa colonne, ses ennemis l'ont grandi.

Dépouillé des oripeaux de la royauté, Napoléon devient immense ; il est le symbole de son siècle, une pensée de l'avenir. L'homme puissant est toujours simple et calme. Du moment où deux livres de parchemin ne tiennent plus lieu de tout, où le fils naturel d'un baigneur millionnaire et un homme de talent ont les mêmes droits que le

fils d'un comte, nous ne pouvons plus être distinctibles que par notre valeur intrinsèque. Alors, dans notre société, les différences ont disparu : il n'y a plus que des nuances. Aussi le savoir-vivre, l'élégance des manières, leyV ne sais quoï^ fruit d'une éducation complète, forment la seule barrière qui sépare l'oisif de l'homme occupé. S'il existe un privilège, il dérive de la supériorité morale. De là le haut prix attaché, par le plus grand nombre, à l'instruction, à la pureté du langage, à la grâce du maintien, à la manière plus ou moins aisée dont une toilette est portée, à la recherche des appartements, enfin à la perfection de tout ce qui procède de la personne. N'imprimons-nous pas nos mœurs, notre pensée, sur tout ce qui nous entoure et nous appartient ? " — Parle, marche, mange ou habille-toi, et je te dirai qui tu es, " a remplacé l'ancien proverbe, expression de cour, adage de privilégié. Aujourd'hui un maréchal de Richelieu est impossible. Un pair de France, un prince même, risque de tomber au-dessous d'un électeur à cent écus, s'il se déconsidère : car il n'est permis à

personne d'être impertinent ou débauché. Plus les choses ont subi l'influence de la pensée, et plus les détails de la vie se sont ennoblis, épurés, agrandis.

Telle est la pente insensible par laquelle le christianisme de notre révolution a renversé le polythéisme de la féodalité, par quelle filiation un sentiment vrai a respiré jusque dans les signes matériels et changeants de notre puissance. Et voilà comment nous sommes revenus au point d'où nous sommes partis: — à l'adoration du veau d'or. Seulement l'idole parle, marche, pense, en un mot, elle est un géant. Aussi le pauvre Jacques Bonhomme

est-il bâté pour longtemps. Une révolution populaire est impossible aujourd'hui. Si quelques rois tombent encore, ce sera, comme en France, par le froid mépris de la classe intelligente.

Pour distinguer notre vie par de l'élégance, il ne suffit donc plus aujourd'hui d'être noble ou de gagner un quaterne à l'une des loteries humaines, il faut encore avoir été doué de cette indéfinissable faculté (l'esprit de nos sens peut-être !) qui nous porte toujours à choisir les choses vraiment belles ou bonnes, les choses dont l'ensemble concorde avec notre physionomie, avec notre destinée. C'est un tact exquis, dont le constant exercice peut seul faire découvrir soudain les rapports, prévoir les conséquences, deviner la place ou la portée des objets, des mots, des idées et des personnes : car, pour nous résumer, le principe de la vie élégante est une haute pensée d'ordre et d'harmonie, destinée à donner de la poésie aux choses. De là cet aphorisme :

Un Homme devient Riche ; il naît Elégant.

Appuyé sur de telles bases, vu de cette hauteur, ce système d'existence n'est donc plus une plaisanterie éphémère, un mot

vide dédaigné par les penseurs comme un journal lu. La vie élégante repose, au contraire, sur les déductions les plus sévères de la constitution sociale. N'est-elle pas l'habitude et les mœurs des gens supérieurs qui savent jouir de la fortune et obtenir du peuple le pardon de leur élévation, en faveur des bienfaits

répandus par leurs lumières ? N'est-elle pas Texpression des progrès faits par un pays, puisqu'elle en représente tous les genres de luxe ? Enfin, si elle est l'indice d'une nature perfectionnée, tout homme ne doit-il pas désirer d'en étudier, d'en surprendre les secrets ?

Alors il n'est donc plus indifférent de mépriser ou d'adopter les fugitives prescriptions de la mode : car mens molem agitât. L'esprit d'un homme se devine à la manière dont il tient sa canne. Les distinctions s'avilissent ou meurent en devenant communes, mais il existe une puissance chargée d'en stipuler de nouvelles, c'est l'opinion: or, la mode n'a jamais été que l'opinion en matière de costume. Le costume étant le plus énergique de tous les symboles, la révolution fut aussi une question de mode, un débat entre la soie et le drap. Mais aujourd'hui la MODE n'est plus restreinte au luxe de la personne. Le matériel de la vie, ayant été l'objet du progrés général, a reçu d'immenses développements. Il n'est pas un seul de nos besoins qui n'ait produit une encyclopédie, et notre vie animale se rattache à l'universalité des connaissances humaines. Aussi, en dictant les lois de l'élégance, la mode embrasse-t-elle tous les arts. Elle est le principe des œuvres comme des ouvrages. N'est-elle pas le cachet dont un consentement unanime scelle une découverte, ou marque les inventions qui enrichissent le bien-être de l'homme ? Ne constitue-t-clle pas la récompense toujours lucrative, l'hommage décerné

au génie ? En accueillant, en signalant le progrès, elle se met à la tête de tout : elle fait les révolutions de la musique, des lettres, du dessin et de l'architecture. Or, un traité de la vie élégante, étant

la réunion des principes incommutables qui doivent diriger la manifestation de notre pensée par la vie extérieure, est en quelque sorte la métaphysique des choses.

PLAN DE CE TRAITE

J'arrive de Pierrefond où je suis allé voir mon oncle : il est riche, il a des chevaux, il ne sait seulement pas ce que c'est qu'un tigre^ un groom^ un britschka^ et va encore dans un cabriolet à pompe !...

— Hé quoi ! s'écria tout à coup notre honorable ami L. M. en déposant sa pipe entre les bras d'une Fênus à la tortue qui décore sa cheminée ; hé quoi ! s'il s'agit de l'homme en masse, il y a le code du droit des gens ; d'une nation, code politique; de nos intérêts, code civil; de nos différents, code de procédure ; de notre liberté, code d'instruction ; de nos égarements, code pénal ; de l'industrie, code du commerce ; de la campagne, code rural ; des soldats, code militaire ; des nègres, code noir ; de nos bois, code forestier ; de nos coquilles pavoisées, code maritime... Enfin nous avons tout formulé, depuis le deuil de cour, depuis la quantité de larmes que nous devons verser pour un roi, un oncle, un cousin, jusqu'à la vie et le pas d'un cheval d'escadron...

— Hé bien ! quoi ? lui dit E. de G., en ne s'apercevant pas que notre honorable ami reprenait haleine.

— Hé bien ! repliqua-t-il, quand ces codes-là ont été faits, je ne sais qu'elle épizootie (il voulait dire épidémie) a saisi les cacographes, et nous avons été inondés de codes... La politesse, la gourmandise, le théâtre, les hon-

nêtes gens, les femmes, l'indemnité, les colons, l'administration, tout a eu son code. Puis la doctrine de Saint- Simon a dominé cet océan d'ouvrages, en prétendant que la codification (voyez l'Organisateur)^ était une science spéciale. Peut-être le typographe s'est-il trompé et n'a-t-il pas bien lu caudification^ de cauda^ queue ?... mais n'importe...

— Je vous demande, ajouta-t-il en arrêtant un de ses auditeurs et le tirant par un bouton, n'est-ce pas un vrai miracle que la vie élégante n'ait pas trouvé de législateurs parmi tout ce monde écrivant et pensant ? Ces manuels, même ceux du garde champêtre, du maire et du contribuable, ne sont-ils pas des fadaises auprès d'un traité sur la MODE ? La publication des principes qui rendent la vie poétique n'est-elle pas d'une immense utilité? Si, en province, la plupart de nos fermes, closeries, borderies, maisons, métairies, bordages, etc., sont de véritables chenils ; si le bestial, et surtout les chevaux, obtiennent en France un traitement indigne d'un peuple chrétien ; si la science du confortable, si le briquet, de l'immortelle fumade^ si la cafetière de Lemare, si les tapis à bon marché sont inconnus à soixante lieues de Paris, il est bien certain que ce manque général des plus vulgaires inventions dues à la science moderne vient de l'ignorance dans laquelle nous laissons croupir la petite propriété ! L'élégance se rattache à tout. Elle tend à rendre une nation moins pauvre, en lui inspirant le goût du luxe, car un grand axiome est certes celui-ci:

1 Journal publié en 1829 par Enfantin, Armand Bazard, Benjamin Bûchez et consacré à l'exposition des doctrines de Saint-Simon.

La fortune que l'on acquiert est en raison des besoins que l*on se crée.

Elle donne (toujours l'élégance) un aspect plus pittoresque à un pays, et perfectionne l'agriculture; car des soins apportés aux vivres, au couvert des animaux, dépend la beauté des races et de leurs produits. Or, allez voir dans quels trous les Bretons logent leurs vaches, leurs chevaux, leurs moutons et leurs enfants, et vous avouerez que, de tous les livres à faire, un traité sur l'élégance est le plus philanthropique et le plus national. Si un ministre a laissé son mouchoir et sa tabatière sur la table de Louis XVIII, si les miroirs dans lesquels un jeune élégant se fait la barbe, chez un vieux campagnard, lui donnent l'air d'un homme prêt à tomber en apoplexie, et si enfin votre oncle va encore dans un cambriolet à pompe, c'est assurément faute d'un ouvrage classique sur la mode !... Notre honorable ami parla longtemps et très bien avec cette facilité d'élocution que les envieux nomment bavardage ; puis il conclut en disant : " L'élégance dramatise la vie... "

Oh ! alors, ce mot éveilla un hourra général. Le sagace E. de G. prouva que le drame ne pouvait guère

ressortir de runiformité imprimée par l'élégance aux mœurs d'un pays, et, mettant en regard l'Angleterre et l'Espagne, il démontra sa thèse en enrichissant son argumentation des couleurs locales, que lui fournirent les habitudes des deux contrées. Enfin il termina ainsi :

— Il est facile. Messieurs, d'expliquer cette lacune dans la science. Hé ! quel homme jeune ou vieux serait assez hardi pour assumer sur sa tête une aussi accablante responsabilité ? Pour entreprendre un traité de la vie élégante, il faudrait avoir un fanatisme d'amour-propre inimaginable : car ce serait vouloir dominer les personnes élégantes de Paris, qui elles-mêmes, tâtonnent, essaient et n'arrivent pas toujours à la grâce.

En ce moment, d'amples libations ayant été faites en l'honneur de la fashionable déesse du thé, les esprits s'étaient élevés au ton de l'illuminisme. Alors un des plus élégants ^ rédacteurs de la mode se leva en jetant un regard de triomphe sur ses collaborateurs :

— Cet homme existe, dit-il.

Un rire général accueillit cet exorde, mais le silence de l'admiration y succéda bientôt quand il eut ajouté :

— Brummel !... Brummel est à Boulogne, banni de l'Angleterre par de trop nombreux créanciers oublieux des services que ce patriarche de la fashîon a rendus à sa patrie !...

Et alors la publication d'un traité sur la vie élégante parut facile et fut unanimement résolue comme étant un grand bienfait pour l'humanité, comme un pas immense dans la vie des progrès.

• Ici Télégance s'applique au costume. {Note de Balzac).

Il est inutile d'ajouter que nous devons à Brummel les inductions philosophiques par lesquelles nous sommes arrivé à démontrer, dans les deux précédents chapitres, combien la vie élégante se liait fortement à la perfection de toute société humaine : les anciens amis de cet immortel créateur du luxe anglais auront,

nous l'espérons, reconnu la haute philosophie à travers la traduction imparfaite de ses pensées.

Il nous serait difficile d'exprimer le sentiment qui s'empara de nous lorsque nous vîmes ce prince de la mode : c'était tout à la fois du respect et de la joie.

Comment ne pas se pincer épigrammatiquement les lèvres, en voyant l'homme qui avait inventé la philosophie des meubles, des gilets, et qui allait nous léguer des axiomes sur les pantalons, sur la grâce et sur les harnais ?

Mais aussi comment ne pas être pénétré d'admiration, pour le plus intime ami de Georges IV, ^ pour le fashionable qui avait imposé des lois à l'Angleterre, et donné au prince de Galles ce goût de toilette et de confort abilisrne qui valut tant d'avancement aux officiers bien vêtus ? ' N'était-il pas une preuve vivante de l'influence exercée par la mode ? Mais quand nous pensâmes que Brummel avait, en ce moment, une vie pleine d'amertume, et que Boulogne était son rocher de Sainte Hélène, tous nos

' Brummel conseillait Georges IV dans le choix de ses vêtements, de ses meubles et de ses objets d'art. Il était admis dans son intimité, mais Georges IV s'en sépara, dit-on, pour un mot trop familier du dandy : " Wal ring the bell ! " (Galles tire la sonnette !)

* Quand Georges IV voyait un militaire mis avec soin, il manquait rarement de le distinguer et de l'avancer. Aussi recevait-il fort mal les gens sans élégance. (Note Je Balx.ac).

sentiments se confondirent dans un respectueux enthousiasme.

Nous le vîmes au moment de son lever. Sa robe de chambre portait l'empreinte de son malheur, mais, tout en s*y conformant, elle s'harmonisait admirablement avec les accessoires de l'appartement. Brummel, vieux et pauvre, était toujours Brummel : seulement un embonpoint égal à celui de George IV avait rompu les heureuses dispositions de ce corps modèle, et l'ex-dieu du dandysme portait une perruque !... Effrayante leçon !... Brummel ainsi !... N'était-ce pas Shéridan ivre-mort au sortir du parlement ou saisi par les recors ?

Brummel en perruque; Napoléon en jardinier; Kant en enfance ; Louis XVI en bonnet rouge et Charles X à Cherbourg !... Voilà les cinq plus grands spectacles de notre époque.

Le grand homme nous accueillit avec un ton parfait. Sa modestie acheva de nous séduire. Il parut flatté de l'apostolat que nous lui avions réservé, mais, tout en nous remerciant, il nous déclara qu'il ne se croyait pas assez de talent pour accomplir une mission aussi délicate.

— Heureusement, nous dit-il, j'ai pour compagnons à Boulogne quelques gentlemen d'élite, conduits en France par la manière trop large dont ils concevaient à Londres la vie élégante... Honneur au courage malheureux ! ajouta-t-il en se découvrant et nous lançant un regard aussi gai que railleur.

Alors, reprit-il, nous pourrons former ici un comité assez illustre, assez expérimenté, pour décider en dernier ressort des difficultés les plus sérieuses de cette vie, si

frivole en apparence, et, lorsque vos a?nis de Paris auront admis ou rejeté nos maximes, espérons que votre entreprise prendra un caractère monumental !

Ayant dit, il nous proposa de prendre le thé avec lui. Nous acceptâmes. Une mistress élégante encore, malgré son embonpoint, étant sortie de la chambre voisine pour faire les honneurs de la théière, nous nous aperçûmes que Brummel avait aussi sa marquise de Conyngham^. Alors le nombre seul des couronnes pouvait le distinguer de son royal ami Georges IV. Hélas ! ils sont maintenant ambo pares^ morts tous deux, ou à peu près.

Notre première conférence eut lieu pendant ce déjeuner, dont la recherche nous prouva que la ruine de Brummel serait une fortune à Paris.

La question dont nous nous occupâmes était une question de vie ou de mort pour notre entreprise.

En effet, si le sentiment de la vie élégante devait résulter d'une organisation plus ou moins heureuse, il s'ensuivait que les hommes se partageaient, pour nous, en deux classes : les poètes et les prosateurs, les élégants et le commun des martyrs : partant, plus de traité, les premiers sachant tout, les derniers ne pouvant rien apprendre.

Mais, après la plus mémorable des discussions, nous vîmes surgir cet axiome consolateur :

Quoique l'élégance soit moins un art qu'un sentiment, elle provient également d'un instinct et d'une habitude.

1 Une des dernières maîtresses de Georges IV, femme de Henry Conyngham.

— Oui ! s'écria sir William Crad...k, le compagnon fidèle de Brummel, rassurez la population craintive des countrygentlemen (petits propriétaires), des marchands et des banquiers... Tous les

enfants de l'aristocratie ne naissent pas avec le sentiment de l'élégance, avec le goût qui sert à donner à la vie une poétique empreinte ; et cependant l'aristocratie de chaque pays s'y distingue par ses manières et par une remarquable entente de l'existence ! — Quel est donc ce privilège ? — L'éducation, l'habitude. Frappés dès le berceau de la grâce harmonieuse qui règne autour d'eux, élevés par des mères élégantes dont le langage et les mœurs gardent toutes les bonnes traditions, les enfants des grands seigneurs se familiarisent avec les rudiments de notre science, et il faut un naturel bien revêche pour résister à un constant aspect de choses véritablement belles. Aussi le spectacle le plus hideux pour un peuple est-il un grand tombé au-dessous d'un bourgeois.

Si toutes les intelligences ne sont pas égales, il est rare que nos sens ne soient pas égaux : car l'intelligence résulte d'une perfection intérieure : or, plus nous élargissons la forme, et plus nous obtenons d'égalité : ainsi, les jambes humaines se ressemblent bien mieux que les visages, grâce à la configuration de ces membres, qui offrent des lignes étendues. Or l'élégance, n'étant que la perfection des objets sensibles, doit être accessible à tous par l'habitude. L'étude peut conduire un homme riche à porter des bottes et un pantalon aussi bien que nous les portons nous-mêmes, et lui apprendre à savoir dépenser sa fortune avec grâce... Ainsi du reste.

Brummel fronça légèrement le sourcil. Nous devi-

nâmes qu'il allait faire entendre cette voix prophétique à laquelle obéissait naguère un peuple de riches.

— L'axiome est vrai, dit-il, et j'approuve une partie des raisonnements dus à l'honorable préopinant, mais j'improuve forte-

ment de lever ainsi la barrière qui sépare la vie élégante de la vie vulgaire, et d'ouvrir les portes du temple au peuple entier.

Non ! s'écria Brummel en frappant du poing sur la table, non, toutes les jambes ne sont point appelées à porter de même une botte ou un pantalon... Non, milords. N'y a-t-il pas de boiteux, de gens contrefaits ou ignobles à toujours ? Et n'est-ce pas un axiome que cette sentence mille fois prononcée par nous dans le cours de la vie :

xir

Rien ne ressemble moins à l'homme qu'un homme!

— Donc, reprit-il après avoir consacré le principe favorable qui laisse aux catéchumènes de la vie élégante l'espoir de parvenir à la grâce par l'habitude, reconnaissons aussi les exceptions, et cherchons-en les formules de bonne foi.

Après bien des efforts, après de nombreuses observations savamment débattues, nous rédigeâmes les axiomes suivants :

Il faut avoir été au moins jusqu'en rhétorique pour mener une vie élégante.

Sont en dehors de la vie élégante les détaillants, les gens d'affaires et les professeurs d'humanités.

L'avare est une négation.

Un banquier arrivé à quarante ans sans avoir déposé son bilan, ou qui a plus de trente-six pouces de tour, est le damné de la vie élégante: il en verra le paradis sans jamais y entrer.

L'être qui ne vient pas souvent à Paris ne sera jamais complètement élégant.

L'homme impoli est le lépreux du monde fashionable ^

— - Assez ! dit Brummel. Si nous ajoutions un seul aphorisme, ce serait rentrer dans l'enseignement des principes généraux qui doivent être l'objet de la seconde partie du traité.

Alors il daigna poser lui-même les limites de la science en divisant ainsi notre ouvrage :

— Si vous examinez avec soin, dit-il, toutes les traductions matérielles de la pensée dont se compose la vie élégante, vous serez sans doute frappés, comme moi, du rapprochement plus ou moins intime qui existe entre certaines choses et notre personne. Ainsi la parole, la démarche, les manières, sont des actes qui procèdent immédiatement de l'homme, et qui sont entièrement soumis aux lois de l'élégance. La table, les gens, les chevaux, les voitures, les meubles, la tenue des maisons, ne dérivent, pour ainsi dire, que mêdiatement de l'individu. Quoique ces accessoires de l'existence portent également le cachet de l'élégance que nous imprimons à tout ce qui procède de nous, ils semblent en quelque sorte éloignés du siège de

' La connaissance des lois les plus vulg-aires de la politesse étant un des éléments de notre science, nous saisissons cette occasion de rendre un hommage public à M. l'abbé Gaultier * dont l'ouvrage sur la politesse doit être considéré comme l'œuvre la plus complète en cette matière et comme un admirable traité de morale. Ce petit livre se trouve chez J. Renouard. {Note de Balzac).

* L'abbé Gaultier (1725-1818) écrivit de nombreux ouvrages de pédagogie, parmi lesquels : Traits caractéristiques d^une mauvaise éducation ou actions et discours contraires h la politesse et regardés comme tels par les moralistes tant anciens que modernes [PariSj 1812).

la pensée, et ne doivent occuper que le second rang dans cette vaste théorie de l'élégance. N'est-il pas naturel de refléter la grande pensée qui meut notre siècle dans une œuvre destinée ' peut-être à réagir sur les mœurs des ignorantins de la fashïon P Convenons donc ici que tous les principes qui se rattacheront immédiatement à l'intelligence auront la première place dans les distributions de cette encyclopédie aristocratique.

Cependant, messieurs, ajouta Brummel, il est un fait qui domine tous les autres. L'homme s'habille avant d'agir, de parler, de marcher, de manger. Les actions qui appartiennent à la mode, le maintien, la conversation, etc., ne sont jamais que les conséquences de notre toilette. Sterne, cet admirable observateur, a proclamé de la manière la plus spirituelle que les idées de l'homme barbifié n'étaient pas celles de l'homme barbu. Nous subissons tous l'influence du costume. L'artiste en toilette ne travaille plus. Vêtue d'un peignoir ou parée pour le bal... une femme est bien autre : vous diriez deux femmes !

Ici Brummel soupira.

— Nos manières du matin ne sont plus celles du soir, reprit-il. Enfin, Georges IV, dont l'amitié m'a si fort honoré, s'est bien certainement cru plus grand le jour de son couronnement que le lendemain. La toilette est donc la plus immense modification éprouvée par l'homme social, elle pèse sur toute l'existence. Or, je

ne crois pas violer la logique en vous proposant d'ordonner ainsi votre ouvrage :

Après avoir dicté, dans votre seconde partie, les lois générales de la vie élégante, reprit-il, vous devriez con-

sacrer la troisième aux choses qui procèdent immédiatement de l'individu, et mettre la toilette en tête. Enfin, selon moi, la quatrième partie serait destinée aux choses qui procèdent immédiatement de la personne, et que je regarde comme des accessoires.

Nous excusâmes la prédilection de Brummel pour la toilette : elle avait fait sa gloire. C'est peut-être l'erreur d'un grand homme, mais nous n'ôsames pas la combattre, au risque de voir cette heureuse classification rejetée par les élégantologistes de tous les pays. Nous résolûmes de nous tromper avec Brummel.

Alors les matières à traiter dans la seconde partie furent adoptées à l'unanimité par cet illustre parlement de modiphiles, sous le titre de Principes Généraux de la vie élégante.

La troisième partie, concernant les choses qui procèdent immédiatement de la personne, fut divisée en plusieurs chapitres.

La première comprendra la toilette dans toutes ses parties. Un premier paragraphe sera consacré à la toilette des hommeSy un second à la toilette des femmes; un troisième offrira un essai sur les parfums^ sur les bains, sur la coiffure.

Un autre chapitre donnera une théorie complète de la démarche et du maintien.

Un de nos meilleurs amis, M. E. Sue \ aussi remarquable par l'élégance de son style et l'originalité de ses

^ Eugène Sue collaborait à la Mode : il avait publié clans la première année (1829) quelques essais : Alexandrie {^'^ livraison), Des soupers au XIX" siècle (8" livr.).

aperçus que par un goût exquis des choses, par une merveilleuse entente de la vie, nous a promis la communication de ses remarques pour un chapitre intitulé : De r impertinence considérée dans ses rapports avec la morale^ la religion^ les arts et la littérature.

La discussion s'échaufFa sur les deux dernières divisions. Il s'agissait de savoir si le chapitre des Manières devait passer avant celui de la Conversation.

Brummel mit fin au débat par une improvisation que nous avons le regret de ne pouvoir communiquer en entier. Il termina ainsi :

— Messieurs, si nous étions en Angleterre, les actions passeraient nécessairement avant la parole, car mes compatriotes sont assez généralement taciturnes : mais j'ai eu l'occasion de remarquer qu'en France vous parliez toujours beaucoup avant d'agir.

La quatrième partie, consacrée aux accessoires, comprendra les principes qui doivent régir les appartements, les meubles, la table, les chevaux, les gens, les voitures, et nous terminerons par un traité sur Part de recevoir^ soit a la ville ^ soit a la campagne^ et sur V art de se conduire chez, les autres.

Ainsi nous aurons embrassé l'universalité de la plus vaste de toutes les sciences : celle qui embrasse tous les moments de notre

vie, qui gouverne tous les actes de notre veille et les instruments de notre sommeil : car elle règne encore même pendant le silence des nuits.

DOGMES

L'Eglise reconnaît sept péchés capitaux et n'admet que trois vertus théologales. Nous avons donc sept principes de remords contre trois sources de consolation !

Triste problème que celui-ci : 317*.: l'homme : X !... Aussi nulle créature humaine, sans en excepter sainte Thérèse ni saint François d'Assises, n'a-t-elle pu échapper aux conséquences de cette proposition fatale.

Malgré sa rigueur, ce dogme gouverne le monde élégant comme il dirige l'univers catholique. Le mal sait stipuler des accommodements, le bien suit une ligne sévère. De cette loi éternelle nous pouvons extraire un axiome confirmé par tous les dictionnaires des cas de conscience :

Le bien n'a qu'un mode, le mal en a mille.

Ainsi la vie élégante a ses péchés capitaux et ses trois vertus cardinales. Oui, l'élégance est une et indivisible, comme la Trinité, comme la liberté, comme la vertu. De là résultent les plus importants de tous nos aphorismes généraux.

Le principe constitutif de l'élégance est Vunitè,

Il n'y a pas d'unité possible sans la propreté, sans l'harmonie, sans la simplicité relative.

Mais ce n'est point la simplicité plutôt que l'harmonie, ni l'harmonie plutôt que la propreté, qui produisent l'élégance ; elle naît d'une concordance mystérieuse entre ces trois vertus primordiales. La créer partout et soudain est le secret des esprits nativement distingués.

En analysant toutes les choses de mauvais goût qui entachent les toilettes, les appartements, les discours ou le maintien d'un inconnu, les observateurs trouveront toujours qu'elles pèchent par des infractions plus ou moins sensibles à cette triple loi de l'unité.

La vie extérieure est une sorte de système organisé, qui représente un homme aussi exactement que les couleurs d'un colimaçon se reproduisent sur sa coquille. Aussi, dans la vie élégante, tout s'enchaîne et se commande. Quand M. Cuvier aperçoit l'os frontal, maxillaire ou crural de quelque bete, n'en induitil pas toute une créature, fût-elle antédiluvienne, et n'en reconstruit-il pas aussitôt un individu classé, soit parmi les sauriens ou les marsupiaux, soit parmi les carnivores

ou les herbivores?... Jamais cet homme ne s'est trompé: son génie lui a révélé les lois unitaires de la vie animale.

De même, dans la vie élégante, une seule chaise doit déterminer toute une série de meubles, comme l'éperon fait supposer un cheval. Telle toilette annonce telle sphère de noblesse et de bon goût. Chaque fortune a sa base et son sommet. Jamais les Georges Cuvier de l'élégance ne s'exposent à porter des jugements erronés : ils vous diront à quel nombre de zéros, dans le chiffre des revenus, doivent appartenir les galeries de tableaux,

les chevaux de race pure, les tapis de la Savonnerie, les rideaux de soie diaphane, les cheminées de mosaïque, les vases étrusques et les pendules surmontées d'une statue échappée au ciseau des Cortot ou des David. Apportez-leur enfin une seule patère: ils en déduiront tout un boudoir, une chambre, un palais.

Cet ensemble rigoureusement exigé par l'unité rend solidaires tous les accessoires de l'existence : car un homme de goût juge comme un artiste sur un rien.

Plus l'ensemble est parfait, et plus un barbarisme y est sensible. Il ny a qu'un sot ou un homme de génie qui puisse mettre une bougie dans un martinet. Les applications de cette loi fashionable furent bien comprises de la femme célèbre (madame T...) à laquelle nous devons cet aphorisme :

On connaît l'esprit d'une maîtresse de maison en franchissant le seuil de sa porte.

Cette vaste et perpétuelle image qui représente ^ votre fortune ne doit jamais en être le spécimen infidèle : car vous seriez placé entre deux écueils : l'avarice ou l'impuissance. Or, trop vain comme trop modeste, vous n'obéissez plus à cette unité, dont la moindre des conséquences est d'amener un heureux équilibre entre vos forces productrices et votre forme extérieure.

Une faute aussi capitale déduit toute une physionomie.

Premier terme de cette proposition, l'avarice a déjà été jugée ; mais, sans pouvoir être accusés d'un vice aussi honteux, beaucoup de gens, jaloux d'obtenir deux résultats, tâchent de mener une vie élégante avec économie. Ceux-là parviennent sûrement à un but : ils sont ridicules. Ne ressemblent-ils pas, à tout moment,

à des machinistes inhabiles dont les décorations laissent apercevoir les ressorts, les contre-poids et les coulisses ? manquant ainsi à ces deux axiomes fondamentaux de la science :

L'effet le plus essentiel de l'élégance est de cacher les moyens.

Tout ce qui révèle une économie est inélégant.

En effet, l'économie est un moyen. Elle est le nerf d'une bonne administration, mais elle ressemble à l'huile qui donne de la souplesse et de la douceur aux roues d'une machine : il ne faut ni la voir ni la sentir.

' Ces mots bien représenter, la représentation, n'ont pas d'autre origine. CNote de BalT^ac).

Ces inconvénients ne sont pas les seuls châtiments dont les gens parcimonieux soient punis. En restreignant le développement de leur existence, ils descendent de leur sphère, et, malgré leur pouvoir, se mettent au niveau de ceux que la vanité précipite vers l'écueil opposé. Qui ne frémirait pas de cette épouvantable fraternité ?

Que de fois n'avez-vous pas rencontré, à la ville ou à la campagne, des bourgeois semi-aristocrates qui, parés outre mesure, sont obligés, faute d'un équipage, de calculer leurs visites, leurs plaisirs et leurs devoirs, d'après Mathieu Laensberg ? Esclave de son chapeau. Madame redoute la pluie, et Monsieur craint le soleil ou la poussière. Impressibles comme des baromètres, ils devinent le temps, quittent tout et disparaissent à Taspect d'un nuage. Mouillés et crottés, ils s'accusent réciproquement, au logis, de leurs misères ; gcnés partout, ils ne jouissent de rien.

Cette doctrine a été résumée par un aphorisme applicable à toutes les existences, depuis celle de la femme forcée de retrousser sa robe pour s'asseoir en voiture, jusqu'au petit prince d'Allemagne qui veut avoir des bouffes :

De l'accord entre la vie extérieure et la fortune résulte l'aisance.

L'observation religieuse de ce principe permet seule à un homme de déployer, jusque dans ses moindres actes une liberté sans laquelle la grâce ne saurait exister. S'il mesure ses désirs sur sa puissance, il reste dans sa sphère sans avoir peur d'en déchoir. Cette sécurité d'action, qu'on pourrait nommer la conscience du bien-être^ nous préserve de tous les orages occasionnés par une vanité mal entendue.

Ainsi les experts de la vie élégante ne tracent pas de longs chemins en toile verte sur leurs tapis, et ne redoutent pas, pour eux, les visites d'un oncle asthmatique. Ils ne consultent pas le thermomètre pour sortir avec leurs chevaux. Egalement soumis aux charges de la fortune comme à ses bénéfices, ils ne paraissent jamais contrariés d'un dommage : car chez eux tout se répare avec de l'argent, ou se résout par le plus ou moins de peine que prennent leurs gens. Mettre un vase, une pendule en cage, couvrir ses divans de housses, ensacher un lustre, n'est-ce pas ressembler à ces bonnes gens qui, après avoir fait des tirelires pour s'acheter des candélabres, les habillent aussitôt d'une gaze épaisse ? L'homme de goût doit

jouir de tout ce qu'il possède. Comme Fontenelle, // naîme pas les choses qui veulent être trop respectées. A l'exemple de la nature, il ne craint pas d'étaler tous les jours sa splendeur ; il

peut la reproduire. Aussi n'attend-il pas que, semblables aux vétérans du Luxembourg, ses meubles lui attestent leurs services par de nombreux chevrons, pour en changer la destination, et ne se plaint-il jamais du prix excessif des choses, car il a tout prévu. Pour l'homme de la vie occupée^ les réceptions sont des solennités ; il a ses sacres périodiques pour lesquels il fait ses déballages, vide ses armoires et décapuchonne ses bronzes : mais l'homme de la vie élégante sait recevoir à toute heure, sans se laisser surprendre. Sa devise est celle d'une famille dont la gloire s'associe à la découverte du nouveau monde ; il est semper paratus^ toujours prêt, toujours semblable à lui-même. Sa maison, ses gens, ses voitures, son luxe, ignorent le préjugé du dimanche. Tous les jours sont des jours de fête. Enfin, ;/ magna licet componere parvis^ il est comme le fameux Dessein qui répondait, sans se déranger, en apprenant l'arrivée du duc d'York : " Mettez-le au n^ 4. "

Ou comme la duchesse d'Abrantés qui, priée la veille par Napoléon de recevoir la princesse de Westphalie au Raincy, donne le lendemain les plaisirs d'une chasse royale, d'opulents festins et un bal somptueux à des souverains.

Tout fashionable doit imiter, dans sa sphère, cette large entente de l'existence ; il obtiendra fiicilement ces merveilleux résultats par une constante recherche, par une exquise fraîcheur dans les détails. Le soin perpétue la

bonne grâce de Tensemble, et de là vient cet axiome anglais :

L'entretien est le sine quâ non de l'élégance.

L'entretien n'est pas seulement cette condition vitale de la propreté qui nous oblige d'imprimer aux choses leur lustre jour-

nalier : ce mot exprime tout un système.

Du moment où la finesse et la grâce des tissus ont remplacé, dans le costume européen, la lourdeur des draps d'or et les cottes armoriées du laborieux moyen âge, une révolution immense a eu lieu dans les choses de la vie. Au lieu d'enfouir un fonds dans un mobilier périssable, nous en avons consommé l'intérêt en objets plus légers, moins chers, faciles à renouveler, et les familles n'ont plus été déshéritées du capital ^

Ce calcul d'une civilisation avancée a reçu ses derniers développements en Angleterre. Dans cette patrie du confortable^ le matériel de la vie est considéré comme un grand vêtement essentiellement muable et soumis aux caprices de la fashion. Les riches changent annuellement leurs chevaux, leurs voitures, leurs ameublements ; les diamants mêmes sont remontés ; tout prend une forme nouvelle. Aussi les moindres meubles sont-ils fabriqués

* L'habit de Bassompierre, que nous citons à cause de la vulgarité du fait, coûtait cent mille écus de notre monnaie actuelle. Aujourd'hui, l'homme le plus élégant ne dépense pas quinze mille francs pour sa toilette, et renouvelle ses habits à chaque saison. La différence du capital employé constitue des différences de luxe qui ne détruisent pas cette observation : elle s'applique à la toilette des femmes et à toutes les parties de notre science. {Note de Ba/zac).

dans cet esprit ; les matières premières y sont sagement économisées. Si nous ne sommes pas encore parvenus à ce degré de science, nous avons cependant fait quelques progrès. Les lourdes menuiseries de TEmpire sont entièrement condamnées, ainsi que

ses voitures pesantes et ses sculptures, demi-chefs-d'œuvre qui ne satisfaisaient ni l'artiste ni l'homme de goût. Nous marchons enfin dans une voie d'élégance et de simplicité. Si la modestie de nos fortunes ne permet pas encore des mutations fréquentes, nous avons au moins compris cet aphorisme qui domine les mœurs actuelles :

Le luxe est moins dispendieux que l'élégance.

Et nous tendons à nous éloigner du système en vertu duquel nos yeux considéraient l'acquisition d'un meuble comme un placement de fonds : car chacun a sentt instinctivement qu'il est tout à la fois plus élégant et plus confortable de manger dans un service de porcelaine unie que de montrer aux curieux une coupe sur laquelle Constantin a copié la Fornarïna, Les arts enfantent des merveilles que les particuliers doivent laisser aux rois, et des monuments qui n'appartiennent qu'aux nations. L'homme assez niais pour introduire dans l'ensemble de sa vie un seul échantillon d'une existence supérieure cherche à paraître ce qu'il n'est pas, et retombe alors dans cette impuissance dont nous avons tâché de flétrir les ridicules. Aussi nous avons rédigé la maxime suivante pour éclairer les victimes de la manie des grandeurs:

La vie élégante étant un habile développement de Tamour-propre, tout ce qui révèle trop fortement la vanité y produit un pléonasme.

Chose admirable !... Tous les principes généraux de la science ne sont que des corollaires du grand principe que nous avons proclamé : car l'entretien et ses lois sont en quelque sorte la conséquence immédiate de Vunitè.

Bien des personnes nous ont objecté Ténormité des dépenses nécessitées par nos despotiques aphorismes...

Quelle fortune, nous a-t-on dit, pourrait suffire aux exigences de vos théories ?... Le lendemain du jour où une maison a été remeublée, retapissée, où une voiture a été restaurée, où la soie d'un boudoir a été changée, un fashionable ne vient-il pas insolemment appuyer sa tête pommadée sur une tenture? Un homme en colère n'arrivet-il pas exprès pour souiller un tapis r Des maladroits n'accrochent-ils pas la voiture ? Et peut-on toujours empêcher les impertinents de franchir le seuil sacré du boudoir ?

Ces réclamations présentées avec l'art spécieux dont les femmes savent colorer toutes leurs défenses, ont été pulvérisées par cet aphorisme :

Un homme de bonne compagnie ne se croit plus le maître de toutes les choses qui, chez lui, doivent être mises à la disposition des autres.

Un élégant ne dit pas tout à fait, comme le roi : notre voiture, notre palais, notre château, nos chevaux, mais il sait empreindre toutes ses actions de cette délicatesse royale, heureuse métamorphose à l'aide de laquelle un homme semble convier à sa fortune tous ceux dont il s'entoure. Aussi cette noble doctrine implique-t-elle un autre axiome non moins important que le précédent :

Admettre une personne chez vous, c'est la supposer digne d'habiter votre sphère.

Alors les prétendus malheurs dont une petite maîtresse demanderait raison à nos dogmes absolus ne peuvent procéder que d'un défaut de tact impardonnable. Une maîtresse de maison

peut-elle jamais se plaindre d'un manque d'égards ou de soin ? N'est-ce pas sa faute ? N'existe-t-il pas, pour les gens comme il faut, des signes maçonniques à la faveur desquels ils doivent se reconnaître ? En ne recevant dans son intimité que ses égaux, l'homme élégant n'a plus d'accidents à redouter ; s'il en survient, ce sont de ces coups du sort que personne n'est dispensé de subir. L'antichambre est une institution en Angleterre, où l'aristocratie a fait de si grands pro2:rès : il est peu de maisons qui n'aient un parloir. Cette pièce est destinée à donner audience à tous les inférieurs. La distance plus ou moins grande qui sépare nos oisifs des hommes occupés est représentée par l'étiquette. Les philosophes, les frondeurs, les rieurs, qui se moquent des cérémonies, ne recevraient pas leur épicier, fût-il électeur du grand

collège, avec les attentions dont ils entoureraient un marquis. Il ne s'ensuit pas de là que les fashionables méprisent les travailleurs: bien loin, ils ont pour eux une admirable formule de respect social : Ce sont des gens estimables.

Il est aussi maladroit à un élégant de se moquer de la classe industrielle que de tourmenter des mouches à miel, que de déranger un artiste qui travaille : cela est de mauvais ton.

Les salons appartiennent donc à ceux qui ont le pied èlèganty comme les frégates à ceux qui ont le pied marin. Si vous n'avez pas refusé nos prolégomènes, il faut en accepter toutes les conséquences.

De cette doctrine dérive un aphorisme fondamental :

Dans la vie élégante il n'existe plus de supériorité : on y traite de puissance à puissance.

Un homme de bonne compagnie ne dit à personne : J'ai l'honneur, etc. Il n'est le très humble serviteur d'aucun homme.

Le sentiment des convenances dicte aujourd'hui de nouvelles formules que les gens de goût savent approprier aux circonstances. Sous ce rapport, nous conseillons aux esprits stériles de consulter les Lettres de -OHontesquieu. Cet illustre écrivain a déployé une rare souplesse de talent dans la manière dont il termine ses moindres billets, en horreur de l'absurde monographie du : J'ai l'honneur d'être.

Du moment où les gens de la vie élégante repré-

sentent les aristocraties naturelles d'un pays, ils se doivent réciproquement les égards de Tégalité la plus complète. Le talent, l'argent et la puissance donnant les mêmes droits, l'homme en apparence faible et dénué auquel vous adressez maladroitement un léger coup de tête sera bientôt au sommet de l'Etat, et celui que vous saluez obséquieusement va rentrer demain dans le néant de la fortune sans pouvoir.

Jusqu'ici l'ensemble de nos dogmes a plutôt embrassé l'esprit que la forme des choses. Nous avons en quelque sorte présenté V esthétique de la vie élégante. En recherchant les lois générales qui régissent les détails, nous avons été moins étonné que surpris de découvrir une sorte de similitude entre les vrais principes de l'architecture et ceux qu'il nous reste à tracer. Alors, nous nous sommes demandé si, par hasard, la plupart des objets qui servent à la vie élégante n'étaient pas dans le domaine de l'architecture. Le vêtement, le lit, le coupé, sont des abris de la personne,

comme la maison est le grand vêtement qui couvre l'homme et les choses à son usage. Il semble que nous avons employé tout, jusqu'au langage, comme l'a dit M. de Talleyrand, pour cacher une vie, une pensée qui, malgré nos efforts, traverse tous les voiles.

Sans vouloir donner à cette règle plus d'importance qu'elle n'en mérite, nous consignerons ici quelques-unes de ces régies :

L'élégance veut impérieusement que les moyens soient appropriés au but.

De ce principe dérivent deux autres aphorismes qui en sont la conséquence immédiate.

L'homme de goût doit toujours savoir réduire le besoin au simple.

Il faut que chaque chose paraisse ce qu'elle est.

La prodigalité des ornements nuit à l'eftet.

L'ornement doit être mis en haut.

En toute chose, la multiplicité des couleurs sera de mauvais goût.

Nous ne chercherons pas à démontrer ici par quelques applications la justesse de ces axiomes, car, dans les deux parties suivantes, nous en développerons plus rationnellement les conséquences, en signalant leurs effets à chaque détail. Cette observation nous a conduit à retrancher de cette partie les principes généraux qui devaient dominer chacune des divisions subsidiaires de la science, pensant qu'ils seraient mieux placés, en forme de

sommaires, au commencement des chapitres dont ils régissent plus spécialement les matières.

Du reste, tous les préceptes que nous avons déjà proclamés, et auxquels nous serons forcés de recourir sou-

vent par la suite, pourront paraître vulgaires à bien des gens.

Nous accepterions au besoin ce reproche comme un éloge. Cependant, malgré la simplicité de ces lois, que plus d'un élégantologiste aurait peut-être mieux rédigées, déduites ou enchaînées, nous n'achèverons pas sans faire observer aux néophytes de la fashion que le bon goût ne résulte pas encore tant de la connaissance de ces règles que de leur application. Un homme doit pratiquer cette science avec l'aisance qu'il met à parler sa langue maternelle. Il est dangereux de balbutier dans le monde élégant. N'avez-vous pas souvent vu de ces demi-fashionables qui se fatiguent à courir après la grâce, sont gênés s'ils voient un pli de moins à leur chemise, et suent sang et eau pour arriver à une fausse correction, semblables à ces pauvres Anglais tirant à chaque mot leur pochet ? Souvenez-vous, pauvres crétins de la vie élégante, que de notre XXXIIP aphorisme résulte essentiellement cet autre principe, votre condamnation éternelle :

L'élégance travaillée est à la véritable élégance ce qu'est une perruque à des cheveux.

Cette maxime implique, en conséquence sévère, le corollaire suivant :

Le dandysme est une hérésie de la vie élégante.

En effet, le dandysme est une affectation de la mode.

En se faisant dandy, un homme devient un meuble de boudoir, un mannequin extrêmement ingénieux, qui . peut se poser sur un cheval ou sur un canapé, qui mord ou tette habituellement le bout d'une canne, mais un être pensant ?... jamais ! L'homme qui ne voit que la mode dans la mode est un sot. La vie élégante n'exclut ni la pensée ni la science : elle les consacre. Elle ne doit pas apprendre seulement à jouir du temps, mais à l'employer dans un ordre d'idées, extrêmement élevé.

Puisque nous avons, en commençant cette seconde partie de notre traité, trouvé quelque similitude entre nos dogmes et ceux du christianisme, nous la terminerons en empruntant à la théologie des termes scolastiques propres à exprimer les résultats obtenus par ceux qui savent appliquer nos principes avec plus ou moins de bonheur.

Un homme nouveau se produit, ses équipages sont de bon goût ; il reçoit à merveille, ses gens ne sont pas grossiers ; il donne d'excellents dîners ; il est au courant de la mode, de la politique, des mots nouveaux, des usages éphémères ; il en crée même ; enfin, chez lui, tout a un caractère de confortabilisme exact. Il est en quelque sorte le méthodiste de l'élégance, et marche à la hauteur du siècle. Ni gracieux, ni déplaisant, vous ne citerez jamais de lui un mot inconvenant, et il ne lui échappe aucun geste de mauvais ton... N'achevons pas cette peinture, cet homme a la grâce suffisante.

Ne connaissons-nous pas tous un aimable égoïste qui possède le secret de nous parler de lui sans trop nous déplaire ? Chez lui, tout est gracieux, frais, recherché, poétique même. Il se fait envier. Tout en vous associant

à ses jouissances, à son luxe, il semble craindre votre manque de fortune. Son obligeance, toute en discours, est une politesse perfectionnée. Pour lui, l'amitié n'est qu'un thème dont il connaît admirablement bien la richesse, et dont il mesure les modulations au diapason de chaque personne.

Sa vie est empreinte d'une personnalité perpétuelle dont il obtient le pardon, grâce à ses manières : artiste avec les artistes, vieux avec un vieillard, enfant avec les enfants, il séduit sans plaire, car il nous ment dans son intérêt et nous amuse par calcul. Il nous garde et nous câline parce qu'il s'ennuie, et, si nous nous apercevons aujourd'hui que nous avons été joués, demain nous irons encore nous faire tromper... Cet homme a la grâce essentielle.

Mais il est une personne dont la voix harmonieuse imprime au discours un charme également répandu dans ses manières. Elle sait et parler et se taire, s'occupe de vous avec délicatesse, ne manie que des sujets de conversation convenables ; ses mots sont heureusement choisis ; son langage est pur, sa raillerie caresse et sa critique ne blesse pas. Loin de contredire avec l'ignorante assurance d'un sot, elle semble chercher, en votre compagnie, le bon sens ou la vérité. Elle ne disserte pas plus qu'elle ne dispute; elle se plaît à conduire une discussion qu'elle arrête à propos. D'humeur égale, son air est affable et riant. Sa politesse n'a rien de forcé, son empressement n'est point servile ; elle réduit le respect à n'être plus qu'une ombre douce; elle ne vous fatigue jamais, et vous laisse satisfait d'elle et de vous. Entraîné dans sa sphère par une puissance inexplicable,

vous retrouvez son esprit de bonne grâce, empreint sur les choses dont elle s'environne : tout y flatte la vue, et vous y respi-

rez comme Tair d'une patrie. Dans l'intimité, cette personne vous séduit par un ton naïf. Elle est naturelle. Jamais d'effort, de luxe, d'affiche; ses sentiments sont simplement rendus parce qu'ils sont vrais. Elle est franche, sans offenser aucun amour-propre. Elle accepte les hommes comme Dieu les a faits, pardonnant aux défauts et aux ridicules ; concevant tous les âges et ne s'irritant de rien, parce qu'elle a le tact de tout prévoir. Elle oblige avant de consoler ; elle est tendre et gaie : aussi l'aimerezvous irrésistiblement. Vous la prenez pour type et lui vouez un culte.

Cette personne a la grâce divine et concomitante. Charles Nodier a su personnifier cet être idéal dans son Ondet, gracieuse figure à laquelle la magie du pinceau n'a pas nui. Mais ce n'est rien de lire la notice : il faut entendre Nodier lui-même, racontant certaines particularités qui tiennent trop à la vie privée pour être écrites, et alors vous concevriez la puissance prestigieuse de ces créatures privilégiées...

Ce pouvoir magnétique est le grand but de la vie élégante. Nous devons tous essayer de nous en emparer, mais la réussite est toujours difficile, car la cause du succès est dans une belle âme. Heureux ceux qui l'exercent ! il est si beau de voir tout nous sourire, et la nature et les hommes !...

Maintenant les sommités sont entièrement parcourues: nous allons nous occuper des détails.

DE LA TOILETTE DANS TOUTES SES PARTIES

Nous devons à M. Auger ^, jeune écrivain dont l'esprit philosophique a donné de graves aspects aux questions les plus frivoles de la mode, une pensée que nous transformerons en axiome :

La toilette est l'expression de la société.

Cette maxime résume toutes nos doctrines et les con-

I Hippolyte Auger collaborateur de la Mode. Il avait connu Balzac en 1828 et il lui avait confié l'impression du Gymnase, recueil de morale et de littérature qu'il publiait avec H. Carnot. Les trois premiers cahiers (8 mai 1828, 19 mai et 30 mai) portent: imprimerie de H. Balzac, rue des Marais, S. G. N. 17, les suivants: imprimerie et fonderie de J. Pinard, rue D'Anjou Dauphine n*^ 8. Hippolyte Auger raconte comment il fut mis en rapport avec Balzac {Mémoires d' Auger (1810-1859), publie's pour la première fois par Paul Coltin). "Quand il fallut imprimer, écrit-il, ménager de nos ressources, je m'adressai à une imprimerie sans trop d'importance, qui se trouvait rue des Marais-Saint-Germain, dont le propriétaire se nommait Honoré de Balzac, le futur célèbre auteur de la Comédie humaine. Il se montra de bon vouloir ; nous fûmes aussitôt d'accord, mais ce fut seulement vers le huit mai que parut le premier cahier, plus de trois mois après mon retour à Paris." Auger entretint longtemps des relations avec Balzac et se trouva mêlé à plusieurs de ses entreprises littéraires.

II a publié de nombreux romans et des drames : La femme du monde et la fejnme artiste^ 1837. Paris, 2 \ o\.\ La folle ^ drame

en 3 actes ; la Physiologie du théâtre., 1839 î ^^ Prince Machiavel ou la Romagne en 1502, i vol. 1834.

tient si virtuellement, que rien ne peut plus être dit qui ne soit un développement plus ou moins heureux de ce savant aphorisme.

L'érudit, ou l'homme du monde élégant, qui voudrait rechercher, à chaque époque, les costumes d'un peuple, en ferait ainsi l'histoire la plus pittoresque et la plus nationalement vraie. Expliquer la longue chevelure des Francs, la tonsure des moines, les cheveux rasés du serf, les perruques de Popocambou, la poudre aristocratique et les titus de 1790, ne serait-ce pas raconter les principales révolutions de notre pays ? Demander l'origine des souliers à la poulaine, des aumoniéres, des chaperons, de la cocarde, des paniers, des vertugadins, des gants, des masques, du velours, c'est entraîner un modilogue dans l'effroyable dédale des lois somptuaires, et sur tous les champs de bataille où la civilisation a triomphé des mœurs grossières importées en Europe par la barbarie du moyen âge. Si l'Eglise excommunia successivement les prêtres qui prirent des culottes et ceux qui les quittèrent pour des pantalons, si la perruque des chanoines de Beauvais occupa jadis le parlement de Paris pendant un demi-siècle, c'est que ces choses, futiles en apparence, représentaient ou des idées, ou des intérêts ; soit le pied, soit le buste, soit la tête, vous verrez toujours un progrès social, un système rétrograde ou quelque lutte acharnée, se formuler à l'aide d'une partie quelconque du vêtement. Tantôt la chaussure annonce un privilège; tantôt le chaperon, le bonnet ou le chapeau, signalent une révolution; là, une broderie ou une écharpe, ici, des rubans ou quelque ornement de

paille, expriment un parti : et alors vous appartenez aux Croisés, aux Pro-

testants, aux Guises, à la Ligue, au Béarnais ou à la Fronde.

Avez-vous un bonnet vert ? Vous êtes un homme sans honneur.

Avez-vous une roue jaune, en guise de crachat, à votre surcot ? allez, paria de la chrétienté !... Juif rentre dans ton clapier à l'heure du couvre-feu, ou tu seras puni d'une amende.

Ah ! jeune fille, tu as des annets d'or, des colliers mirifiques et des pendants d'oreilles qui brillent comme tes yeux de feu !... Prends garde ! si le sergent de ville t'aperçoit, il te saisira et tu seras emprisonnée pour avoir ainsi dévallè par la ville, courant, folle de ton corps, à travers les rues, où tu fais étinceler les yeux des vieillards dont tu ruines les escarcelles !...

Avez-vous les mains blanches ?... vous êtes égorgé aux cris de : — Vive Jacques Bonhomme ! Mort aux Seigneurs !

Avez-vous une croix de Saint- André ?... Entrez sans crainte à Paris : Jean Sans-Peur y règne.

Portez- vous la cocarde tricolore ?... Fuyez ! Marseille vous assassinerait, car les derniers canons de Waterloo nous ont craché la mort et les vieux Bourbons !

Pourquoi la toilette serait-elle donc toujours le plus éloquent des styles, si elle n'était pas réellement tout l'homme, l'homme avec ses opinions politiques, l'homme avec le texte de son existence, l'homme hiéroglyphe ? Aujourd'hui même encore, la vesti-

gnomie est devenue presque une branche de l'art créé par Gall et Lavater. Quoique, maintenant, nous soyons à peu près tous habillés de la même

manière, il est facile à l'observateur de retrouver dans une foule, au sein d'une assemblée, au théâtre, à la promenade, l'homme du Marais, du faubourg Saint Germain, du Pays latin, de la Chaussée d'Antin ; le prolétaire, le propriétaire, le consommateur et le producteur, l'avocat et le militaire, l'homme qui parle et l'homme qui agit.

Les intendants de nos armées ne reconnaissent pas les uniformes de nos régiments avec plus de promptitude que le physiologiste ne distingue les livrées imposées à l'homme par le luxe, par le travail ou la misère.

Dressez là un porte-manteau, mettez-y des habits !...

Bien ! Pour peu que vous ne vous soyez pas promené comme un sot qui ne sait rien voir, vous devinerez le bureaucrate à cette flétrissure des manches, à cette large raie horizontalement imprimée dans le dos par la chaise sur laquelle il s'appuie si souvent en pinçant sa prise de tabac ou en se reposant des fatigues de sa fainéantise. Vous admirerez l'homme d'affaires dans l'enflure de la poche aux carnets ; le flâneur, dans la dislocation des goussets, où il met souvent ses mains ; le boutiquier, dans l'ouverture extraordinaire des poches, qui bâillent toujours,

comme pour se plaindre d'être privées de leurs paquets habituels. Enfin, un collet plus ou moins propre, poudré, pommadé, usé ; des boutonnières plus ou moins flétries ; une basque pendante, la fermeté d'un bougran neuf, sont les diagnostics infaillibles des professions, des mœurs ou des habitudes. Voilà l'habit frais du dandy, l'elbeuf du rentier, la redingote courte du courtier marron, le frac à bouton d'or sablé du Lyonnais arriéré, ou le spencer crasseux d'un avare.

Brummel avait donc bien raison de regarder la toilette comme le point culminant de la vie élégante : car elle domine les opinions, elle les détermine, elle règne ! C'est peut-être un malheur ; mais ainsi va le monde. Là où il y a beaucoup de sots, les sottises se perpétuent ; et certes, il faut bien reconnaître alors cette pensée pour axiome :

L'incurie de la toilette est un suicide moral.

Mais, si la toilette est tout l'homme, elle est encore bien plus toute la femme. La moindre incorrection dans une parure peut faire reléguer une duchesse inconnue dans les derniers rangs de la société.

En méditant sur l'ensemble des questions graves dont se compose la science du vêtement, nous avons été frappé de la généralité de certains principes qui régissent en quelque sorte tous les pays, et la toilette des hommes aussi bien que celle des femmes ;

puis nous avons pensé qu'il fallait, pour établir les lois du costume, suivre l'ordre même dans lequel nous nous habillons. Et alors certains faits prédominent l'ensemble : car, de même que l'homme s'habille avant de parler, d'agir, de même il se baigne avant de s'habiller. Les divisions de ce chapitre résultent donc d'observations consciencieuses qui ont ainsi dicté l'ordonnance de la matière vestimentaire :

§ I. Principes œcuméniques de la toilette.

§ IL De la propreté dans ses rapports avec la toilette.

§ IIL De la toilette des hommes,

§ IV. De la toilette des femmes.

§ V. Des variations du costume, et résumé du chapitre.

Principes œcuméniques de la toilette

Les gens qui s'habillent à la manière du manouvrier, dont le corps endosse quotidiennement, et avec insouciance, la même enveloppe, toujours crasseuse et puante, sont aussi nombreux que ces niais allant dans le monde pour n'y rien voir, mourant sans avoir vécu, ne connaissant ni la valeur d'un mets, ni la puissance des femmes, ne disant ni un bon mot ni une sottise. Mais, ^^monDieUy pardonnez-leur^ car ils ne savent ce qu'ils font] "

S'il s'agit de les convertir à l'élégance, pourront-ils

jamais comprendre ces axiomes fondamentaux de toutes nos connaissances ?

La brute se couvre, le riche ou le sot se pare, l'homme élégant s'habille.

La toilette est, tout à la fois, une science, un art, une habitude, un sentiment.

En effet, quelle est la femme de quarante ans qui ne reconnaîtra pas une science profonde dans la toilette ?

N'avouez-vous pas qu'il ne saurait exister de grâce dans le vêtement, si vous n'êtes accoutumé à le porter ? Y a-t-il rien de plus ridicule que la grisette en robe de cour ? Et quant au sentiment de la toilette, combien, par le monde, compterez-vous de dévotes, de femmes et d'hommes auxquels sont prodigués l'or, les étoffes, les soieries, les créations les plus merveilleuses du luxe, et qui s'en servent pour se donner l'air d'une idole japonaise ! De là suit un aphorisme également vrai, que même les coquettes émérites et les professeurs de séduction doivent toujours étudier :

La toilette ne consiste pas tant dans le vêtement que dans une certaine manière de le porter.

Aussi n'est-ce pas tant le chiffon en lui-même, que l'esprit du chiffon, qu'il faut saisir. Il existe au fond des

provinces, et même à Paris, un bon nombre de personnes capables de commettre, en fait de modes nouvelles, Terreur de cette duchesse espagnole qui, recevant une précieuse cuvette de structure inconnue, crut, après bien des méditations, entrevoir que sa forme la destinait à paraître sur la table, et offrit aux regards des convives une daube truffée, n'alliant pas des idées de propreté avec la porcelaine dorée de ce meuble nécessaire.

Aujourd'hui nos mœurs ont tellement modifié le costume, qu'il n'y a plus de costume, à proprement parler. Toutes les familles européennes ont adopté le drap, parce que les grands sei-

gneurs, comme le peuple, ont compris instinctivement cette grande vérité : il vaut

beaucoup mieux porter des draps fins, et avoir des chevaux, que de semer sur un habillement les pierreries du moyen âge et de la monarchie absolue. Alors, réduite à la toilette, l'élégance consiste en une extrême recherche dans les détails de l'habillement : c'est moins la simplicité du luxe qu'un luxe de simplicité. Il y a bien une autre élégance... mais elle n'est que la vanité dans la toilette. Elle pousse certaines femmes à porter des étoffes bizarres pour se faire remarquer ; à se servir d'agrafes en diamants pour attacher un nœud ; à mettre une boucle brillante dans la coque d'un ruban, de même que certains martyrs de la mode, gens à cent louis de rente, habitant une mansarde et voulant se mettre dans le dernier genre^ ont des pierres à leurs chemises le matin, attachent leurs pantalons avec des boutons d'or, retiennent leurs fastueux lorgnons par des chaînes, et vont dîner chez Tabar!... Combien de ces tantales parisiens ignorent, volontairement peut-être cette axiome :

La toilette ne doit jamais être un luxe.

Beaucoup de personnes, même de celles auxquelles nous avons reconnu quelque distinction dans les idées, de l'instruction et de la supériorité de cœur, savent difficilement connaître le point d'intersection qui sépare la toilette de pied et la toilette de voiture !...

Quel plaisir ineffiible, pour l'observateur, pour le connaisseur, de rencontrer par les rues de Paris, sur les boulevards, ces femmes de génie qui, après avoir signé

leur nom, leur rang, leur fortune, dans le sentiment de leur toilette, ne paraissent rien aux yeux du vulgaire, et sont tout un poème pour les artistes, pour les gens du monde occupés à flâner ! C'est un accord parfait entre la couleur du vêtement et les dessins ; c'est un fini dans les agréments qui révèle la main industrieuse d'une adroite femme de chambre.

Ces hautes puissances féminines savent merveilleusement bien se conformer à l'humble rôle du piéton, parce qu'elles ont maintes fois expérimenté les hardiesses autorisées par un équipage, car il n'y a que les gens habitués au luxe du carosse qui savent se vêtir pour aller a pied.

C'est à l'une de ces ravissantes déesses parisiennes que nous devons les deux formules suivantes :

L'équipage est un passe-port pour tout ce qu'une femme veut oser.

Le fantassin a toujours à lutter contre un préjugé.

D'où il suit que l'axiome suivant doit, avant tout, régler les toilettes des prosaïques piétons :

Tout ce qui vise à l'effet est de mauvais goût, comme tout ce qui est tumultueux.

Brummel a du reste laissé la maxime la plus admirable sur cette matière, et l'assentiment de l'Angleterre l'a consacrée :

Si le peuple vous regarde avec attention, vous n'êtes pas bien mis : vous êtes trop bien mis, trop empesé, ou trop recherché.

D'après cette immortelle sentence, tout fantassin doit passer inaperçu. Son triomphe est d'être à la fois vulgaire et distingué,

reconnu par les siens et méconnu par la foule. Si Murât s'est fait nommer le roi Franconi, jugez de la sévérité avec laquelle le monde poursuit un fat ! Il tombe au dessous du ridicule. Le trop de recherche est peut-être un plus grand vice que le manque de soin, et l'axiome suivant fera frémir sans doute les femmes à prétention :

Dépasser la mode, c'est devenir caricature.

Maintenant, il nous reste à détruire la plus grave de toutes les erreurs qu'une fausse expérience accrédite chez les esprits peu accoutumes à réfléchir ou à observer, mais nous donnerons despotiquement et sans commentaires notre arrêt souverain, laissant aux femmes de bon goût et aux philosophes de salon le soin de le discuter.

Le vêtement est comme un enduit, il met tout en relief, et la toilette a été inventée bien plutôt pour faire ressortir des avantages corporels que pour voiler des imperfections.

go H. DE BALZAC

D'où suit ce corollaire naturel :

LU

Tout ce qu'une toilette cherche à cacher, dissimuler, augmenter, et grossir plus que la nature ou la mode ne le veut, est toujours censé vicieux.

Aussi toute mode qui a pour but un mensonge est essentiellement passagère et de mauvais goût.

D'après ces principes, dérivés d'une jurisprudence exacte, basés sur l'observation, et dus au calcul le plus sévère de l'amour-

propre humain ou féminin, il est clair qu'une femme mal faite, déjetée, bossue ou boiteuse, doit essayer, par politesse, de diminuer les défauts de sa taille; mais elle serait moins qu'une femme,si elle imaginait produire la plus légère illusion. Mademoiselle de la Vallière boitait avec grâce, et plus d'une bossue sait prendre sa revanche par les charmes de l'esprit ou par les éblouissantes richesses d'un cœur passionné. Nous ne savons pas quand les femmes comprendront qu'un défaut leur donne d'immenses avantages !... L'homme ou la femme parfaits sont les êtres les plus nuls.

Nous terminerons ces réflexions préliminaires applicables à tous les pays, par un axiome qui peut se passer de commentaires :

LUI

Une déchirure est un malheur, une tache est un vice.

Les Physiologies sévissaient de 1830 ^ 1%^^: il y en avait sur tous les sujets : c^ était le petit lièvre illustré à la mode. On les plaisantait. ^^ Brillat-Sanjarin, écri'V ait-on dans la Caricature {\i octobre 184.0), appliqua le mot au goîit^ M. de Balzac au mariage, M°^^ de Girardin au ridicule, et il en résulta de charmants owvrages qui détournèrent sans peine le public des autopsies écrites, des charognes littéraires de la science.

" Fous connaisses les moutons de Panurge ? Hélas, les Physiologies sont aussi sottes que ces moutons.

Et dans le numéro du 26 septembre 1841, la Caricature reprenait sa campagne sous le titre la Phystologie-Morbus : *' Ces épidémies sont tantôt la grippe, tantôt la suette militaire, tantôt le choléra-morbus — mais aujourd' hui c'est la physiologie-morbus qui règne a^vec une force effrayante, — surtout à Paris... Il n est pas une profession, pas un ridicule, pas un établissement public, pas une chose quelconque enfin qui nait été ou qui ne soit sur le point d'être physiologiée, — la garde nationale, le théâtre, la médecine, le calembour, l'amour, les épinards, tout est du domaine du physiologiste ! — Prix fixe : un franc, — absolument comme les petits pâtés, — sauf que c'est plus cher et que c'est moins bon!" D' autre part la Chronique changeait son format en \%\z, en annonçant: ""'■Dans ces derniers temps on avait abusé de l'in-^z ; les écri'vains au jour le jour, les physiologistes, l'avaient adopté, et 'vous sa-vez sous quelle effroyable a'valanche ils nous ont inondés." Il y eut la Physiologie de la dévote, du Jardin des plantes, du Vieux Garçon, du Forçat, de l'Ecolier, du Garde national, de la Lorette, du Troupier, du Voyageur, de la Parisienne, etc. etc.

RENTIER

Anthropomorphe selon Linné. ^

Mammifère selon Cuvier, Genre de l'Ordre des Parisiens, Famille des Actionnaires, Tribu des Ganaches, le Civis inermis des anciens, découvert par Tabbé Terray, observé par Silhouette, ^ maintenu par Turgot et Necker,

' Nous tenons pour la classification du grand Linné contre celle de Cuvier ; le mot anthropomorphe est une expression de génie et convient éminemment aux mille espèces créées par l'état social. {Note de Balzac).

' Etienne de Silhouette (Limoges, juillet 1709, Brie-sur-Marne Juin, 1 767), financier et écrivain, contrôleur général des finances sous Louis XV. Impopulaire par certaines mesures financières, il fut en butte à d'innombrables pamphlets, et il donna lieu à une locution, à la silhouette, qui signifiait sans consistance, avec légèreté. Il a écrit de nombreux ouvrages parmi lesquels on peut citer: Traite' mathématique sur le bonheur (1 74 1 , in- 1 2), Ri^flexions politiques sur les plus grands princes (1730, in-4). Il a laissé un Testament politique qui parut en 1772.

définitivement établi aux dépens des Producteurs de Saint- Simon par le Grand-Livre.

Voici les caractères de cette Tribu remarquable, adoptée aujourd'hui par les micrographes les plus distingués de la France et de l'Etranger.

Le Rentier s'élève entre cinq à six pieds de hauteur; ses mouvements sont généralement lents, mais la Nature, attentive à la conservation des espèces frêles, l'a pourvu d'Omnibus à l'aide desquels la plupart des Rentiers se transportent d'un point à un autre de l'atmosphère parisienne, au delà de laquelle ils ne vivent pas. Transplanté hors de la Banlieue, le Rentier dépérit et meurt. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou roussâtres ; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre ; à domicile, il est terminé par des casquettes ombelliformes ; au dehors, il est cou-

vert de chapeaux à douze francs. Il est cravaté de mousseline blanche. Presque tous les individus sont armés de cannes et d'une tabatière, d'où ils tirent une poudre noire avec laquelle ils farcissent incessamment leur nez, usage que le fisc français a très heureusement mis à profit. Comme tous les individus du Genre Homme (Mammifères), il est septivalve et paraît avoir un système d'organes complets : une colonne vertébrale, l'os hyoïde, le bec caracoïde et l'arcade zygomatique. Toutes les pièces sont articulées, graissées de synovie, maintenues par des nerfs. Le Rentier a certainement des veines et des artères, un cœur et des poumons. Il se nourrit de verdure maraîchère, de céréales passées au four, de charcuterie variée, de lait falsifié, de bêtes soumises

à l'octroi municipal ; mais, nonobstant le haut prix de ces aliments particuliers à la ville de Paris, le sang a chez lui moins d'activité que chez les autres espèces. Aussi présente-t-il des différences notables qui ont porté les observateurs français à en constituer un Genre. Sa face pâle souvent bulbeuse est sans caractère, ce qui est un caractère. Les yeux, peu actifs, offrent le regard éteint des poissons quand ils ne nagent plus, étendus sur le persil de l'étalage chez Chevet. Les cheveux sont rares, la \ chair est filandreuse : les organes sont paresseux. '

Les Rentiers possèdent des propriétés narcotiques extrêmement précieuses pour le gouvernement, qui, depuis vingt-cinq ans, s'est efforcé de propager cette espèce : il est en effet difficile aux individus de la Tribu des Artistes, genre indomptable qui leur fait la guerre, de ne pas s'endormir en écoutant un Rentier, dont la lenteur communicative, l'air stupide et l'idiome dépourvu de toute signifiance sont hébétants.

La science a dû chercher les causes de cette propriété. Quoique chez les Rentiers la boîte osseuse de la tête soit pleine de cette substance blanchâtre, molle, spongieuse, qui donne aux véritables Hommes, parmi les anthropomorphes, le titre glorieux de roi des animaux, qui semble justifié par la manière dont ils abusent de la Création, Vauquelin, ^ d'Arcet, Thénard, Flourens, Du-

^ Vauquelin (i 763-1 829) chimiste. Expériences sur la respiration des insectes et des animaux à sang blanc. Mémoires sur la chimie — Thénard (i 777-1 857) chimiste. Traitt^ eli^meutaire de chimie théorique et pratique — Mémoires. — Dutrochet (i 776-1 S47), physiologiste. M/wo//V5 /ottr servira l'histoire anatomique et physiologique des animaux et des 'végétaux (1837).

trochet, Raspail, et autres individus de la Tribu des Chercheurs, n'y ont pas, malgré leurs essais, découvert les rudiments de la pensée. Chez tous les Rentiers distillés jusqu'aujourd'hui, cette substance n'a donné à leurs analyses que 0,001 d'esprit, 0,001 de jugement, 0,001 de goût, 0,069 de bonnasserie, et le reste en envie de vivre d'une façon quelconque. Les phrénologues, en examinant avec soin l'enveloppe extérieure du mécanisme intellectuel, ont confirmé les expériences des chimistes : elle est d'une rondeur parfaite et ne présente aucun accident bossu. Un illustre auteur prépare un traité de Riénologie où les particularités du Rentier seront très amplement décrites, et nous ne voulons emprunter rien de plus à ce bel ouvrage. La science attend ce travail avec d'autant plus d'impatience, que le Rentier est une conquête de la civilisation moderne. Les Romains, les Grecs, les Egyptiens, les Perses ont ignoré totalement ce grand Escompte national, appelé Crédit. Jamais ils n'ont voulu croire

(d'où crédit) à la possibilité de remplacer un domaine par un carré de papyrus quelconque. Cuvier n'a trouvé aucun vestige de ce Genre dans les gypses qui nous ont conservé tant d'animaux antédiluviens, à moins qu'on ne veuille accepter l'homme pétrifié découvert dans une carrière de grès et que les curieux ont été voir, il y a quelques années, comme un spécimen du Genre Rentier ; mais combien de graves questions cette opinion ne soulèveraitelle pas ? Il y aurait donc eu des Grands-Livres et des agents de change avant le Déluge ! Le Rentier ne remonte certainement pas plus haut que le règne de Louis XIV ; sa formation date de la constitution des rentes sur l'hôtel

de ville. L'Ecossais Law a beaucoup contribué à l'accroissement de cette Tribu dolente. Comme celle du ver à soie, l'existence du Rentier dépend d'une feuille, et comme l'oeuf du papillon, il est vraisemblablement pondu sur papier. Malgré les efforts des rudes logiciens auxquels sont dus les travaux célèbres du Comité de Salut Public, il est impossible de nier ce Genre après l'érection de la Bourse, après les emprunts, après les écrits d'Ouvrard, * de Bricogne, Lafîtte, Villèle et autres individus de la Tribu des Loups-Cerviers et des Ministre» spécialement occupés à tourmenter les Rentiers. Oui ! le faible et doux Rentier a des ennemis contre lesquels la Nature sociale ne Ta point armé. La Chambre des Députés leur consacre d'ailleurs, quoique à regret, un chapitre spécial au budget,tous les ans.

Ces observations sans réplique font justice des tentatives restées d'ailleurs sans succès des Producteurs, des Economistes, ces Tribus créées par Saint-Simon et Fourier, qui ne tendaient à rien moins qu'à retrancher ce Genre, considéré par eux comme parasite.

Ces classificateurs ont été beaucoup trop loin. Ils n'ont pas tenu compte des travaux antérieurs du Rentier. Il est dans ce Genre plusieurs individus, notamment dans la Variété des Pensionnés et des Militaires, qui ont accompli des labeurs. Il est faux que, semblables à la poulpe trouvée

' Ouvrard (i 770-1 8+6), Mé>noire sur les finances adressé au Gou- 'vernement (1815) ; Observations sur les finances de France (18 18) ; Obser-vations sur r administration (1824).

Bricogne, fonctionnaire dans les finances, premier commis du Trésor en 1806, receveur général à Marseille en 1822, publia: Situation des finances au njrai, mise à la porte'e des contribuables (1 8 1 9) et divers écrits techniques en matière financière.

dans la coque de l'Argonaute, les Rentiers jouissent d'une coquille sociale qui ne leur appartienne pas. Aussi tous ceux qui veulent supprimer le Rentier, et plusieurs économistes persistent encore malheureusement dans cette thèse, commencent-ils par vouloir coordonner autrement la science, et font-ils table rase en renversant la Zoologie politique.

Si ces insensés novateurs réussissaient, Paris s'apercevrait bientôt de l'absence des Rentiers. Le Rentier, qui constitue une transition admirable entre la dangereuse Famille des Prolétaires et les Familles si curieuses des Industriels et des Propriétaires, est la pulpe sociale, le gouverné par excellence. Il est médiocre, soit ! Oui, l'instinct des individus de cette classe les porte à jouir de tout sans rien dépenser ; mais ils ont donné leur énergie goutte à goutte, ils ont fait leur faction de garde national quelque part.

D'ailleurs leur utilité ne saurait être niée sans une formelle ingratitude envers la Providence : à Paris, le Rentier est comme du coton entre les autres espèces plus remuantes qu'il empêche de se briser les unes contre les autres. Otez le Rentier, vous supprimez en quelque sorte l'ombre dans le tableau social, la Physionomie de Paris y perd ses traits caractéristiques.

L'Observateur, cette variété de la Tribu des Gâte-Papier, ne verrait plus, défilant sur les boulevards, ces curiosités humaines qui marchent sans mouvement, qui regardent sans voir, qui se parlent à elles-mêmes en remuant leurs lèvres sans qu'il se produise de son, qui sont trois minutes à ouvrir et fermer l'opercule de leur tabatière, et dont les

profils bizarres justifient les délicieuses extravagances des Callot, des Monnier, des Hoffmann, des Gavarni, des Grandville. La Seine, cette belle reine, n'aurait plus ses courtisans : le Rentier ne va-t-il pas la voir quand elle charrie, quand elle est prise en entier, quand elle arrive au-dessus de l'étiage inscrit au Pont-Royal, quand elle est à l'état de ruisseau, perdue dans les sables du bras de

l'Hôtel-Dieu ? En toute saison, le Rentier a des motifs pour aller contempler la Seine. Le Rentier s'arrête encore très bien devant les maisons que démolit la Tribu des Spéculateurs.

Intrépidement planté comme sont ses pareils sur leurs jambes, le nez en l'air, il assiste à la chute d'une pierre qu'un maçon ébranle avec un levier en haut d'une muraille ; il ne quitte pas la place que la pierre ne tombe, il a fait un pacte secret avec lui-même et la pierre, et quand la chute est accomplie, il s'en va

excessivement heureux, absolument comme un académicien le serait de

la chute d'un drame romantique, car on trouve chez le Rentier beaucoup de sentiments humains. InoflFensif, il ne pratique pas d'autres renversements. Le Rentier est admirable en ce sens qu'il remplit les fonctions du Chœur antique. Comparse de la grande comédie sociale, il pleure quand on pleure, il rit quand on rit, il chante en ritournelle les infortunes et les joies publiques. Il triomphe dans un coin du théâtre des triomphes d'Alger, de Constantine, de Lisbonne, d'Ulloa, comme il déplore la mort de Napoléon, les catastrophes de Fieschi, de Saint-Méry, de la rue Transnonain. Il regrette les hommes célèbres qui lui sont inconnus, il traduit en style de rentier les pompeux éloges des journaux ; il lit les journaux, les prospectus, les affiches, lesquelles seraient inutiles sans lui. N'est-ce pas pour lui que sont inventés ces mots qui ne disent rien et répondent à tout : Progrès, Vapeur, Bitume, Garde nationale. Elément démocratique. Esprit d'association. Légalité, Intimidation, Mouvement et Résistance ? Vous êtes enrhumé, le caoutchouc empêche les rhumes ! Vous éprouvez ces effroyables lenteurs administratives qui enraient l'activité française, vous êtes vexé superlativement, le Rentier vous regarde en hochant la tête, il sourit et dit : " Ah ! la Légalité. Le Commerce ne va pas: — Voilà les effets de l'Elément démocratique!" A tout propos, il se sert de ces mots consacrés et dont la consommation est si grande que, depuis dix ans, il y en a de quoi défrayer cent historiens futurs, si l'avenir veut les expliquer. Le Rentier est sublime de précision dans sa manière d'employer et

de quitter ce mot d'ordre inventé par les individus de la Famille des Politiques pour occuper

les Gouvernés. Sous ce rapport, il est une machine barométrique pour la connaissance du Temps Parisien, comme les grenouilles vertes dans un bocal, comme les capucins qui se couvrent et se découvrent au gré de l'atmosphère. Quand le mot arrive (et en France il arrive toujours avec la chose ! à Paris, le Mot et la Chose, n'est-ce pas comme un cheval et son cavalier ?) aussitôt le Rentier se mêle aux furieux tourbillons de la Chose, il y applaudit dans son petit monde, il encourage ce galop parisien : Il n'y a rien de beau comme le bitume; le bitume peut servir à tout ; il en garnit les maisons : il en assainit les caves, l'exalte comme pavage, il porterait des souliers de bitume, ne pourrait-on pas faire des beefsteaks en bitume ? La ville de Paris doit être un lac d'asphalte. Tout à coup le bitume, plus fidèle que le sable, garde l'empreinte des pieds, il est broyé sous les roues innombrables qui sillonnent Paris dans tous les sens. " On reviendra du bitume ! " dit le Rentier, qui destitue le bitume comme il a destitué Manuel et la Branche Aînée, le moiré métallique et la garde nationale, la girafe et les commandites, etc. Si le feu prenait dans Paris, les boulevards s'en iraient dans les ruisseaux ! Il jette feu et flamme contre le bitume.

Un autre jour, il soupçonne le Progrès d'aller en arrière, et après avoir soutenu l'Elément démocratique, il arrive à vouloir renforcer le Pouvoir, il va jusqu'à prendre Louis- Philippe en considération : " Etes-vous sûr, demande-t-il alors, que le roâ ne soit pas un grand homme ? La bourgeoisie, môsieur, avouez-le, n'aurait su faire un mauvais choix. " Il a sa politique résumée en

quelques mots. Il répond à tout par le colosse du Nord, ou par le macliiavé-

lisme anglais. Il ne se défie ni de la Prusse ambitieuse, ni de la perfide Autriche; il s'acharne avec le Constitutionnel^ sur le machiavélisme anglais et sur la grosse boule de neige qui roule dans le Nord, et qui se fondrait au Midi. Pour le Rentier comme pour le Constitutionnel, l'Angleterre est d'ailleurs une commère à deux fins, excessivement complaisante ; elle est tour à tour la machiavélique Albion, et le pays-modèle : machiavélique Albion quand il s'agit des intérêts de la France froissée et de Napoléon ; pays-modèle quand il est utile de l'opposer aux ministres.

Les savants qui ont voulu rayer le Rentier de la grande classification des êtres sérieux, se sont fondés sur son aversion pour le travail : on doit l'avouer, il aime le repos. Il a contre tout ce qui ressemble à un soin une si violente antipathie, que la profession de receveur de rentes a été créée pour lui.

Ses inscriptions de rentes sur le Grand-Livre ou ses contrats, son titre de pension, sont déposés chez un de

ces hommes d'affaires qui, n'ayant pas eu de capitaux pour acheter une étude d'avoué, d'huissier, de commissaire-priseur, d'agréé, de notaire, se sont fait un cabinet d'aifaires. Au lieu d'aller chercher son argent au Trésor, le Rentier le reçoit au sein de ses pénates. Le Trésor public n'est pas un être vivant, il n'est pas causeur, il paie et ne dit mot ; tandis que le commis du receveur ou le receveur vient causer quelques heures chez le Rentier quatre fois par an.

Quoique cette visite coûte un pour cent de la rente, elle est indispensable au Rentier qui s'abandonne à son receveur : il en tire

quelques lumières sur la marche des affaires, sur les projets du gouvernement. Le Rentier aime son receveur par suite d'une sensiblerie particulière à cette Tribu ; il s'intéresse à tout également : il s'attache à ses meubles, à son quartier, à sa servante, à son portier, à sa mairie, à sa compagnie quand il est garde national. Par dessus tout, il adore la ville de Paris, il aime le roi systématiquement, il nomme avec emphase Mademoiselle d'Orléans, Madame.

Le Rentier réserve toute sa haine pour les républicains. S'il admet, dans son journal et dans sa conversation l'Elément démocratique, il ne le confond pas avec l'Esprit républicain. "Ah ! minute, dit-il; l'un n'est pas l'autre ! " Il s'enfonce alors dans des discussions qui le ramènent en 1793, à la Terreur ; il arrive alors à la réduction des rentes, cette Saint-Barthélémy financière.

La république est connue pour nourrir de mauvais desseins contre les Rentiers, la république seule a le droit de faire banqueroute, " parce que, dit-il, il n'y a que tout

le monde qui ait le droit de ne payer personne. " Il a retenu cette phrase, et la garde pour le coup de massue dans les discussions politiques. En causant avec le Rentier, vous éprouvez aussitôt les propriétés narcotiques communes à presque tous les individus de ce Genre. Si vous le laissez appréhender un bouton de votre redingote, si vous regardez son œil lent et lourd, il vous engourdit ; si vous l'écoutez, il vous décroche les maxillaires, tant il vous répète de lieux communs. Vous apprenez d'étranges choses.

La révolution a positivement commencé en 1789, et les emprunts de Louis XIV l'avaient bien ébauchée ! Louis XV, un égoïste, homme d'esprit néanmoins, roi dissolu, vous connaissez

son Parc-aux-Cerfs ? y a beaucoup contribué ! M. Necker, Genevois malintentionné, a donné le branle ! Ce sont toujours les étrangers qui ont perdu la France.

Il y a eu la queue au pain. Le maximum a causé beaucoup de tort à la révolution. Buonaparte a pourtant fusillé les Parisiens, eh bien ! cette audace lui a réussi. Savezvous pourquoi Napoléon est un grand homme ? Il prenait cinq prises de tabac par minute dans des poches doublées de cuir, adaptées à son gilet ; il rognait les fournisseurs, il avait Talma pour ami ; Talma lui avait appris ses gestes, et néanmoins il s'était toujours refusé à décorer Talma d'aucun ordre. L'empereur a monté la garde d'un soldat endormi pour l'empêcher d'être fusillé, pendant ses premières campagnes d'Italie. Le Rentier sait qui a nourri le dernier cheval monté par Napoléon, et il a mené ses amis voir ce cheval intéressant, mais en secret, de 181^

à 1821, car, après l'événement du 5 mai 1821, les Bourbons n'ont plus eu rien à craindre de l'empereur. Enfin Louis XVIII qui cependant avait des connaissances, a manqué de justice à son égard en l'appelant monsieur de Buonaparte.

Néanmoins le Rentier possède des qualités précieuses : il est bénin, il n'a pas la sourde lâcheté, l'ambition haineuse du paysan qui émiette le territoire. Sa morale consiste à n'avoir de discussions avec personne ; en fait d'intérêt, il vit entre son propriétaire et le portier : mais il est si bien casé, si accoutumé à sa cour, à son escalier, à la loge, à la maison ; le propriétaire et le portier savent si bien qu'il restera dans son modeste appartement jusqu'à ce qu'il en sorte, les pieds en avant, que ces deux personnes ont pour lui la plus flatteuse considération ! Il paie l'impôt avec une scrupuleuse exactitude. Enfin il est, en toute chose, pour le

gouvernement. Si l'on se bat dans les rues, il a le courage de se prononcer devant le portier et les voisins ; il plaint le gouvernement, mais il excepte de sa mansuétude le préfet de police, il n'admet pas les manœuvres de la police : la police, qui ne sait jamais rien que ce qu'on lui apprend, est à ses yeux un monstre difforme ; il voudrait la voir disparaître du budget.

S'il se trouve pris dans l'émeute, il présente son parapluie, il passe, et trouve ces jeunes gens d" aimables garçons égarés par la faute de la police. Avant et pendant l'émeute, il est pour le gouvernement ; dès que le procès politique commence, il est pour les accusés. En peinture, il tient pour Vigneron, auteur du Convoi du pauvre.

Quant à la littérature, il en observe le mouvement en

regardant les affiches ; néanmoins il souscrit aux chansons de Bcranger. Dans le moment actuel, il se pose sur sa canne et demande d'un petit air entendu à un Dameret (Variété du Rentier) : " Ah ça, décidément, ce Georges Sand (il prononce Sang) dont on parle tant, est-ce un homme ou une femme ? "

Le Rentier ne manque pas d'originalité. Vous vous tromperiez si vous le preniez pour une figure effacée.

Paris est un foyer si vigoureusement allumé, Paris flambe avec une énergie si volcanique, que ses reflets y colorent tout, même les figures des arrière-plans. Le Rentier met à son loyer le dixième de son revenu, d'après la règle d'un code inconnu qu'il applique à tout propos. Ainsi vous lui entendez prononcer les axiomes suivants : " Il faut manger les petits pois avec les riches,

et les cerises avec les pauvres. Il ne faut jamais manger d'huîtres dans les mois sans R, etc. " Il ne dépasse donc jamais le chiffre de cent écus pour son loyer. Aussi le genre rentier fleurit-il au Marais, au faubourg Saint-Germain, dans les rues abandonnées par la vie sociale. Il abonde rue du Roi-Doré, rue Saint-François, rue Saint-Claude, aux abords du Luxembourg, dans quelques faubourgs, il a peur des quartiers neufs. Après trente ans de végétation, chaque individu s'est achevé la coquille où il se retire, et s'est assimilé pièce à pièce un mobilier auquel il tient : une pendule en lyre ou à soleil dans un petit salon mis en couleur, frotté, plein d'harmonies ménagères. Ce sont des sereins empaillés sous un globe de verre, des croix en papier plié, force paillassons devant les fauteuils, et une vieille table à jouer.

La salle à manger est à baromètre, à rideaux roux, à chaises antiques.

Les serviettes, quand le couvert est mis, sont passées dans des coulants à chiffres fabriqués avec des perles de

verre bleu, par les mains de quelque amitié patiente. La cuisine est tenue avec une propreté remarquable.

Peu soucieux de la chambre de domestique, le Rentier se préoccupe beaucoup de sa cave ; il a longtemps bataillé pour obtenir cave au bois et cave au vin ; et quand il est questionné sur ce détail, il dit avec une certaine emphase : " J'ai cave au bois et cave au vin ; il m'a fallu du temps pour amener là mon propriétaire, mais il a fini par céder. " Le Rentier fait sa provision de bois au mois de juillet; il a les mêmes commissionnaires pour le scier, il va le voir corder au chantier.

Tout chez lui se mesure avec une exactitude méthodique.

Il attend avec bonheur le retour des mêmes choses aux mêmes saisons. Il se propose de manger un maquereau ; il y a discussion sur le prix à y mettre, il se le fait apporter et plaisante avec la marchande.

Le melon est resté dans sa cuisine comme une chose aristocratique ; il s'en réserve le choix, il le porte luimême. Enfin il s'occupe réellement et sérieusement de sa table ; le manger est sa grande affaire ; il éprouve son lait

pour le café du matin, qu'il prend dans un gobelet d'argent en façon de calice.

Le matin, le Rentier se lève à la même heure dans toutes les saisons, il se barbifie, s'habille et déjeûne.

Du déjeûner au dîner, il a ses occupations. Ne riez pas ! là commence cette magnifique et poétique existence inconnue aux gens qui se moquent de ces êtres sans malice. Le Rentier ressemble à un batteur d'or ; il lamine des riens, il les étend, les change en événements immenses comme superficie ; il étale son action sur Paris, et dore ses moindres instants d'un bonheur admirablement inutile, vaste et sans profondeur. Le Rentier existe par les yeux, et son constant usage de cet organe en justifie l'hébétement. La curiosité du Rentier explique sa vie ; il ne vivrait pas sans Paris, il y profite de tout. Vous imagineriez difficilement un poème plus beau ; mais ce poème de l'école de Delille est purement didactique. Le Rentier va toujours aux messes de mort et de mariage, il court aux procès célèbres, et quand il n'a pu obtenir de place à l'audience, il a du moins vu par lui-même la foule qui s'y porte. Il court examiner par lui-même le dallage de la

place Louis XV, il sait où en sont les statues et les fontaines, il admire les sculptures que les écrivains ont obtenues de la Spéculation dans les maisons des nouveaux quartiers ; enfin, il se rend chez les inventeurs qui mettent des annonces à la quatrième page des journaux ; il se fait démontrer leurs perfectionnements et leurs progrès, il leur adresse ses félicitations sur leurs produits, et s'en va content pour son pays, après leur avoir promis des consommateurs.

Son admiration est infatigable. Il va, le lendemain des incendies, contempler l'édifice qui n'existe plus. Il est pour lui des jours bien solennels : ceux où il assiste à une séance de la Chambre des Députés. Les tribunes sont vides ; il se croit arrivé trop tôt, le monde viendra : mais il oublie bientôt le public absent, captivé qu'il est par des orateurs anonymes dont les discours de deux heures tiennent deux lignes dans les journaux.

Le soir, mêlé à d'autres Rentiers, il exalte môsieu Guérin de l'Eure, ou le commissaire du roi qui lui répliqua. Ces illustres inconnus lui ont rappelé le général Foy, ce saint du libéralisme, abandonné comme un vieil affût. Pendant plusieurs années, il parlera de M. Guérin de l'Eure, et s'étonnera d'être tout seul à en parler. Quelquefois il demande : Que devient M. Guérin de l'Eure ? — Le médecin ? — Non, un orateur de la Chambre. — Je ne le connais pas. — Cependant il aurait bien ma confiance, et je m'étonne que le roâ ne l'ait pas encore pris pour ministre. "

Quand il y a un feu d'artifice, le Rentier fait à neuf heures un déjeûner dinatoire, met ses plus mauvais vêtements, serre son mouchoir dans la poche de côté de sa redingote, se dépouille de ses objets d'or et d'argent, et s'achemine à midi, sans canne, vers les Tuileries. Vous pouvez alors l'observer, entre une heure et

deux, paisiblement assis, lui et sa femme, sur deux chaises, au milieu de la terrasse, où il reste jusqu'à neuf heures du soir avec une patience de rentier. La ville de Paris ou la France a dépensé, pour vingt mille bourgeois de cette force, les cent mille francs du feu d'artifice. Le feu a toujours coûté cent mille francs.

Le Rentier a vu tous les feux d'artifice, il en conte l'histoire à ses voisins ; il atteste sa femme, il dépeint celui de 1815, au retour de l'empereur: "Ce feu, môsieur, a coûté un million. Il y est mort du monde, mais dans ce temps-là, môsieur, on s'en souciait comme de cf/oy dit-il en donnant un petit coup sec sur le couvercle de sa tabatière. Il y avait des batteries de canon, tous les tambours de la garnison. Il y avait là (il montre le quai) un vaisseau de grandeur naturelle, et là (il montre les colonnades) un rocher. En un moment, on a vu tout en feu ; c'était Napoléon parfaitement ressemblant abordant de l'île d'Elbe en France ! Mais cet homme-là savait dépenser son argent à propos. Môsieur, je l'ai vu, moi, au commencement de la révolution : pensez que je ne suis pas jeune, " etc. Pour lui se donnent les concerts monstres, les Te Deum. Quoiqu'il soit pour l'indiflférence en matière de religion, il va toujours entendre la messe de Pâques à Notre-Dame. La girafe, les nouveautés du Muséum, l'exposition des tableaux ou des produits de l'industrie, tout est fête, étonnement, matière à examen pour lui.

Les cafés célèbres par leur luxe sont encore créés pour ses yeux toujours avides. Jamais il n'a eu de journée comparable à celle de l'ouverture du chemin de fer ; il a parcouru quatre fois le chemin dans la journée. Il meurt quelquefois sans avoir pu voir ce qu'il souhaite le plus : une séance de l'Académie Française !

Généralement le Rentier va rarement au spectacle ; il y va pour son argent, et il attend un de ces grands succès qui attirent tout Paris 5 il fait queue, il consacre à cette

dépense les produits de ses économies. Le Rentier ne paie jamais les centimes de ses mémoires, il les met religieusement dans une sébile, et trouve ainsi, par trimestre, quelque quinze ou vingt francs qu'il s'est volés à lui-même. Ses fournisseurs connaissent sa manie, et lui ajoutent quelques centimes pour lui procurer le plaisir de les rogner. De là cet axiome : " Il faut toujours rogner les mémoires. " Le marchand qui résiste à ce retranchement lui devient suspect.

Le soir, le Rentier a plusieurs sociétés : celle de son café, où il regarde jouer aux dominos ; mais son triomphe est au billard, il est extrêmement fort au billard sans avoir jamais touché une queue, il est fort comme galerie^ il connaît les règles, il est d'une attention extatique. Vous pouvez voir, dans les billards célèbres, des Rentiers suivant les boules avec le mouvement de tête des chiens qui regardent les gestes de leurs maîtres ; ils se penchent pour savoir si le carambolage a eu lieu ; ils sont pris en témoignage, et font autorité ; mais on les trouve parfois endormis sur les banquettes, narcotisés l'un par l'autre.

Le Rentier est si violemment attiré au dehors, il obéit à un mouvement de va-et-vient si impérieux, qu'il fréquente peu les sociétés de sa femme, où l'on joue le boston, le piquet et l'impériale ; il l'y conduit et vient la chercher. Toutes les fois, depuis vingt ans, que son pas se fait entendre, la compagnie dit : — Voilà Monsieur Mitouflet ! Par les jours de chaleur, il promène sa femme, qui lui cause alors la surprise de le régaler d'une bouteille

de bière. Le jour où leur unique servante réclame une sortie, le couple dîne chez un restaurateur.

et s'y livre aux surprises de l'omelette soufflée, aux joies des plats qui ne se font bien que chez les restaurateurs. Le Rentier et sa femme parlent avec déférence au garçon, ils vérifient leur compte d'après la carte, ils étudient l'addition, font provision de cure-dents, et se tiennent avec une dignité sérieuse : ils sont en public.

La femme du Rentier est une de ces femmes vulgaires, entre la femmie du peuple et la bourgeoise à prétention. Elle

désarme le rire, elle n'offusque personne ; chacun devine chez elle un parti pris. Elle a des boucles de ceinture en chrysocale, conservées avec soin ; fière de son ventre de cuisinière, elle n'admet plus le corset ; elle a eu la beauté du diable, elle cultive le bonnet rond, mais elle met parfois un chapeau qui lui va comme à une marchande de chiffons. Comme disent ses amies, la chère Madame Mitouflet n'a jamais eu de goût. Pour ces sortes de femmes, Mulhouse, Rouen, Tarare, Lyon, Saint-Etienne, conser-

vent ces modèles à dessins barbares et sauvages, à couleurs outrageusement mélangées, à semis de bouquets impossibles, à pois singulièrement accommodés, à filets mignons. Quand le Rentier n'a pas un fils petit-clerc en voie d'être employé, huissier audiencier, greffier, commis marchand, il a des neveux dans l'armée ou dans les douanes ; mais fils, neveux ou gendres, il voit rarement sa famille. Chacun sait que la succession du Rentier se compose de sa rente. Aussi dans cette Tribu les sentiments sont-ils sans hypocrisie et réduits à ce qu'ils doivent être dans la société. Il n'est pas rare, dans cette classe, de voir le père et la mère

faisant de leur côté, pour soutenir un fils, un neveu, les mêmes efforts que le neveu, le fils, font pour leurs parents. Les anniversaires sont fêtés avec toutes les coutumes patriarcales ; on y chante au dessert. Les joies domestiques empreintes de naïveté sont causées par certains meubles longtemps désirés et obtenus au moyen de privations imposées. La grande religion des Rentiers est celle de ne rien avoir à autrui, de ne rien devoir. Pour eux, les débiteurs sont capables de tout, même d'un crime. Quelques Rentiers dépravés font des collections, entreprennent des bibliothèques ; d'autres aiment les gravures ; quelques-uns tournent des coquetiers en bois de couleurs bizarres, ou pèchent à la ligne sur les bateaux vers Bercy, sur des trains de bois où les débardeurs les trouvent quelquefois endormis, tenant leur canne abaissée. Nous ne parlerons pas des mystères de leur vie privée, le soir, qui les montreraient sous un jour original, et souvent font dire avec une sorte de bonhomie féminine par leur indulgente moitié : " Je ne suis pas

la dupe des rendez-vous de Monsieur au café Turc. " Plus on tourne autour de cette figure, plus on y découvre de qualités excellentes. Le Rentier se rend justice ; il est essentiellement doux, calme, paisible. Si vous le regardez trop attentivement, il s'inquiète et se contemple lui-même pour chercher le motif de cette inquisition. Vous ne le prendrez jamais en faute : il est poli, il admire tout ce qu'il ne comprend pas, au lieu d'en plaisanter comme les individus du Genre Hommes- Forts ; il salue les morts dans la rue, il ne passe jamais devant une porte tendue de noir sans asperger la bière ni sans demander le nom de celui auquel il rend les derniers devoirs ; s'il le peut, il s'en fait raconter la vie ; et s'en va donnant une larme à sa mémoire. Il respecte les femmes, mais il ne se commet point avec elles ; il n'a point le mot

pour rire ; enfin, peut-être son plus grand défaut est-il de ne pas avoir de défauts. Trouvez une vie plus digne d'envie que celle de ce citoyen ! Chaque jour lui amène son pain et des intérêts nouveaux.

Humble et simple comme l'herbe des prairies, il est aussi nécessaire à l'Etat social que le vert est indispensable au paysage. Ce qui le rend particulièrement intéressant est sa profonde abnégation ; il ne lutte avec personne, il admire les artistes, les ministres, l'aristocratie, la royauté, les militaires, l'énergie des républicains, le courage moral des savants, les gloires nationales et les araignées mélomanes inventées par le Constitutionnel^ les palinodies du Journal des Débats et la force d'esprit des ministériels ; il admet toutes les supériorités sans les discuter, il en est fier pour son pays. Il admire pour admirer. Voulez-vous

apprendre le secret de cette admirable existence ? Le Rentier est ignorant comme une carpe. Il a lu les chansons de Piron. Sa femme loue les romans de Paul de Koch, et met deux mois à lire quatre volumes in- 12 ; elle a toujours oublié les événements du premier volume au dernier ; elle mitigé sa lecture par l'éducation de ses serins, par la conversation avec son chat.

Elle a un chat, et ce qui la caractérise est un amour immodéré pour les animaux. Quand le Rentier tombe malade, il devient l'objet du plus grand intérêt. Ses amis, sa femme, et quelques dévotes le catéchisent ; il se réconcilie généralement avec l'Eglise : il meurt dans des sentiments chrétiens, lui qui jusqu'alors a manifesté de la haine Contre les prêtres, opinion due à S. M. libérale, feu le Constitutionnel i^". Quand cet homme est à six pieds de terre, il est aussi avancé que les vingt-deux mille hommes célèbres de la Biographie universelle^ dont cinq cents noms envi-

ron sont populaires. Comme il était léger sur la terre, il est probable que la terre lui est légère. La science ne connaît aucune épizootie qui atteigne le Rentier, et la Mort procède avec lui comme le fermier avec la luzerne: elle les fauche régulièrement.

Nous n'avons pas obtenu sans peine du patient micographe qui prépare son magnifique traité de Riénologie, la description des Variétés du Rentier : mais il a compris combien elles étaient nécessaires à cette monographie, et nous avons livré leurs figures au crayon d'un dessinateur déjà nommé. L'auteur de la Riénologie admet les douze variétés suivantes :

ii6

Le Célibataire

Cette belle variété, qui se recommande par le contraste des couleurs de son vêtement, toujours omnicolore, se hasarde au centre de Paris. C'est au-dessous de ses gilets que vous pourrez voir encore les breloques de montre à la mode sous l'empire : des graines d'Amérique montées en or, des paysages en mosaïques pour clef, des dés en lapis lazuli. Ce Rentier se met volontiers au Palais-Royal en espalier, et a le vice de saluer la loueuse de chaises. Le Célibataire se lance aux cours publics en hiver. Il dîne dans les restaurants infîmes, loge au quatrième dans une maison à allée où il y a un portier à l'entresol. Il se donne la femme de ménage. Certains individus por-

tent de petites boucles d'oreilles, quelques-uns affectent un œil de poudre, et sont alors vêtus d'un habit bleu barbeau. Généralement bruns, ils ont de fantastiques bouquets de poils aux oreilles et aux mains, et des voix de basse-taille qui font leur or-

gueil. Quand ils n'ont pas l'œil de poudre, ils se teignent les cheveux en noir.

Le Prud'homme trouvé par un de nos plus savants naturalistes, par Henry Monnier, qui le montre avec une complaisance infinie, magnifiquement conservé dans l'esprit, encadré de dessins admirables, le Prud'homme appartient à cette variété. Ces Rentiers parlent un idiome étrange. Quand on leur demande : — Comment allezvous ? ils répondent : — A vous ra?nmes devoares ! Si vous leur faites observer que le verbe ramer ses devoirs^ n'a pas le sens de rendre ses devoirs^ ils vous répliquent d'un air presque narquois : — Voici trente ans que je dis rammes devoares^ et à bien du monde, personne ne m'a repris ; et d'ailleurs ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes. — Ce Rentier n'est susceptible d'aucun attachement, il n'a pas de religion, il ne se passionne pour aucun parti, passe une partie de ses jours dans les cabinets de lecture, se réfugie le soir au café s'il pleut, et regarde entrer et sortir les habitués. Nous ne pouvons le suivre dans ses lentes promenades nocturnes quand il fait beau temps. \jÇ. fructus helli en emporte chaque hiver une certaine quantité. Ne confondez pas ce genre avec le Dameret : le Célibataire veut rester garçon, le Damerct veut se marier.

Le Chapolardé

Cette variété a fourni le Gogo. Ce Rentier est irascible, mais il s'apaise facilement. Ses traits maigres offrent des tons jaunes et verdâtres. Il est le seul qui s'adonne à des idées ambitieuses mais incomplètes, lesquelles troublent sa mansuétude et l'aigrissent. Ce Rentier se prive de tout ; il est sobre, ses vêtements sont râpés ; il grimpe encore plus haut que le précédent, aflfronte les rigueurs de la mansarde, se nourrit de petits pains et de lait le ma-

tin, dîne à douze sous chez Miseray, ou à vingt sous chez Flicoteaux ; il userait cinq sous de souliers pour aller dans un endroit où il croirait pou\ oir économiser trois sous.

Le malheureux porte des redingotes décolorées où brille le fil aux coutures ; ses gilets sont luisants. Le pelage de sa tête tient de celui du chinchilla, mais il porte

ses cheveux plats. Le corps est sec ; il a l'œil d'une pie, les joues rentrées, le ventre aussi. Cet imbécile calculateur, qui met sou sur sou pour se faire un capital afin d'augmenter son prétendu bien-être, ne prêterait pas à un homme d'honneur les mille francs qu'il tient prêts pour la plus voleuse des entreprises. Il s'attrape à tout ce qui présente un caractère d'utilité, se laisse prendre assez facilement par le spéculateur, son ennemi. Les chasseurs d'actionnaires le reconnaissent à sa tête d'oiseau emmanchée sur un corps dégingandé. De tous les Rentiers, c'est celui qui se parle le plus à lui-même en se promenant.

ssr

Le Marié

Ce Rentier divise sagement sa rente par allocations mensuelles ; il s'efforce d'économiser sur cette somme, et sa femelle le seconde. Chez lui le mariage se trahit par la

blancheur du linge, par des gilets couleur nankin, par des jabots plissés, par des gants de soie qu'il fait durer une année. Peu causeur, il écoute, et il a trouvé moyen de remplacer une première interrogation en offrant une prise de tabac. Remarquable par son excessive douceur, le Marié s'applique à quelques ouvrages domestiques, il fait les commissions du ménage, promène

le chien de sa femme, rapporte des friandises, se range cinq minutes avant le passage d'une voiture, et dit : Mon ami, à un ouvrier. Cet anthropomorphe s'indigne et amasse du monde quand un charretier brutalise ses chevaux, demande pourquoi tant charger une voiture, et parle d'une loi à faire sur les animaux, comme il en existe une en Angleterre, berceau du gouvernement constitutionnel.

Si le charretier se met en état de rébellion envers les spectateurs, en sa qualité de père de famille, le Marié s'évade. Il offre la plupart des caractères du Rentier proprement dit. Son défaut consiste à souscrire aux ouvrages par livraisons en cachette de sa femme. Quelques-uns vont à l'Athénée ; d'autres s'affilient à ces obscures sociétés chantantes, les filles naturelles du Caveau, et nommées Goguettes.

Le Taciturne

Vous voyez passer un homme sombre et qui paraît rêveur, une main passée dans son gilet ; l'autre tient une canne à pomme d'ivoire blanc. Cet homme est comme une contrefaçon du Temps, il marche tous les jours du

même pas, et sa figure semble avoir été cuite au four. Il accomplit ses révolutions avec l'inflexible régularité du soleil. Comme depuis cinquante ans, la France se trouve toujours dans des circonstances graves, la police, inquiète et sans cesse occupée à se rendre compte de quelque chose, finit par suivre ce Rentier : elle le voit rentrer rue de Berry, au quatrième, s'essuyer mystérieusement les pieds sur un paillasson fantastique, tirer sa clef, s'introduire dans un appartement avec précaution. Que fait-il ? on ne sait ; dès lors on l'observe. Les agents rêvent fabrication de

poudre, faux billets, lavage de papier timbré. En le suivant le soir, la police acquiert la certitude que le Taciturne paie fort cher ce qui se donne aux étudiants. La police l'épie, il est cerné, il sort, entre chez un confiseur, chez un apothicaire, il leur livre dans l'arrière-boutique des paquets qu'il a dérobés à l'attention publique. La police multiplie alors ses précautions. L'agent le plus rusé se présente, lui parle d'une succession ouverte à Madagascar, pénètre dans la chambre incriminée, y reconnaît les symptômes de la plus excessive misère, et acquiert la certitude que cet homme, pour subvenir à ses passions, emploie son temps à rouler des bâtons de chocolat, à y coller des étiquettes : il rougit de la destination qu'il lui donne. Toute la vie de ce Rentier est concentrée sur une passion qui l'envoie finir ses jours, idiot, à Bicêtre ou aux Incurables.

Le Militaire

Cette originale variété se recommande aux amateurs de types par le port de la canne, dont le cordon est en cuir tressé, et qu'il suspend à un bouton de la redingote ; par l'usage des bottes, par l'effacement des épaules, et par la manière de présenter les cavités thoraciques, enfin par une parole infiniment plus hardie que chez les autres variétés. Ce Rentier qui tourne sur lui-même avec tant de facilité que vous le croiriez monté sur un pivot, offre des péripéties trimestrielles assez curieuses. Au commencement de chaque saison, il est splendide et magnifique, il fume des cigares, régale ses amis d'estaminet, va manger des matelottes à la Râpée, ou des fritures de goujons ; il a signé son certificat de vie chez l'obscur et riche usurier qui lui a escompté les probabilités de son existence. Tant que dure cette phase, il consomme une certaine quantité de petits verres, sa figure rougeaude rayonne ; puis

bientôt il revient à l'état inquiet de l'homme talonné par les dettes, et au tabac de caporal. Ce Rentier, le météore du genre, n'a point de domicile fixe. Il se dit volé par l'infâme qui fait la pension militaire ; quand il en a tiré quelque notable somme, il lui joue le tour d'aller vivre à quelque barrière antarctique où il se condamne à la mort civile, en économisant ainsi quelques trimestres de sa pension. Là, le glorieux débris de nos armées vend, dit-on, quelquefois au restaurateur qui l'a nourri, le certificat de sa vie dû au scélérat. Cette variété danse aux barrières, parle d'Austerlitz en se couchant au bivouac le long des murs extérieurs

de Paris, ivre d'un trimestre. Vous voyez quelques individus à trogne rouge, à chapeau bossue, linge roux, col de velours graisseux, redingote couleur crottin de cheval, ornée d'un ruban rouge, allant comme des ombres dans les Champs-Elysées, sans pouvoir mendier, l'œil trouble, sans gants en hiver, une redingote d'alpaga en été, des Chodrucs inédits, ayant mille francs de rentes et dînant à neuf sous à la barrière, après avoir jadis encloué une batterie et sauvé l'empereur. La blague militaire donne à leur discours une teinte spirituelle. Ce Rentier aime les enfants et les soldats. Par un hiver rigoureux, le commissaire de police, averti par ses voisins, trouve le débris de nos armées sur la paille dans une mansarde inclémente ; il le fait placer par l'administration des hospices aux Incurables, au moyen d'une délégation en forme de ses pensions de la Légion-d'Honneur et militaire. Quelques autres sont sages, rangés, et vivent avec une femme dont les antécédents, la position sociale, sont suspects, mais qui tient un bureau de tabac, un cabinet de lecture, ou fabrique du fouet. Si leur existence est encore extrêmement excentrique, leur compagne les préserve de l'hôpital. Cette variété, d'ailleurs, est la

plus extraordinaire : elle est panachée comme costume à un tel point qu'il est difficile de déterminer son caractère vestimental.

Les individus de cette variété ont cependant une particularité qui leur est commune, c'est leur profonde horreur pour la cravate : ils portent un col ; ce col est crasseux, rongé, gras, mais c'est un col, et non une cravate de bourgeois j puis ils marchent militairement.

Le Collectionneur

Ce Rentier à passion ostensible est mû par un intérêt dans ses courses à travers Paris ; il se recommande par des idées bizarres. Son peu de fortune lui interdit les collections d'objets chers, mais il trouve à satisfaire sur des riens le goût de la collection, passion réelle, définie, reconnue chez les anthropomorphes qui habitent les grandes villes. J'ai connu personnellement un individu de cette variété qui possède une collection de toutes les affiches affichées ou qui ont dû l'être. Si, au décès de ce Rentier, la Bibliothèque Royale n'achetait sa collection, Paris y perdrait ce magnifique herbier des productions originales venues sur ses murailles. Un autre a tous les prospectus, bibliothèque éminemment curieuse. Celui-ci collectionne uniquement les gravures qui représentent les

acteurs et leurs costumes. Celui-là se fait une bibliothèque spécialement composée de livres pris dans les volumes à six sous et au-dessous. Ces Rentiers sont remarquables par leur vêtement peu soigné, par les cheveux épars, une figure détruite ; ils se traînent plus qu'ils ne marchent le long des quais et des boulevards. Ils portent la livrée de tous les hommes voués au culte

d'une idée, et démontrent ainsi la dépravation à laquelle arrive un Rentier qui se laisse atteindre par une pensée.

Ils n'appartiennent ni à la tribu remuante des Artistes, ni à celle des Savants, ni à celle des Ecrivains, mais ils tiennent de tous. Ils sont toques^ disent leurs voisins. Ils ne sont pas compris et, toujours poussés par leur manie, ils vivent mal, se font plaindre par leurs femmes de ménage, sont souvent entraînés à lire, à vouloir aller chez les hommes de talent ; mais les Artistes peu indulgents les bafouent.

Le Philantrope

On n'en connaît encore qu'un individu, le Muséum l'empaillera sans doute. Les Rentiers ne sont ni assez riches pour faire le bien, ni assez spirituels pour faire le mal, ni assez industriels pour faire fortune en ayant l'air de secourir les forçats ou les pauvres ; il nous semble donc impossible de créer une variété pour la gloire d'un fait anormal qui dépend de la tératologie, cette belle science due à Geoffroy Saint-Hilaire. Je suis à cet égard en dissentiment avec l'illustre auteur de la Riénologie ; mon impartialité me fait un devoir de mentionner cette tentative, qui d'ailleurs l'honore ; mais les savants doivent aujourd'hui se défier des classifications ; la Nomenclature est un piège tendu par la Synthèse à l'Analyse, sa constante rivale. N'est-ce pas surtout dans les riens que la science doit longtemps hésiter avant d'admettre des différences r Nous ne voulons pas renouveler ici les abus qui se sont glissés dans la botanique, à propos de Roses et de Dalhias. '

Le Pensionné

Henry Monnier veut distinguer cette variété de celle des Militaires, mais elle appartient au type de l'Employé.

Le Campagnard.

Ce Rentier sauvage perche sur les hauteurs de Belleville, habite Montmartre, La Villette, La Chapelle, ou les récentes Batignolles. Il aime les rez-de-chaussée à jardin de cent vingt pieds carrés, et y cultive des plantes malades, achetées au quai des Fleurs. Sa situation extra-muros lui permet d'avoir un jardinier pour inhumer ses végétations. Son teint est plus vif que celui des autres variétés ; il prétend respirer un air plus pur ; il a le pas délibéré, parle agriculture et lit le Bon Jardinier. Tollard est son homme. Il voudrait avoir une serre, afin d'exposer une fleur au Louvre. On le surprend dans le bois de Romainville ou de Vincennes, où il se flatte d'herboriser, mais cherche sa pâture : il prétend se connaître en champignons. Sa femelle, aussi prudente que craintive, a soin de jeter ces dangereux cryptogames et d'y substituer des champignons de couche, innocente tromperie avec laquelle elle entretient ce Rentier dans ses recherches forestières. Pour un rien, il deviendrait collectionneur. C'est le plus

heureux des Rentiers. Il a, sous une vaste cloche en osier, des poules qui meurent d'une maladie inconnue à ceux de qui il les achète. Le Campagnard dit nous autres Campagnards^ et se croit à la campagne, entre un nourisseur et un établissement de fiacres. La vie à la campagne est bien moins chère qu'à Paris, affirme-t-il en offrant du vin d'Auxerre, orgueilleusement soustrait à rOctroi. Fidèle habitué des théâtres de Belleville ou de Montmartre, il est dans l'enchantement jusqu'au jour où, perdant sa femme par suite de rhumatismes aigus, il craint le salpêtre pour lui-même, et rentre, la larme à l'œil, dans Paris, qu'il n'aurait ja-

mais dû quitter si, dit-il, // avait voulu conserver sa chère défunte !

L'escompteur

Cette variété pâle, blême, à garde-vue vert adapté sur des yeux terribles par un cercle de fil d'archal, s'attache aux petites rues sombres, aux méchants appartements. Retranchée derrière des cartons, à un bureau propret, elle sait dire des phrases mielleuses qui enveloppent des résolutions implacables. Ces Rentiers sont les plus courageux d'entre tous : ils demandent cinquante pour cent sur des eflFets à six mois, quand il vous voient sans canne et sans crédit. Ils sont francs-maçons, et se font peindre avec leurs costumes de dignataires du Grand-Orient. Les uns ont des redingotes vertes étriquéesqui leur donnent, non moinsque leur figure, une ressemblance avec les cigales dont l'organe clairet semble être dans leur larynx ; les autres ont la mine fade des veaux, procèdent avec lenteur et sont doucereux comme

une purgation. Ils perdent dans une seule aflPaire les bénéfices de dix escomptes usuraires, et finissent par acquérir une défiance qui les rend affreux. Cette variété ne rit jamais et ne se montre point sans parapluie ; elle porte des doubles souliers.

Le Dameret

Cette variété devient rare. Elle se reconnaît à ses gilets, qu'elle porte doubles ou triples, et de couleurs éclatantes, à un air propret, à une badine au lieu de canne, à une allure de papillon, à une taille de guêpe, à des bottes, à une épingle montée d'un énorme médaillon à cheveux ouvragés par le Benvenuto Cellini des perruques, et qui perpétue de blonds souvenirs. Son menton plonge dans une cravate prétentieuse.

Ce Rentier, qui a du coton dans les oreilles et aux mains de vieux gants nettoyés, prend des poses anacréontiques, se gratte la tête par un mouvement délicat,

fréquente les lieux publics, veut se marier avantageusement, fait le tour des nefs à Saint-Roch pendant la messe des belles, passe la soirée aux concerts de Valentino, suit la mode de très loin, dit Belh Dame ! flûte sa voix et danse. Après dix années passées au service de Cythère, il se compromet avec une intrigante de trente-six ans, qui a deux frères chatouilleux, et finit par devenir l'heureux époux d'une femme charmante, très distinguée, ancienne modiste, baronne, et gagnée par l'embonpoint ; puis il retombe dans le Rentier proprement dit.

Le Rentier du faubourg

Cette variété consiste en reste d'ouvriers, ou de chefs d'ateliers économes, qui se sont élevés de la veste ronde et du pantalon de velours à la redingote marron et au pantalon bleu, qui n'entrent plus chez les marchands de vin, et qui, dans leurs promenades, ne dépassent pas la porte Saint-Denis. Ce rentier est tranquille, ne fait rien, est purement et simplement vivant ; il joue aux boules, ou va voir jouer aux boules.

Pauvre argile, d'où ne sort jamais le crime, dont les vertus sont inédites et parfois sublimes ! carrière où Sterne a taillé la belle figure de mon oncle Tobie, et d'où j'ai tiré les Birotteau, je te quitte à regret. Cher Rentier, apprête-toi, dès que tu liras cette monographie, si tu la lis, à soutenir le choc du remboursement de ton Cinq pour Cent Consolidé, ce dernier tiers de la fortune des Rentiers, réduite de moitié par l'abbé Terray, et que

réduiront encore les Chambres, avec d'autant plus de facilité que, quand une trahison légale est commise par mille personnes, elle ne charge la conscience d'aucune. En vain tu as lu pendant trente ans, sur les affiches républicaines, impériales et royales du Trésor : rentes perpétuelles !

Malgré ce jeu de mots, pauvre agneau social, tu seras fondu en 1848 comme 1790, comme en 1750. Sais-tu pourquoi ? Tu n'auras peut-être que moi pour défenseur. En France, qui protège le faible, récolte une moisson d'injures lapidaires. On y aime trop la plaisanterie, le seul feu d'artifice que tu ne vois pas, pour que tu puisses y être plaint. Lorsque tu seras amputé du quart de ta rente, ton Paris bien-aimé te rira au nez, il lâchera sur toi les crayons de la caricature, il te chantera des complaintes pour De Profundisy enfin il te clouera entre quatre planches lithographiques ornées de calembours.

DEFINITION

Qu'est-ce qu'un employé ? A quel rang commence, où finit l'employé ?

S'il fallait adopter les idées politiques de 1830, la classe des employés comprendrait le concierge d'un ministère et ne s'arrêterait pas au ministre. M. de Cormenin, ^ que la Liste Civile bénisse ! semble affirmer que le roi des Français est un employé à douze millions d'appointements, destituable à coups de pavé dans la rue par le Peuple, et à coups de vote par la Chambre.

' M. de Cormenin (i 788-1 868), écrivain et politique combattit avec succès le gouvernement de Louis-Philippe. Ses principales attaques portèrent sur les revenus du roi et la liste civile, qu'il fit réduire en 183 1 de 18 millions à 12 millions. Ses Lettres sur la liste civile (1830), sa Lettre au duc de Nemours furent très populaires. Il publia en outre de nombreux pamphlets politiques. Plusieurs fois député, conseiller d'Etat, il fut membre de l'Institut sous le second Empire.

Toute la machine politique se trouverait ainsi comprise entre les trois cents francs de traitement des cantonniers ou des gardes champêtres et les douze cents francs du juge de paix ; entre les douze cents francs du concierge et les douze millions de la Liste Civile. Sur cette échelle de chiffres seraient groupés les pouvoirs et les devoirs, les mauvais et les bons traitements, enfin toutes les considérations.

Voilà le beau idéal d'une société qui ne croit plus qu'à l'argent et qui n'existe que par des lois fiscales et pénales.

Mais la haute moralité des principes politiques de cette Physiologie ne permet pas d'admettre une pareille doctrine. M. de Cormenin est un homme de cœur et d'esprit ; mais un très mauvais politique, et cette Physiologie ne lui pardonne ses pamphlets qu'à cause du bien immense qu'ils ont fait ; n'ont-ils pas prouvé que rien n'est plus civil qu'une liste civile ? Désormais les rois de France et de Navarre ne devront rien demander pour eux-mêmes à leurs sujets, il faut absolument leur donner des domaines et non des appointements.

La meilleure définition de l'employé serait donc celle-ci:

Un homme qui pour vivre a besoin de son traitement et qui n'est pas libre de quitter sa place, ne sachant faire autre chose que paperasser !

La question n'est-elle pas, soudainement, illuminée ? Cette définition explique les plus douteuses combinaisons de l'homme et d'une place. Evidemment le roi des Français ne peut pas être un employé comme le prétend implicitement l'illustre M. de Cormenin : il peut quitter le trône et se passer de la liste civile. La déclaration

publique de M. le maréchal Soult ^ est assez inquiétante pour l'état politique des maréchaux de France ; mais le peu de dextérité de ce grand général à la tribune, ne permet pas d'insister sur ce point.

Evidemment encore, un soldat n'est pas un employé ; il souhaite trop de quitter sa place, il est trop peu en place, il travaille trop et touche généralement trop peu de métal, excepté toutefois celui de son fusil.

D'après cette glose, un employé doit être un homme qui écrit, assis dans un bureau. Le bureau est la coque de l'employé. Pas d'employé sans bureau, pas de bureau sans

employé. Ainsi le douanier est, dans la matière bureaucratique, un ctrc neutre. Il est à moitié soldat, à moitié employé : il est sur les confins des bureaux et des armes, comme sur les frontières : ni tout à fait soldat, ni tout à fait employé.

Où cesse l'employé ? Question grave !

* Le ministère Soult avait proposé en février 1840 une dotation do 500.000 francs pour le duc de Nemours.

Un préfet est-il un employé ? Cette Physiologie ne le pense pas.

i^^ Axiome.

Où finit l'employé commence l'homme d'Etat.

Cependant il y a peu d'hommes d'Etat parmi les préfets. Concluons de ces subtiles distinctions que le préfet est un neutre de l'ordre supérieur. Il est entre l'homme

d'Etat et l'employé, comme le douanier se trouve entre le civil et le militaire.

Continuons à débrouiller ces hautes questions. Ceci ne peut-il pas se formuler par un axiome ?

2me Axiome.

Au dessus de vingt mille francs d'appointement, il n'y a plus d'employés.

Y^ Corollaire. L'homme d'Etat se déclare dans la sphère des traitements supérieurs.

ir"^ Corollaire. Les Directeurs Généraux peuvent être des hommes d'Etat.

Peut-être est-ce dans ce sens que plus d'un député se dit : — C'est bien un bel état que d'être directeur général !

Quatre directeurs généraux font la monnaie d'un ministre.

Ainsi l'employé finit inclusivement au chef de division. Voici donc la question bien posée, il n'existe plus aucune incertitude, l'employé qui pouvait paraître indéfinissable est défini.

Être employé, c'est servir le gouvernement. Or, tous

ceux qui se servent du gouvernement, comme M. Thiers, par exemple, l'emploient au lieu d'être ses employés. Ces habiles mécaniciens sont des hommes d'Etat.

Dans l'intérêt de la langue française et de Tacadémie, nous ferons observer que si le chef de bureau est encore un employé, le chef de division doit être un bureaucrate. Les Bureaux apprécieront cette nuance pleine de délicatesse.

Un juge étant inamovible et n'ayant pas un traitement en harmonie avec son ouvrage, ne saurait être compris dans la classe des employés.

Cessons de définir ! Pour parodier le fameux mot de Louis XVIII, passons cet axiome :

^me Axiome.

A côté du besoin de définir, se trouve le danger de s'embrouiller.

UTILITÉ DES EMPLOYÉS DÉMONTRÉE

La matière ainsi vannée, épluchée, divisée, il se présente une autre question, non moins politique : A quoi servent les employés ?

Car,

Si l'employé ne sait faire autre chose que paperasser, il ne doit pas valoir grand'chose comme homme. Or, on ne tire rien de

rien.

O ennemis de la bureaucratie ! jusques à quand direzvous ces phrases aussi vides de sens que peuvent Têtre les employés eux-mêmes ?

Quand vous ramassez une vis, un écrou, un clou, une tige de fer, une rondelle, un brin d'acier, vous n'y voyez aucune valeur, mais le mécanicien se dit : — Sans ces brimborions, la machine n'irait pas.

Cette parabole tirée de l'Industrie, pour plaire à notre époque, explique l'utilité générale de l'employé.

Quoique la statistique soit l'enfantillage des hommes d'Etat modernes, qui croient que les chiffres sont le calcul, on doit se servir des chiffres pour calculer. Calculons. Le chiffre est d'ailleurs la raison probante des sociétés basées sur l'intérêt personnel et sur l'argent, où tout est si mobile que les administrations s'appellent i^"" mars, 29 octobre, 15 avril, etc. Puis rien ne convaincra plus les masses inteU ligentes qu'un peu de chiffres. Tout, disent nos hommes

d'Etat, en définitive, se résoud par des chiffres. Chiffrons.

On compte environ quarante mille employés en France, déduction faite des salariés : un cantonnier, un balayeur des rues, une rouleuse de cigares ne sont pas des employés. La moyenne des traitements est de quinze cents francs. Multipliez quarante mille par quinze cents, vous obtenez soixante millions.

Or, faisons observer à l'Europe, à la Chine, à la Russie où tous les employés volent, à l'Autriche, aux républiques américaines, au monde, que, pour ce prix, la France obtient la plus fureteuse,

la plus méticuleuse, la plus écrivassière, paperassière, inventoriére, contrôleuse, vérifiante, soigneuse, enfin la plus femme de ménage des administrations passées, présentes et futures. Il ne se dépense pas, il ne s'encaisse pas un centime en France, qui ne soit ordonné par une lettre, demandé par une lettre, prouvé par une pièce, produit et reproduit sur des états de situation, payé sur quittance ; puis la demande et la quittance sont enregistrées, contrôlées, vérifiées par des gens à lunettes. Au moindre défaut de forme, l'employé s'effarouche. Les employés, qui vivent de ces scrupules administratifs, les entretiennent et les choyent ; au besoin, ils les font naître et sont heureux de les constater, pour constater leur propre utilité.

Rien de ceci n'a paru suffisant à la nation la plus spirituelle de la terre !

On a bâti, sur le quai d'Orsay, dans Paris, une grande cage à poulets, vaste comme le Colisée de Rome, pour y loger les magistrats suprêmes d'une cour unique dans le

monde. ^ Ces magistrats passent leur jour à vérifier tous les bons, paperasses, rôles, contrôles, acquits à caution, paiements, contributions reçues, contributions dépensées, etc. que les employés ont écrits. Ces juges sévères poussent le talent du scrupule, le génie de la recherche, la vue des lynx, la perspicacité des Comptes jusqu'à refaire toutes les additions pour chercher des soustractions. Ces sublimxes victimes des chiffres renvoient, deux ans après, à un intendant militaire, un état quelconque où il y a une erreur de deux centimes.

O France, pays le plus spirituel du monde, on pourra te conquérir, mais te tromper ?... Ah ! ouin ! jamais. Tu es bien du

genre féminin.

Aussi l'administration française, la plus pure de toutes celles qui paperassent sur le globe, a rendu le vol impossible. En France, la concussion est une chimère.

O fortuné contribuable, dors en paix. Si tu payais un

' La Cour des comptes sur l'emplacement de laquelle est actuellement édifiée la gare d'Orléans.

franc de trop, le premier président Barthe, ^ si faussement accusé de n'y pas voir clair, d'y voir même si peu qu'il ne se voit plus carbonaro^ le verrait, te le renverrait, et tu le reverrais, ce franc ! Je te le répète dors en paix.

Ici, cette Physiologie s'adresse à tous les industriels, commerçants, débitants, accapareurs, cultivateurs, entrepreneurs de la belle France, et même à ceux des autres pays du globe, car ce livre veut se donner un but d'utilité scientifique, et mettre un grain de plomb dans ses dentelles. Quel est le négociant habile qui ne jetterait pas joyeusement, dans le gouffre d'une assurance quelconque, cinq pour cent de toute sa production, du capital qui sort ou rentre, pour ne pas avoir de coulage ! Tous les industriels des deux mondes souscriraient avec joie à un pareil accord avec ce génie du mal appelé le Coulage, Eh bien ! la France a un revenu de douze cents millions, et le dépense : il entre douze cents millions dans ses caisses, et douze cents millions en sortent. Elle manie donc deux milliards quatre cents millions, et ne paye que soixante millions, deux et demi pour cent, pour avoir la certitude qu'il n'existe pas de coulage.

Le gaspillage ne peut plus être que moral et législatif, les chambres en sont alors complices, le gaspillage devient légal. Le coulage consiste à faire faire des travaux qui ne sont pas urgents ou nécessaires, à bâtir des monuments au lieu de faire des chemins de fer, à dégalonncr et

^ Félix Barthe (i 795-1 863) ministre de l'Instruction publique en 1830, garde des sceaux en 1831, premier président de la Cour des comptes et pair de France en 1834. Il avait fait partie des loges de la haute "véritéy et plaidé des causes libérales.

regalonner les troupes, à commander des vaisseaux sans s'inquiéter s'il y a du bois et de payer alors le bois trop cher, à se préparer à la guerre sans la faire, à payer les dettes d'un état sans lui en demander le remboursement ou des garanties, etc., etc. Mais ce haut coulage ne regarde pas l'employé. Ces mauvaises gestions des affaires du pays concernent l'homme d'Etat. L'employé ne fait pas plus ces fautes que le hanneton ne professe l'histoire naturelle ; mais il les constate.

Cette page profondément gouvernementale est inspirée par les misères de l'employé, si cruellement menacé par la Presse, attaqué par la Chambre, et sur qui tombent incessamment ces mots : la centralisation ! la bureaucratie !

Certes, la bureaucratie a des torts : elle est lente et insolente, elle enserre un peu trop l'action ministérielle, elle étouffe bien des projets, elle arrête le progrès ; mais l'administration française est admirablement utile, elle soutient la papeterie. Si comme les excellentes ménagères, elle est un peu taquine, elle peut, à toute heure, rendre compte de sa dépense.

Notre livre de cuisine politique coûte soixante millions, mais la gendarmerie coûte davantage, et ne nous empêche pas d'être volés. Les tribunaux, les bagnes et la police coûtent autant et ne nous font rien rendre. Donc, vivent les Bureaux et leurs augustes rapports !

^^i, ys.'-^^*_r:r"_5-

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET TRANSCENDANTE DES EMPLOYÉS

Dès que vous voyez sous les rideaux verts d'une barcelonnette le fruit mâle de vos amours autorisés par le Code civil et bénis par le curé, pères et mères qui soudain pensez à son avenir !...

Si vous ne pouvez pas lui laisser des rentes ;

Si vous ne lui laissez pas des terres affermées, une boutique achalandée, un office, une industrie, un brevet d'invention, une pâte de Regnault ^ quelconque, un journal ;

Si vous ne lui transmettez pas, à défaut de biens meubles et immeubles, un nom, l'une des plus grandes valeurs

^ La C/ironique de Paris (nouvelle série) dirigée par Balzac, annonçait ainsi cette pâte (lo janvier 1836). Pâte pectorale de Regnauld aîné, pharmacien, rue Caumartin 45, au coin de la rue Neuve des Mathurins à Paris — Breveté du Gouvernement — pour la guérison des rluimes, catarrhes, toux, etc. Fut un des premiers produits pharmaceutiques pour lesquels on usa d'une large publicité.

sociales, ou si vous ne lui avez pas, par hasard, donné du génie qui les remplace toutes ;

Ne dites jamais cette sauvage, cette fatale, cette cruelle parole : — Il sera employé !

Oui, je le sais, un temps fut où rien n'était plus séduisant que la carrière administrative. Les familles, dont les enfants grouillaient dans les lycées, se laisssaient fasciner par la brillante existence d'un jeune homme en lunettes, vêtu d'un habit bleu, dont la boutonnière était allumée par un ruban rouge, et qui touchait un millier de francs par mois, à la charge d'aller quelques heures dans un ministère quelconque, y surveiller quelque chose, y arrivant tard et partant tôt, ayant, comme lord Byron, des heures de loisir et faisant des romances, se promenant aux Tuileries, doué d'un petit air rogue, se faisant voir partout, au spectacle, au bal, admis dans les meilleures sociétés^ dépensant ses appointements, rendant ainsi à la France tout ce que la France lui donnait, rendant même des services. En effet, les employés étaient alors cajolés par de jolies femmes; ils paraissaient avoir de l'esprit, ils ne se lassaient point trop dans les bureaux. Les impératrices, les reines, les princesses, les maréchales de cette heureuse époque avaient des caprices, ces belles dames avaient la passion des belles âmes : elles aimaient à protéger. Car, la protection... Ah, diantre, ceci n'est pas du texte ordinaire.

^ine Axiome.

La protection est la preuve de la puissance. Aussi pouvait-on avoir vingt-cinq ans, et une place

élevée, être auditeur au conseil d'état ou maître des requêtes, et faire des rapports à l'empereur en s'amusant avec son auguste

famille. On s'amusait et l'on travaillait tout ensemble. Tout se faisait vite. Il y avait tant d'hommes aux armées qu'il en manquait pour l'administration. Les gens édentés, blessés à la main, au pied, de santé mauvaise, ayant la vue oblique obtenaient un rapide avancement.

Quand vint la paix, le nombre des prétendants se doubla : les familles nobles et pauvres qui refusaient de servir l'empereur voulurent servir les Bourbons. Une armée de cousins, de neveux, d'arriére-germains, de parents à la mode de Bretagne, déboucha de province au faubourg Saint-Germain et tripla la masse des solliciteurs.

Ce fut alors que la manie des places commença, tout le monde en fut atteint. Un ingénieux auteur publia : l'yfr/ de solliciter^ en même temps que : VÂrt de payer ses dettes. On créa d'abord des places pour satisfaire quelques ambitions légitimes. Puis, pour trouver de la place, on fit la guerre aux sinécures. Il fut alors défendu d avoir plusieurs places. Etre employé semblait être le synonyme de : toucher des émoluments et ne rien faire ou faire peu de chose. La Chambre se déclara l'ennemie des faveurs. On inventa la spécialité pour les dépenses, et les chapitres intitulés : Personnel, dans les budgets, furent alors épluchés. On chipota les allocations. Les ministres, obligés de trouver de l'argent pour des dépenses secrètes, tondirent sur leur personnel.

Le temps heureux, l*age d'or napoléonien devint un rêve. L'on ne travailla pas davantage, mais les places

furent cruellement disputées ; elles furent la monnaie invisible avec laquelle on paya certains services parlementaires. On créa

sur l'avancement dans les bureaux des lois qui n'obligent que les employés.

Aujourd'hui les moindres places sont soumises à mille chances : il y a mille souverains.

Comptons ?

Quatre cents au bout du pont de la Concorde, ainsi nommé parce qu'il mène au spectacle de la perpétuelle discorde entre la gauche et la droite de la Chambre. En France, on aime les antinomies. (Joli axiome.)

Trois cents autres se trouvent au bout de la rue de Tournon.

La Cour des Tuileries, qui doit compter pour trois cents, est obligée d'avoir sept cents fois plus de volonté que l'empereur, pour nommer un de ses protégés à une place quelconque, ce qui ne veut pas dire que Louis-Philippe ait sept cents fois plus de volonté que Napoléon, mais sept cents fois moins de pouvoir en cet endroit.

Or, si vous songez, familles imprudentes, que la Chambre des députés a quatre cents raisons de vous disputer une place, que la Chambre des pairs en a trois cents autres et la Cour deux cent quatre-vingt-dix-neuf, vous graverez dans vos têtes ceci :

^me Axiome

Dans un pays où il y a trois pouvoirs, il y a mille à parier contre un, qu'un employé qui n'est protégé que par lui-même n'aura point d'avancement.

En un mot, Odry ^ vous dirait que la seule place libre est la place de la Concorde.

Enfin, familles honnêtes et fières, consultez les bureaucrates les plus expérimentés, ils vous diront que de même qu'il existe une Moyenne de traitement, il y a la Moyenne de l'avancement. Cette fatale Moyenne résulte des tables de la loi, et des tables de mortalité combinées. Or vous pouvez regarder comme certain qu'en entrant dans quelque administration que ce soit, à l'âge de dixhuit ans, on n'obtient dix-huit cents francs d'appointement qu'à trente ans, et que, pour en obtenir six mille à cinquante ans, il faut être un génie administratif, le Chateaubriand des rapports, le Musset des circulaires, le Lamartine des mémoires, l'enfant sublime de la dépêche.

Pensez, familles honnêtes et fières, qu'il n'est pas de carrière libre et indépendante dans laquelle, en douze années, un jeune homme — ayant fait ses humanités — vacciné, — libéré du service militaire, — jouissant de ses facultés, — sans avoir une intelligence transcendante, — n'ait amassé un capital de quarante-cinq mille francs et des centimes, représentant la rente perpétuelle de ce même traitement essentiellement transitoire, qui n'est pas même viager.

Dans cette période, un épicier doit avoir gagné 10,000 livres de rentes, avoir déposé son bilan, tenté une révolution, ou présidé le tribunal de commerce ;

^ Ordry (1781-1853). Acteur comique, célèbre dans les farces et les plaisanteries. Il joua aux Variétés et ne créa que quelques rAles à la Gaîté et aux Folies Dramatiques. Ses principales créations turent Madajne Gihon et Madame Pocfiet^ les Saltimbanques, VOurs et le Pac/tûy la Neige, les Acteurs à Véfrewve, Quinz,e ans d'absence.

Un peintre avoir badigeonné un kilomètre de muraille à Versailles, être décoré de la Légion d'Honneur, ou se poser en grand homme méconnu ;

Un homme de lettres est professeur de quelque chose, ou journaliste à cent écus pour mille lignes, il écrit des Physiologies, ou se trouve à Sainte-Pélagie après un pamphlet lumineux sur le désordre des choses qui mécontente rOrdre des choses, ce qui constitue une valeur énorme et en fait un homme politique ;

Un publiciste a pris pour dix mille francs de passeports et observé les pays étrangers, pour le compte de la France ;

■"■' e. OiSCRLTIC

Un oisif, qui n'a rien fait, car il y a des oisifs qui font quelque chose, a fait des dettes et une veuve qui les lui paye ;

Un prêtre a eu le temps de devenir évêque in partibus;

Un vaudevilliste est devenu propriétaire quand il n'aurait pas fait de vaudevilles entiers ;

Un garçon intelligent et sobre, qui aurait commencé l'escompte avec un très petit capital, comme deux mille francs, achète alors un quart de charge d'agent de change;

Enfin un petit clerc est notaire, un chiffonnier a mille écus de rentes, les plus malheureux ouvriers ont pu devenir fabricants ; tandis que seul dans le mouvement rotatoire de cette civilisation qui prend la division infinie pour le progrès, votre fils

A vécu à vingt-deux sous par tête !

Se débat avec son tailleur et son bottier !

N'est rien !

A des dettes !

Et s'est crètinisé :

Le malheureux s'écrie alors, au sein de sa famille désolée, que pour avancer, il faut l'appui de plusieurs pairs de France, de plusieurs députés influents, de trois ministres et de deux journaux : un journal ministériel et un journal d'opposition !

Ce que ce malheureux dit, vous le trouvez stéréotypé ici, familles honnêtes et fières. Qu'on se le dise, qu'on se le répète.

6"" Axiome

Aujourd'hui, le plus mauvais état, c'est I'Etat !

Pourquoi ? direz-vous. Eh ! bien, parce que servir l'Etat, ce n'est plus servir le prince qui savait punir et récompenser. Aujourd'hui l'Etat c'est tout le monde, et tout le monde ne s'inquiète de personne. Servir tout le monde, c'est ne servir personne. Personne ne s'intéresse

à personne : un employé vit entre deux négations ! Le monde n'a pas de pitié, n'a pas d'égard, n'a ni cœur, n un ami ; tout le monde est égoïste, oublie demain les services d'hier. Tout le monde est aveugle : il donne quatre mille francs à l'homme qui taraude la terre, et n'offre pas deux liards au savant qui invente la tarière !

DISTINCTION

Sous le rapport des misères et de l'originalité, il y a employés et employés, comme il y a fagots et fagots. Nous distinguons l'employé de Paris et l'employé de province. Cette Physiologie nie complètement l'employé de province.

L'employé de province est heureux, il est bien logé, il a un jardin, il est généralement à l'aise dans son bureau.

Il boit de l'eau pure, ne mange pas de filet de cheval, trouve des fruits et des légumes à bon marché.

Au lieu de faire des dettes il fait des économies. Sans savoir précisément ce qu'il mange, tout le monde vous dira qu'/7 ne mange pas ses appointements !

Il est heureux, il est considéré, tout le monde le salue quand il passe. Il est marié, dès lors, il est invité, recherché, sa femme et lui ; tous deux vont au bal chez le receveur général, chez le préfet, le sous-préfet, l'intendant. On s'occupe de son caractère, il a des bonnes fortunes, il se fait une renommée d'esprit, il a des chances pour être regretté, toute une ville le connaît, s'intéresse à sa femme, à ses enfants.

Il donne des soirées, et s'il a des moyens, un beau-père dans l'aisance, il peut devenir député.

Sa femme est bien gardée, elle est surveillé dans sa conduite par l'espionnage des petites villes : et s'il est

malheureux dans son intérieur, il le sait : tandis qu'à Paris, un employé peut n'en rien savoir.

Il nous est impossible de ne pas constater que l'employé change tellement selon les milieux où il s'implante, qu'à ces caractères nous ne reconnaissons plus l'employé, la province le dénature entièrement. Nous ne saurions voir dans cet être joufflu, calembourdier, rieur, payant des contributions, donnant des repas, festoyé, descendant le fleuve de la vie sans peine, notre employé forcé de faire à Paris ses sauts de tremplin pour échapper à ses créanciers, forcé de jouer les scènes modernes de M. Dimanche pour faire ses emprunts, cet intrépide naufragé qui ne se soutient au-dessus de l'eau que par une coupe hardie et par des points d'aiguille audacieux, qui nage avec une agilité de poisson, souvent entre deux eaux, déployant autant de vice que de vertu, et traversant enfin un vaste désert d'hommes, sans chameau, pour se consoler.

L'employé de cette Physiologie est donc exclusivement ['employé de Paris. Ce livre ne comprend que cette classe

de plumigères, la seule où puissent s'observer les manies, les mœurs, les instincts qui font de ce mammifère à plumes un être curieux et capable de donner lieu à une physiologie, expression qui veut dire : discours sur la nature de quelque chose. Or,

^me y\^xiOME.

L'employé de province est quelqu'un^ tandis que l'employé de Paris est quelque chose.

Oui, quelque chose de merveilleux, de commun et de rare, de singulier et d'ordinaire qui tient de la plante et de l'animal, du mollusque et de l'abeille.

LES BUREAUX

Un homme de style et de pensée, dont le nom s'est caché sous cette constellation *** typographique, a écrit ce remarquable paragraphe :

" Les villageois n'ont pas de nerfs, comme on dit, mais ils sont impressionnables, à leur insu, et subissent sans s'en rendre compte, l'action des circonstances atmosphériques et des faits extérieurs. Identifiés en quelque sorte avec la nature au milieu de laquelle ils vivent, ils se pénètrent insensiblement des idées et des sentiments qu'elle éveille et les reproduisent dans leurs actions et sur leur physionomie, selon leur organisation et leur caractère individuel. Moulés ainsi et façonnés de longue main sur les objets qui les entourent sans cesse, ils sont le livre le plus intéressant et le plus vrai pour quiconque

se sent attiré vers cette partie de la physiologie, si peu connue et si féconde, qui explique les rapports de l'être moral avec les agents extérieurs de la nature. Celui qui révélera ces mystères aura découvert un monde."

Si cette Physiologie n'a pas découvert le monde, elle a découvert cette phrase qui révèle plusieurs mystères. La Nature, pour l'employé, c'est les Bureaux. Son horizon est de toutes parts borné par des cartons verts. Pour lui, les circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors, les exhalaisons masculines contenues dans des chambres sans ventilateurs, la senteur des papiers et des plumes ; son terroir est un carreau, ou un parquet émaillé de débris singuliers, humecté par l'arrosoir du garçon de bureau. Son ciel est un plafond auquel il adresse ses bâillements, son élément est la poussière. Or, si l'auteur du paragraphe a raison pour

les villageois, son observation tombe à plomb sur les employés identifies avec la nature au milieu de laquelle ils vivent. Plusieurs médecins distingués redoutent l'influence de cette nature, à la fois sauvage et civilisée, sur l'être moral contenu dans ces affreux compartiments nommés Bureaux^ où le soleil pénètre peu, où la pensée est bornée en des occupations semblables à celles des chevaux qui tournent un manège. (On sait que ces chevaux bâillent horriblement et meurent promptement.)

Le philosophe peut faire observer que les portiers de Paris trouvent moyen de vivre dans dix pieds carrés, eux et leurs femmes, d'y faire des enfants, la cuisine et des souliers, d'y avoir des chiens, des chats ou des perroquets, d'y pratiquer de petits jardins, et d'y recevoir une société quelconque !

Que les boutiquiers se logent également dans d'affreuses soupentes, dans des entresols, dans des espèces de bocaux, car ce ne sont pas des locaux, contre lesquels les philanthropes réclameraient si Ton y enfermait des criminels.

Mais si cette remarque peut expliquer pourquoi l'employé éprouve le besoin de quitter si promptement son bureau, on peut faire observer qu'il n'y reste que sept heures : tandis que les portiers et les détaillants demeurent dans ces horribles boîtes ! Mais aussi quelle affreuse statistique serait celle des infirmités morales et physiques de ces deux classes de citoyens ! Qui peut s'étonner de l'inimitié des portiers contre les locataires et les propriétaires ! Un portier doit être essentiellement révolutionnaire.

Un philosophe, un peu médecin, un peu physiologiste, un peu écrivain, un peu observateur, un peu phrénologue et un peu philanthrope, ce qui résume les manies de notre époque, ne saurait

alors disconvenir qu'il y a bien quelque raison de suspecter l'intelligence des employés. Le mot crètinisè^ qui peut vous avoir semblé fort dans le chapitre III, est tant soit peu mérité par les infortunés qui restent commis dans le même bureau, faisant les mêmes choses pendant un certain nombre d'années. Seulement il est difficile de décider si ces mammifères à plumes se crétinisent à ce métier, ou s'ils ne font pas ce métier parce qu'ils étaient un peu crétins de naissance. C. Q. E. A. D.

Ou pour imiter l'auteur du paragraphe, celui qui découvrira cette raison, découvrira un monde : il révélera les mystères de l'univers administratif.

D'après ceci, vous comprendrez la haute nécessité d'une description exacte des casernes à crétins inventées par l'Administration Française.

A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent, a dit un auteur peu connu. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur, vous trouverez des corridors obscurs, des dégagements peu éclairés, des portes percées comme les loges au théâtre d'une vitre ovale qui ressemble à un œil, et par laquelle on voit des fantaisies dignes d'Hoffmann, et sur lesquelles le solliciteur lit des indications incompréhensibles.

Quand vous avez trouvé l'objet de vos désirs, vous êtes dans une première pièce où se tient le garçon de bureau ; il en est une seconde où sont les employés inférieurs ; le cabinet du sous-chef vient à droite ou à gauche ; enfin, plus loin ou plus haut, celui du chef du bureau.

Quant au personnage éminent appelé chef de division sous Napoléon, parfois directeur sous la Restauration, redevenu quasi-directeur et quasi-chef de division, ni l'un ni l'autre, souvent l'un et l'autre aujourd'hui ; cet être supérieur loge au-dessus ou au-dessous de ses deux ou trois bureaux, quelquefois au bout d'une galerie.

L'appartement d'un directeur, d'un chef de division (aujourd'hui l'homme d'Etat en herbe s'appelle un homme politique, et le directeur est toujours un homme politique), se distingue toujours par une certaine ampleur, avantage bien prisé dans ces singulières alvéoles de la ruche appelée un ministère. Maintenant, il y a très peu de directions générales, séparées. Aujourd'hui tous les ministères ont

centralisé la centralisation et se sont assimilé toutes leurs directions générales. Par cette fatale réunion, les directeurs généraux ont perdu leur lustre, en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons, leurs réceptions, leurs soirées, leur petite cour.

Qui reconnaîtrait aujourd'hui, dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, ce Directeur-Général des forêts ou des contributions, jadis logé dans un magnifique hôtel, rue Sainte-Avoie ou rue Saint-Augustin, souvent ministre d'Etat et pair de France? MM. Pasquier, ^ Mole, etc., se sont contentés de directions générales, après avoir été ministres. Si, en perdant son luxe, le directeur-général avait gagné en étendue administrative, le mal ne serait pas énorme ; mais aujour-

' Pasquier (i 767-1 862), conseiller d'État en 1806, préfet de police sous l'Empire, directeur général des ponts et chaussées

sous Louis XVIII, garde des sceaux et président de la Chambre, sert Louis-Philippe et se retire de la vie politique sous le second empire. Il a laissé des Discours prononcés dans les chambres législatinjes de 1 8 14

d'hui cet ancien personnage se trouve à grand'peine conseiller d'Etat avec quelque vingt malheureux mille francs. Comme symbole de son ancienne puissance, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française ; si toutefois l'huissier n'a pas été réformé. Si les rois s'en vont, ils ont entraîné bien des majestés avec les leurs.

TVlTi

I f'cO/ioivnie

En style administratif, un Bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires, d'expéditionnaires, de commis-rédacteurs, de commis d'ordre ou commis principaux, d'un sous-chef et d'un chef.

à 1836, 4 vol., et un Eloge de Cwvier prononcé à la Chambre des Pairs.

Mole (1781-185 5) directeur des Ponts et Chaussées sous l'Empire, ministre de la marine en 18 17, ministre des affaires étrangères sous Louis-Philippe, président du Conseil des ministres en 1837, renversé en 1839.

La division comprend un, deux ou trois bureaux, quelquefois davantage. Les titres varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor et tendue d'un papier mesquin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine ; enfin une banquette, sans nattes pour les pieds de grue du public. Le garçon de bureau, assis dans un bon fauteuil, repose les siens sur un paillasson.

Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée. Le parquet et la cheminée sont spécialement affectés aux chefs de bureau, de division, ainsi que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les glaces, les rideaux de soie, et autres objets du luxe administratif. Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a cheminée. Le papier de tenture est uni, vert ou brun. Les tables sont en bois noir.

L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser. Le frileux a sous les pieds une espèce de pupitre en bois ; l'homme à tempérament sanguin bilieux n'a qu'une sparteric. Le lymphatique qui redoute les vents coulis, l'ouverture des portes et autres causes du changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons.

Il existe dans tout bureau des armoires et des endroits obscurs où chacun met l'habit de travail, les manches en

toile, les garde-vue, casquettes, calottes grecques, et autres ustensiles du métier ; où se déposent les socques, les doubles souliers, les parapluies.

Presque toujours la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau, de verres et de débris de déjeuners. Dans les locaux trop sombres il y a des lampes.

La porte du cabinet où se tient le sous-chef de bureau est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer avec eux dans les grandes circonstances.

Un seul bureau dans Paris fait exception à ces lois sur la localité. Le bureau des passe-ports est la plus curieuse monstruosité du monde. Il occupe une galerie. Vingt employés sont rangés derrière une seule table ; et en regard, sur un triple rang de banquettes, siègent les voyageurs vulgaires.

En attendant que, selon le mot de l'Ecriture, ils soient comme des roues, ils sont bien en repos devant les vingt plumigères. Le régiment qui instrumente et le régiment instrumenté sont séparés par un chemin qui mène de la porte d'entrée à une arcade, au bout de la galerie, où se tient le chef, l'illustre Porte, ^ qui, de sa table, domine cette assemblée d'administrés et de commis administrant. Derrière lui sont quelques employés. Vous verrez bien des bureaux à passe-ports, dans beaucoup de pays ; mais vous ne trouverez rien qui puisse lutter avec le colossal bureau du quai des Orfèvres. En tout temps, même en

^ M. Porte était en 1839 ^'l^^^^'u quatrième bureau de la préfecture de Police, z*' section, première division, et avait dans ses attributions les transports pour l'intérieur et pour l'étranger.

hiver, il y a des ventilateurs. Cette fabrique est ornée de gendarmes et de myriades de cartons verts ! un milliard de souches à passe-ports ! On peut savoir si, comme on le dit, Napoléon a pris

un passe-port en 1788 pour aller aux Indes, et s'il avait alors des signes particuliers !

Le mobilier des bureaux indiquerait au besoin à l'observateur sollicitant ou au solliciteur observé la qualité de ceux qui les habitent : les rideaux sont blancs ou en étoffes de couleur, en coton ou en soie ; les chaises sont en merisier ou en acajou, garnies de paille, de maroquin ou d'étoffes ; les papiers sont plus ou moins frais. Mais, à quelque administration que toutes ces choses publiques appartiennent ; dès qu'elles sortent des bureaux, rien n'est plus étrange que ce monde de meubles qui a vu tant de maîtres et de régimes, qui a subi tant de désastres. Aussi de tous les déménagements, les plus grotesques de Paris sont-ils ceux des administrations. Jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de

plus fantastique. On ne se rend pas compte de ce qui passe dans les charrettes. Les cartons bâillent en laissant une traînée de poussière dans les rues ; les tables les quatre fers en l'air, les fauteuils rongés, les incroyables ustensiles avec lesquels on administre la France, ont des tournures effrayantes : c'est à la fois quelque chose qui tient aux affaires de théâtre et aux machines de saltimbanques. Il y a, comme sur les obélisques, des traces d'intelligence, et des ombres d'écriture qui troublent l'imagination, comme tout ce qu'on voit sans en comprendre la fin ! Enfin tout cela est si vieux, si éreinté, si fané, que la batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréable à voir que les ustensiles administratif

DE QUELQUES ÊTRES CHIMÉRIQUES

Avant d'analyser les différents rouages de la machine administrative :

Le surnuméraire ;

L'expéditionnaire ;

Le commis ;

Le sous-chef ;

Le chef de bureau ;

Le chef de division ;

Nous avons à parler de quelques météores de la Bureaucratie, tels que le Bibliothécaire, le Secrétaire particulier, le Caissier, l'Architecte, le Missionnaire.

Ces employés semblent chimériques en ce sens qu'on les voit très peu, mais ils ont des traitements, ils viennent quelquefois, disparaissent et reviennent ; ils sont les derniers possesseurs de sinécures, ce qui veut dire sans soucis : ils sont, en effet, dans la plus entière sécurité sur leurs places, n'ont rien à faire, ou travaillent chez eux. Les employés ne les aperçoivent, que comme les astronomes aperçoivent les comètes.

§ P'- Le Bibliothécaire.

A quoi bon une bibliothèque dans un ministère ? Quelqu'un a-t-il le temps de lire ? Est-ce le ministre ?

est-ce le surnuméraire ? A-t-on fait la bibliothèque pour le bibliothécaire ou le bibliothécaire pour la bibliothèque. La plupart des ministères ont un bibliothécaire. En faisant nommer l'un de nos poètes les plus distingués, bibliothécaire d'un ministère, un des jeunes ducs de la maison d'Orléans lui dit en riant :

" Y a-t-il des livres ? — J'en ferai, répondit le poète."

La bibliothèque une fois constituée par quelques centaines de bouquins, elle produit un employé sous le bibliothécaire, lequel est censé épousseter les livres, et dont les fonctions consistent à aller chez le sinécuriste lui porter tous les mois, dans un sac, trois cents francs et un registre à signer, environ dix francs par jour.

Députés, pairs de France, ministres, rois, conservez ces sept places, ainsi que les deux ou trois musées particuliers (il y a un musée de la marine, un musée de modèles, et une collection à la guerre) qui donnent du pain à quelques grands poètes, à de petits écrivains. Les places de professeurs, de bibliothécaires, enfin les places dites littéraires, ne sont pas si nombreuses qu'il faille supprimer ces jolis canonicats administratifs, si bien occupés, si bien mérités, et auxquels on ne nomme pas toujours de grands poètes, ni des écrivains dont la vie est entièrement dévouée aux lettres ! Songez qu'en Juillet 1830 vous avez mis un livre dans les armes de la France. Et d'ailleurs ! un bibliothécaire à mille écus d'appointements contracte alors pour mille écus de dettes, et fait rentrer dans les coffres du trésor au moins mille écus de frais par an !

Dame Physiologie déclare que cette puissante réclame ne lui a été payée par aucun bibliothécaire.

Un des ministères qui sont sans bibliothèque est le ministère de l'Instruction publique; celui-là devrait posséder une bibliothèque spéciale, où se trouverait tout ce qui concerne l'Université, les ordres religieux enseignants, les livres sur l'éducation politique, privée, religieuse, les systèmes, les projets, etc. La plus curieuse collection est celle du ministère des Affaires étrangères ; elle est interdite au public, et s'appelle du nom pompeux d'Archives.

Le bibliothécaire d'un ministère pourrait devenir un homme d'une immense utilité ministérielle, s'il avait la charge de savoir, de connaître et d'indiquer tous les livres, les projets, les améliorations, etc. relatifs à son ministère. Mais il serait alors le consulteur du ministère, charge qui existait à Venise. Il lui faudrait vingt-mille francs d'appointements, et un sous-bibliothécaire pour que cette somme de science existât toujours. Amen !

§ Il

L'Architecte.

J'ai vu dans Paris des cartes ainsi conçues : M. Tel, architecte du ministère de l'Intérieur, ou de la Chambre des Députés, etc. Quant à celui de la Chambre des Députés, s'il doit rebâtir tout ce qu'elle a démoli, sa place n'est pas une sinécure, et cet homme sera certes un grand homme. Ces places expliquent pourquoi en France nous bâtissons, démolissons, rebâtissons sans cesse, car les ^architectes éprouvent le besoin de démontrer la nécessité

de leurs places. Sous l'ordre des choses actuel, il est de bon goût que chaque ministère ait un architecte. La flatterie a tou-

jours été très ingénieuse en France. Sous Louis XIV les ministres avaient des maîtresses et de petits Versailles. Meudon, le palais de Louvois, n*est pas aujourd'hui trop étroit pour un prince.

Quand l'architecte bâtit le ministère, les employés n'y sont pas ; quand les employés y sont, l'architecte n'y est plus. L'architecte est comme le bibliothécaire un être de raison dont la raison n'est connue que du ministre.

Cette place a sans doute été créée pour montrer jusqu'à quel point un artiste peut devenir un employé, ou jusqu'à quel point un employé peut devenir un artiste.

L'architecte est comme le bibliothécaire, un employé dont le bonheur approche de la béatitude, il ne dépend que du ministre, et souvent le ministre dépend de lui.

§ III Le Missionnaire.

Chaque ministère éprouve le besoin de savoir si, dans les autres pays, les choses du ministère correspondant au sien ne vont pas mieux, ou si elles vont plus mal, il s'adresse alors à un journaliste, à un feuilletoniste, à un publiciste, à un spécialiste quelconque dénué de monnaie, et capable de comparer les choses de son ministère, que le jeune homme ignore, avec celles des ministères étrangers desquels ni le jeune homme ni le ministre n'ont la moindre connaissance.

Ce problème né de l'accouplement d'une république et

d'un roi, nommé gouvernement à bon marché, s'appelle une mission. Cette mission ne se donne qu'à des esprits d'élite pour

qui l'habitation de Paris est difficile, qui éprouvent le besoin de prendre les eaux et les renseignements, d'acquérir de nouvelles connaissances et d'éviter les anciennes. Ces esprits d'élite consentent alors à voyager dans un but social, à raison de trois ou quatre cents francs par mois, ce qui me semble mesquin. Le fils d'un député, le littérateur, le faiseur de premier-Paris sont moins payés que les commis voyageurs. Tout se fait au rabais dans le gouvernement français. L'Angleterre paye énormément ces voyageurs qui rapportent toujours des mémoires instructifs de politique comparée, qui ont espionné très astucieusement les industries et vu s'il y avait péril pour celles de l'Angleterre. La Russie est très magnifique aussi sur ce point. Le voyageur français, certain de la supériorité de son pays, et qui s'endette en voyageant à quinze francs par jour, rapporte un article pour les Revues du gouvernement. Cet article n'apprenant rien aux lecteurs apprend très peu de chose au ministre.

Ces missionnaires sont les cerfs-volants du ministère.

§ IV Le Caissier.

Plus on a simplifié l'administration, plus on a supprimé les caisses. Aussi bientôt ne se souviendra-t-on plus des caissiers de ministère!

Cette place, conservée dans quelques administrations (au ministère de l'Intérieur par exemple), est la plus sûre

de toutes. Le caissier est son maître, il est l'employé favori, le chat de la maison.

La Chambre, sous la Restauration, avait des idées moins mesquines que celles d'aujourd'hui sur le gouvernement, elle ne fai-

sait pas, ce qu'on nomme en style de caissier, des économies de bouts de chandelle. La Chambre accordait à chaque ministre qui prenait les affaires

une indemnité dite de déplacement ; car il en coûte autant pour s'installer au ministère que pour en sortir. Comment compter avec un homme considérable forcé de liquider, d'interrompre ses affaires privées, de déménager, etc. ? L'indemnité consistait en vingt-cinq mille francs. La Chambre depuis le déménagement de Juillet 1830, a sans doute prévu ses propres fantaisies ; et comme elle devait accoucher de vingt ministères différents, elle a refusé cette allocation pour ne pas rendre ses plaisirs trop dispendieux. Elle est économe jusque dans ses folies. M. Thiers aurait touché sept fois vingt-cinq mille francs à lui seul ! On n'a jamais vu de révolution si prudente dans ses imprudences.

Quand un orage ministériel avait éclaté, pendant que tous les employés tremblaient, se disaient: Que va faire le ministre ! va-t-il supprimer ou augmenter ? l'un est aussi fatal que l'autre : augmenter, c'est souvent faire deux traitements d'un seul ; le caissier prenait vingt-cinq jolis billets de mille francs, gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une expression joyeuse, et se faisait introduire chez monseigneur pour saisir le couple ministériel dans le premier moment du ravissement. Au :

"Que voulez-vous? " du ministre, il exhibait la somme, il en expliquait l'usage ; et la femme du ministre heureuse, surprise, prélevait tout ce qui regardait le déplacement, affaire de ménage. Aussi, en réponse à cette phrase :

" Si Son Excellence est contente de mes services, etc.,' il obtenait sa confirmation dans son poste.

Le caissier a la profonde habileté de se donner pour une machine, pour un homme sans conséquence: il se compte comme un comptable, il s'assimile à ses écus : il reste alors, tapi dans une caisse comme un cloporte, à l'abri de toute destitution. Quant on voudra peindre un homme heureux, il faudra toujours prendre la figure à la fois plate et bouffie d'un caissier de ministère; il n'a pas le moindre pli sur la peau.

S'"^ Axiome.

CAISSE, GRAISSE

Le secrétaire particulier.

Véritable oiseau de passage, le secrétaire particulier de chaque ministre décampe et reparaît chaque fois avec lui.

Si le ministre tombe avec la faveur royale ou avec des espérances parlementaires, il emmène son secrétaire pour le ramener ; sinon il le met au vert en quelque pâturage administratif, à la Cour des Comptes, par exemple, cette auberge où les secrétaires attendent que l'orage se dissipe.

Le secrétaire particulier est toujours un jeune homme dont les capacités ne sont connues que du ministre. Ce jeune homme est le petit prince de Wagram du Napoléon ministériel, sa femme, son Ephestion. Il connaît tous les secrets, raccroche les ticdes, porte, rapporte et enterre les propositions, dit les non ou les oui que le ministre n'ose pas prononcer. C'est lui qui reçoit les premiers feux et les premiers coups du désespoir ou de la colère. On se lamente et l'on rit avec lui. Il joue le rôle d'homme compromis,

amadoue les journaux, et travaille leurs rédacteurs. Anneau mystérieux par lequel bien des intérêts se rattachent au ministre, il est discret comme un confesseur ; il sait et ne

sait pas, il sait tantôt tout et tantôt rien ; il doit avoir bon pied, bon œil, il dit de son ministre ce que son ministre ne peut pas dire de soi-même. Enfin, avec lui le ministre ose être ce qu'il est, ôte sa perruque et son râtelier, pose ses scrupules et se met en pantoufles, déboutonne ses roueries et déchausse sa conscience.

Ce jeune homme n'est pas précisément un homme d'Etat mais c'est un homme politique, et quelquefois la politique d'un homme. Presque toujours jeune, il est dans le ménage ministériel ce qu'est l'aide-de-camp chez le général. Son rôle est l'attachement, il est le Pylade du ministre, il le flatte et le conseille, obligé de flatter pour conseiller, de conseiller en flattant et de déguiser la flatterie sous le conseil. Aussi presque tous les jeunes gens qui font ce métier ont-ils une figure assez jaune. Leur constante habitude de toujours faire un mouvement de tête aflSrmatif pour approuver ce qui se dit, ou pour s'en donner l'air, communique quelque chose d'étrange k leur tête. Ils approuvent indifféremment tout ce que vous dites. Leur langage est plein de mais, de cependant, de néanmoins, de moi je ferais, moi à votre place (ils disent souvent à votre place), toutes phrases qui préparent la contradiction.

Une victime de ce genre est payée entre dix et vingt mille francs ; mais le jeune homme profite des loges, des invitations et des voitures ministérielles. Quant on pense au nombre infini de lettres qu'il doit décacheter et lire, outre ses occupations, nous éprouvons le besoin de dire que dans un état monarchique on payerait cette utilité plus cher.

L'empereur Nicolas serait très heureux d'avoir pour cinquante mille francs par an, un de ces aimables caniches constitutionnels, si doux, si bien frisés, si caressants, si dociles, si merveilleusement dressés, de bonne garde, et... fidèles !

Mais le secrétaire particulier ne vient, ne s'obtient, ne se découvre, ne se couvre, ne se développe que dans les bureaux d'un gouvernement représentatif. Dans la monarchie vous n'avez que des courtisans et des serviteurs ; tandis qu'avec une Charte vous êtes servi, flatté, caressé par des hommes libres.

Les ministres, en France, sont donc plus heureux que les femmes et que les rois : ils ont quelqu'un qui les comprend. J'ai toujours plaint les secrétaires particuliers, autant que je plains les femmes et le papier blanc : ils souffrent tout. Comme la femme chaste, ils doivent n'avoir de talent qu'en secret, et pour leurs ministres. S'ils ont du talent en public, ils sont perdus.

Le secrétaire particulier de M. Guizot se nomme Génie. On peut dire de ce ministre comme de Socrate, qu'il a un Génie familier.

9^ Axiome

Un secrétaire particulier est un ami donné par le Gouvernement.

CHAPITRE VII

LE SURNUMERAIRE

Le surnuméraire est à l'Administration ce que l'enfant de chœur est à l'Eglise, ce que l'enfant de troupe est au Régiment, ce que le rat ou le comparse est au Théâtre : quelque chose de naïf, de candide, un être aveuglé par les illusions. Sans l'illusion, où irions-nous ? C'est elle qui nous donne la puissance de manger la vache enragée des arts, de dévorer les commencements de toute science en nous donnant la croyance. L'illusion est une foi démesurée ! Or, il a foi en l'Administration, le surnuméraire, il ne la suppose pas froide, atroce, dure comme elle est.

Il n'y a que deux genres de surnuméraires : le surnuméraire pauvre et le surnuméraire riche.

Le surnuméraire pauvre est riche d'espérance, et a besoin d'une place ; le surnuméraire riche est pauvre d'esprit et n'a besoin de rien. Une famille riche n'est pas assez bête pour mettre un homme d'esprit dans l'Administration.

Le surnuméraire riche est confié à un employé supérieur ou placé près du directeur général, qui l'initie à ce que Bilboquet, ^ ce profond philosophe, appellerait la haute comédie de l'Administration. On lui adoucit les horreurs

' Personnage des Saltimbanques, parade en trois actes de Dumersan et Varin, jouée aux Variétés en 1831. L'acteur Odry avait fait de Bilboquet un type populaire.

du stage, jusqu'à ce qu'il soit nommé à quelque emploi. Le surnuméraire riche n'effraie jamais les bureaux. Les employés savent qu'il ne les menace point, le surnuméraire riche ne vise que les hauts emplois de l'Administration. Le journalisme persécute assez le surnuméraire riche, qui est toujours cousin, neveu, parent de quelque ministre, de quelque député, d'un pair très in-

fluent : mais les employés sont ses complices, ils recherchent sa protection !

Le surnuméraire pauvre est donc le vrai, le seul surnuméraire. Presque toujours enfant de la balle, fils d'une veuve d'employé, ou d'un employé retraité qui vit d'une maigre pension, sa famille se tue à le nourrir, le blanchir et l'habiller. Presque toujours logé dans un quartier où les loyers ne sont pas chers, le surnuméraire part de bonne heure. L'état du ciel est sa question d'Orient, à lui ! Venir à pied, ne pas se crotter, ménager ses habits, calculer le temps qu'une trop forte averse peut lui prendre s'il est forcé de se mettre à l'abri, combien de préoccupations ! Les trottoirs dans les rues et le dallage des boulevards et des quais ont été des bienfaits pour lui.

Quand, par des causes bizarres, vous êtes dans Paris à sept heures et demie ou huit heures du matin, que vous voyez, par un froid piquant, par une pluie, par un mauvais temps quelconque, poindre un craintif et pale jeune homme, sans cigare, comme celui-ci, dites : C'est un surnuméraire ! Il a déjà déjeuné. Si vous faisiez attention à ses poches, vous verriez la configuration d'une flûte que sa mère lui a donnée, afin qu'il puisse, sans danger pour son estomac, franchir les

neuf heures qui séparent son déjeuner de son dîner.

La candeur des surnuméraires dure peu. Le jeune homme a bientôt mesuré la distance effroyable qui se trouve entre un sous-chef et lui, cette distance qu'aucun mathématicien, ni Archimède, ni Newton, ni Pascal, ni Leibnitz, ni Kepler, ni Laplace, n'a pu évaluer, et qui existe entre zéro et le chiffre i, entre une gratification problématique et un traitement !

Le surnuméraire aperçoit les impossibilités de la carrière, il entend parler des passe-droits par des employés qui les expliquent, il découvre les intrigues des bureaux, il voit les moyens exceptionnels par lesquels les supérieurs sont parvenus : l'un a épousé une jeune personne qui avait fait une faute ; l'autre, la fille naturelle d'un ministre ; celui-ci a endossé une grave responsabilité; celui-là, plein de talent a risqué sa santé dans des travaux forcés, il avait une persévérance de taupe : et l'on ne se sent pas toujours capable de tels prodiges ! Tout se sait dans les bureaux.

L'homme incapable a une femme pleine de tête qui l'a poussé là, qui l'a fait nommer député. S'il n'a pas de talent dans les bureaux, il intrigaille à la chambre. Tel a pour ami intime de sa femme un homme d'Etat : tel est le commanditaire d'un journaliste puissant.

Dès lors, le surnuméraire dégoûté donne sa démission. Les trois quarts des surnuméraires quittent l'administration sans avoir été employés. Il ne reste que les jeunes gens entêtés ou les imbéciles qui se disent : — J'y suis depuis trois ans, je finirai par avoir une place ; ou les jeunes gens qui se sentent la vocation.

Evidemment, le surnumérariat est, pour l'Administra-

tion, ce que le noviciat est dans les Ordres religieux, une épreuve. Cette épreuve est rude, on y découvre ceux qui peuvent supporter la faim, la soif et l'indigence sans y succomber, le travail sans s'en dégoûter ; et dont le tempérament acceptera l'horrible existence, ou, si vous voulez, la maladie des bureaux.

De ce point de vue, le surnumérariat, loin d'être une infâme spéculation du Gouvernement pour obtenir du travail gratis, est

une institution bienfaisante. Sur trente surnuméraires il en est donc sept qui se sont faits à l'air du bureau, qui ont si bien accoutumé leur main à écrire, leur tête à ne plus penser, leur esprit à ne s'exercer que dans le cercle administratif, qu'ils deviennent les uns commis, les autres chefs en espérance.

Le jour où ils ont émargé est une belle journée; ils ont bien manié l'argent de leur premier mois, et ils ne le donnent pas tout entier à leur mère ! Vénus sourit toujours à ces prémices de la caisse ministérielle.

INVOCATION

Maintenant apparaissez, figures rouges, figures blafardes, figures grimées, figures sérieuses, figures fatiguées, flétries, désabusées, tristes, ébouriffées, à cheveux gris, physionomies sournoises, ganaches, hommes spirituels, grands hommes inconnus quoique décorés, qui mettez nos régiments et nos flottes en mouvement, qui ramassez nos écus, surveillez les villes et les campagnes, approvisionnez Paris, tarifez les consciences et les talents, commandez les tableaux et les statues, mettez les employés à la retraite, estimez les caractères, les forces de tous les hommes qui servent à la France, comptez ses ressources, évaluez ses produits, régissez ses propriétés, administrez ses biens !...

PHYSIOLOGIE DE l'eMPLOYÉ i8i

Et vous, passagers attention ! voici les matelots du bord, si, comme le prétendent le Constitutionnel et beaucoup d'orateurs, l'Etat est un bachot.

VARIÉTÉS DE COMMIS

10*^ Axiome.

Entre le surnuméraire et le sous-chef, tout est commis.

Le commis n'a que deux manières d'être : il est célibataire ou marié. Le commis célibataire est généralement mauvais commis, et se distingue parfaitement de l'homme marié. Le célibataire a des dettes, il n'est pas aussi bien mis, ni aussi propre que l'homme marié. Le commis marié presque toujours a pris son parti de faire son chemin dans l'administration et d'y rester ; il donne rarement sa démission. Sur cent commis célibataires, quarante quittent la carrière administrative. Le garçon est soumis à diverses influences qui le font varier, tandis que le commis marié n'en écoute qu'une. Le garçon suit ses fantaisies, il dépense ses appointements dans les dix premiers jours du mois, et jeûne pendant les vingt derniers, ou il emprunte. Il ne pense qu'à lui, son ambition est démesurée, il veut trop, la marche lente de l'administration ne lui convient pas. Néanmoins il se rencontre des garçons pleins de volonté, persistants, qui se conduisent avec une arrière pensée ; ceux-là parviennent, ils sont exacts, économes et rangés : si l'on fouillait leur vie privée on les trouverait presque mariés.

Voici maintenant les différentes nuances qui difFéren-

cient cette variété de l'espèce humaine appelée à Paris un employé.

L'employé Bel-Homme. Cet employé, qui reste assez ordinairement expéditionnaire et ne va pas plus loin que le grade de rédacteur, fleurit dans les bureaux entre vingt-deux et quarante ans. Il persiste sous une forme juvénile. Pendant tout ce temps il a l'air d'un jeune homme entre vingt-cinq et trente-cinq ans, il est toujours bien fait, il tient à sa cambrure, il fait état de sa figure élégante et romanesque, il a les cheveux, le collier de barbe, les moustaches soignés comme la chevelure d'une femme entretenue. Aussi rit-il pour montrer ses belles dents. Il déjeûne d'une simple flûte et d'un verre d'eau, loge dans une mansarde garnie à douze francs par mois, et dîne à vingt sous dans la Taverne de Lucas. Tout est sacrifié à la toilette extérieure. Ses quinze cents francs d'appointements appartiennent à son tailleur : il a toujours des pantalons qui dessinent ses formes, il en a de collants, demi collants, à plis ou à broderies : il a des bottes fines, de riches cravates tenues par une bague, et des chapeaux frais. Il porte sa bague à la chevalière par dessus ses gants jaunes. Tous ses habits ou ses redingotes lui prennent la taille. Il se refuse des chaussettes, des chemises, mais il se fait friser tous les jours.

La grande plaisanterie des bureaux à son égard consiste à parier qu'il a un corset.

La grande affaire de cet employé, c'est de se promener avec un curedent à la bouche dans la grande allée des Tuileries, il joue le jeune homme riche, il en affecte les manières. Il espère qu'une jeune anglaise, une veuve, une

étrangère, une femme quelconque pourra s'amouracher de lui. Le programme de sa vie est de rechercher les occasions, il se montre, il parade, il attend un hasard. Martyr de son existence, il va le soir dans deux ou trois cafés tenus par les femmes des

riches limonadiers auxquelles il fait la cour, en cas qu'elles deviennent veuves.

L'employé bel-homme a des principes fixes: à six mille francs de rentes, il épouse une bossue ; à huit mille une femme de quarante ans ; à trois mille une Anglaise. Il espionne les filles de comptoir et les riches marchandes. On l'a quelquefois surpris chantant des romances dans quelques sociétés bourgeoises. Cet employé jeûne quelquefois pour se procurer des bagatelles à la mode.

Dans les bureaux, on se moque de ces Amadis à vide, et bien à tort: ils ont leur plan, ils ne nuisent à personne, ils ont une croyance, et s'y adonnent. Fidèles aux bals masqués dans le temps de carnaval, ils y vont chercher les bonnes fortunes qui les fuient partout, même là. Beaucoup finissent par se marier soit avec des modistes qu'ils acceptent de guerre lasse, soit avec des vieilles femmes, soit aussi avec des jeunes personnes auxquelles leur physique a plu, et avec lesquelles ils ont filé un roman émaillé de lettres stupides, mais qui ont produit leur effet.

Ces commis sont quelquefois hardis, ils voient passer une femme en équipage aux Champs-Elysées, ils se procurent son adresse, et lancent des épîtres passionnées à tout hasard.

Les employés beaux hommes ont leur place pour vivre, et leur physique pour faire fortune.

La Ganache. — L'employé ganache devient quelque-

fois rédacteur ou commis d'ordre. Il est dans son plus beau moment, vers quarante-cinq ans. Toujours marié, presque tou-

jours sergent-major dans sa compagnie, il loge dans un faubourg, où il a loué une maison à jardin. De taille moyenne et gros, il marche lentement, il est fier d'appartenir à l'Administration, il s'applique en tout à servir l'ordre de choses et se vante de son insouciance en politique. Adoptant l'opinion du Journal des Débats^ le seul qu'il veuille lire, il est pour le pouvoir quel qu'il soit. Sincèrement zélé, zélé sans arrière-pensée, il reste volontiers une heure de plus pour achever un travail que le chef demande.

Sa femme donne des leçons de piano dans des pensionnats de jeunes personnes. Il reçoit chez lui un jour par semaine, donne de la bière et des gâteaux, et permet de jouer la bouillotte à cinq sous la carre. Malgré cette médiocre mise, par certaines soirées enragées, l'employé à la mairie du douzième perd ses six francs.

La ganache est compatissante mais en paroles seulement, il est tenu par sa femme qui lui donne douze francs par mois, et à laquelle d'ailleurs il est attaché.

Dans son salon — il a un salon — sur la tenture vert américain bordée d'un cable rouge brille, comme disait madame Grassini ^ du buste de Napoléon, le portrait du Gouvernement i mais celui de Louis-Philippe ne va pas sans celui de la reine. Tout autour se voient le Convoi du pauvre

^ Joséphine Grassini (1773-1850). Bonaparte la ramena d'Italie après la bataille de Marenj^o. Elle fut la première cantatrice de la cour impériale et elle triomphait surtout dans Didon que Paër avait composé pour sa voix. Elle retourna en Italie après la chute de Napoléon.

d'après Vigneron, le soldat laboureur, et le masque de l'empereur.

Le dimanche, dans les beaux jours, la famille fait des parties aux environs de Paris dont on s'est donné la carte. La ganache, essentiellement respectée de ses enfants, leur a déjà fait connaître Antony, Arcueil, Bièvres, Fontenayaux-Roses, Aulnoy. Quand la partie ouest sera bien explorée, on se portera vers l'est, et ainsi de suite. Le fils aîné doit succéder à son père dans l'administration ; le second fait ses études pour entrer à l'école Polytechnique. Cet employé dit a son fils aîné : Quand tu auras l'honneur d'être employé par le gouvernement...

Il regarde son chef de division comme un homme de génie, il le propose comme un modèle à son fils, en s'écriant : — Je serais bien heureux si tu pouvais ressembler à M. Bouvard ! Si par hasard la voiture du ministre entre ou sort au moment où il quitte son bureau, et s'il se trouve à la porte, la ganache ôte son chapeau, que la voiture soit vide ou pleine. Aussi quand le chef de bureau lui explique un travail, la ganache prend-elle un air de componction, elle tend son intelligence, elle se fait tout expliquer, elle écoute avec profondeur.

Silencieux au bureau, travailleur exact, cet employé modèle, les pieds en l'air sur un pupitre de bois, étudie sa besogne en conscience. Il pose avec attention la plume au bord de la table avant de tirer son mouchoir, et la reprend gravement. Dans sa correspondance administrative, il est raide, il prend tout au sérieux, il appuie sur les moindres choses. Il ne fait au bureau que l'ouvrage du Gouvernement. S'il ne blâme pas ceux de ses collègues

qui s'y livrent à des travaux autres que ceux du bureau, sa conscience à lui ne le laisserait pas tranquille

Chez lui, le soir et le matin, il copie des mémoires, des pièces pour les avoués, pour les avocats, car il a surtout une belle écriture. L'industrie de sa femme et la sienne, le peu de fortune qu'elle a, ses appointements leur composent près de mille écus par an. Grâce à la plus sévère économie, on met mille francs de côté tous les ans, pour faire une dot à la jeune personne. La ganache a de beau linge, une épingle en diamant donnée par la belle mère le jour du mariage. Sa fille lui brode des bretelles, il maintient l'habit noir, le gilet blanc et le pantalon bleu. Il a été longtemps avant d'adopter les bottes. On fête dans la famille les anniversaires, les saints, et il compose des quatrains pour ces jours solennels. Il ne manque jamais un enterrement ni un mariage. Il va jusqu'au Père-la-Chaise, il rend ses devoirs à ses chefs au jour de l'an. Il économise depuis douze ans sur ses douze francs par mois, et il boursicote, afin de satisfaire un désir qui s'accroit de violence d'année en année, c'est sa seule passion : il veut voir la Suisse !

Note pour les grandes dames qui liront cette Physiologie: Le ménage de ces employés est parfaitement tenu, les filles sortent mises convenablement, la mère paraît cossue, le père a la tenue d'un riche bourgeois. Le père, la mère, les enfants, ont toujours du linge blanc, et les enfants reçoivent une belle éducation. Quand on y donne à diner, il y a quatre plats d'entrée et un bœuf pantelant autour duquel se groupent des légumes ; le second service comporte une volaille, deux entremets, deux plats sucrés :

le dessert est mirobolant (vingt-quatre plats). Enfin ce ménage a toujours vingt-cinq louis dans son secrétaire. Toute cette honnêteté sagement ordonnée, cette vie d'abeilles qui font miel et cire, roule sur mille écus. Que le diable emporte cette physiologie si ce n'est pas vrai... Et la femme ne peut pas être autrement vertueuse.

Le collectionneur. — Les travaux administratifs ?ont si ennuyeux pour les employés subalternes, que les commis dont l'esprit n'est pas tout à fait éteint compensent les ennuis du bureau par quelque passion. Il est rare de ne pas trouver dans chaque administration l'employé collectionneur et artiste.

Rangé, minutieux, épilogueur, son avancement ne préoccupe point cet employé, il a une place pour pouvoir vivre et se livrer à ses goûts dominants. Assez maladif, d'ailleurs, il a les cafés, le cigare et l'équitation en horreur ; il se couche à dix heures et se lève à sept ; il va rarement au spectacle ; il joue du flageolet ou de \2i flûte traversière^ et s'est fait prendre pour fifre dans la garde nationale afin de ne pas passer les nuits au corps de garde. Il a des collections ! Il souscrit à tous les ouvrages par livraisons ; les Scènes de la Vie privée des Animaux illustrées par Grandville, le Don Quichotte^ le Florian^ les Français peints par eux-mêmes^ même les bibliographies, tout ce qui livraisonne n'a pas de plus chaud souscripteur, mais il garde les ouvrages en livraisons et oublie de les faire relier. Il achète les lithographies de la maison Aubert, et, en général, tout ce qui, dans les arts, ne dépasse pas 50 centimes.

Il entasse chez lui des curiosités qu'on lui donne ou qu'il acquiert dans les ventes, où il ne dépasse jamais cent

sous pour tous ses lots. Aussi son logement est-il encombré de pierres à paysages, de modèles en terre cuite, de pétrification de la fontaine de Saint-Allyre de Clermont. Il a des régiments de petites bouteilles où il met des barytes, des sulfates, des sels. Il dit : Je possède des coraux, des papillons, des parasols de Chine, des poissons séchés, des médailles.

Le collectionneur ne se marie point, il craint le mariage, il veut garder son indépendance. Il a toujours une mère qui doit lui laisser mille francs de rentes, qu'il compte joindre avec sa pension ; ou bien il a une sœur modiste, fleuriste, pianiste, ou dame de compagnie avec laquelle il se retirera tôt ou tard à la campagne.

Quoique recherché par les mères de famille, ce jeune homme maigre, fluet, qui a les yeux tendres et cernés, qui porte des bas blancs par toutes les saisons, des pantalons verdâtres, des souliers lacés, des redingotes vertes ou noisettes, ne se laisse pas séduire.

Au bureau, il a un fauteuil de canne, percé au milieu du siège, ou garni d'un rond en maroquin vert, à cause de ses hémorrhoïdes. Il se plaint de ses digestions. Il fait le dimanche des parties de plaisir à âne, et accompagnées de lait, à Montmorency, des dîners sur l'herbe. Quelquefois, il entraîne le bureau à prendre du laitage sur le boulevard du Mont-Parnasse.

Cet employé devient souvent sous-chef.

L'Employé homme de lettres. — Cet employé est un finaud, qui travaille peu au bureau, il fait faire ce qui le regarde par les

surnuméraires. Il est d'ailleurs protégé par le chef de division, qui a une loge à toutes ses premières

représentations ; car il est un intrépide faiseur de vaudevilles. Ses liaisons avec ses collaborateurs, avec les théâtres lui permettent de donner des billets à ses collègues et des loges au chef de bureau. Il fait à peu près le nécessaire pour palper ses appointements ; mais il ne travaille qu'à ses pièces. Dans les associations dramatiques il est le piocheur, celui qui rabote le dialogue, tourne les couplets, raccommode une scène et raccorde une coupure. Ses collaborateurs suivent les répétitions, et corrigent ce qu'il exécute.

L'employé vaudevilliste devient quelquefois chef de division : il y en a des exemples, dont le plus illustre est Sewrin. Généralement a milieu de sa carrière administrative, il est au moins sous-chef, car il rend des services à ses supérieurs : il ménage les raccommodements entre le ministre et sa maîtresse, il empêche des articles contre des députés ou contre son directeur-général. Il a toujours la croix de la Légion d'Honneur. Sa tenue est supérieure, il ressemble à un fonctionnaire distingué. D'ailleurs, il est à son aise, il a campagne, il ne se refuse pas le cabriolet de régie. Il dit Scribe, il dit Hugo, Dumas, Delavigne, Auber, Berlioz, il dit même Ancelot tout court. Il connaît tous les auteurs, il dîne presque toujours en ville, il traite au Rocher^ de Cancale, il a mille écus du ministère, et se fait sept à huit mille francs par an au théâtre avec ses tiers et ses moitiés de pièces.

Cet employé n'est pas marié, mais il a son affaire au théâtre, on lui connaît un attachement. Il n'a d'esprit

' Le restaurant du Rocher de Cancale rue Montorgueil où Balzac situe tous les dîners élégants de ses romans.

que sur la scène et dans ses pièces, car, dans la vie ordinaire, il n'a pas plus d'esprit que tout autre employé. Ses collègues le trouvent bon enfant. Il arrive au bureau quand il veut, on ne lui dit rien, il y apporte des romans qu'il lit pour y trouver, par contre-pied, des traits d'esprit ou des sujets.

Une autre figure de ce genre est l'employé homme de lettres qui fait des livres au lieu de faire des pièces. Hélas! son existence n'est pas aussi brillante que celle de son confrère. Il expectore à peine un roman tous les deux ans, qui ne lui donne guère, l'un dans l'autre, qu'un supplément de sept ou huit cents francs par an ; mais il fait des articles critiques non signés dans les journaux : il travaille pour avoir le prix Monthyon. Il a une existence plus sourde, plus éteinte que celle d'un vaudevilliste ; mais il a la croix de la Légion-d'Honneur. Il est plus assidu que l'autre à son bureau, car il n'a pas la ressource des loges, des billets de spectacle pour acheter son indépendance. Il se bat avec la langue française, et corrige ses épreuves à ses moments perdus ; mais il se fie si peu à son talent, qu'il ne veut pas perdre ses chances d'avancement: il finit quelquefois par ne plus écrire.

Le Cumulard. — Cet employé se recommande par son industrie. Clarinette ou haut-bois à l'Opéra-Comique, il est musicien le soir ; et le matin il est teneur de livres chez un négociant, de sept heures à neuf heures.

En soufflant au théâtre dans un morceau de bois, en suant sang et eau le matin, il se fait ainsi neuf mille francs. Il a une

femme charmante, une jolie famille. Le cumulard cultive les arts et les artistes. Sa manie consiste

à organiser des concerts où tous les employés de la division vont gratis, car il a besoin d'une excessive indulgence à cause des répétitions. Comme il est très bon musicien, il ne va qu'aux répétitions générales. L'Administration complaisante se prête à cela, soit au ministère, soit au théâtre. D'ailleurs il élève en musique et à la brochette un petit jeune homme qui le remplace et qui doit lui succéder à l'orchestre. Sa femme, qui est très jolie et qui a quelque fortune, a son indépendance. Elle ne voit son mari qu'à dîner, et s'est toujours liée avec le chef de division ; aussi le cumulard obtient-il de l'avancement. Sa femme reçoit les mercredis, et joue la femme comme il faut. Elle dépense beaucoup en toilette, sans que son ménage en souffre. Ses enfants ont des demi-bourses. Le cumulard a l'esprit de faire la bête, il se vante de son bonheur intérieur. C'est un bon gros homme, assez hurluberlu^ comme tous les artistes, mais qui ne manque pas de bon sens.

Le chef de bureau menacé de près par lui, dit que c'est un homme très fin. Le cumulard est travailleur, il a de l'esprit, il fait des jeux de mots, il expédie rapidement sa besogne.

L'Usurier. — Cet employé a la figure terrible. Il n'a pas deux manières d'être : il est ou pâle, long, verdâtre, le front chauve, l'œil véron ; ou présente une figure échauffée, boutonneuse, rouge. Il a le sang blanc ou le sang vicié. Il est employé par spéculation, et pour pouvoir vivre sans toucher ni à son capital ni à ses intérêts. Il est silencieux, et donne tout son temps, son intelligence à l'Administration, où il finit par faire son chemin. Il ne rit jamais, il a les lèvres minces, il est de bon conseil, mais

sententieux. Personne au bureau ne sait ce qu'il fait, il est muet sur ses opérations. Ses pratiques le trouvent chez lui, de sept heures à neuf heures, excepté les quinze et les fins de mois, ou de cinq à six heures. Sa soirée est un mystère. C'est cet employé que l'on vient souvent demander et qui descend causer dans la cour, où il écoute alors plus qu'il ne parle, et à qui des inconnus présentent des papiers qu'il regarde d'un air froid et impassible, et il remonte avec calme, et il reprend sa besogne. Il a une tabatière d'or.

Le Flatteur. — Cet employé, toujours assez médiocre, se soutient par les services qu'il rend, et par la crainte qu'il inspire. Il cause avec le chef de bureau, le chef de division ; il les observe et s'insinue dans leur confiance ; il finit par connaître leurs goûts, leurs caprices ; il leur rend des services de toute nature, et les instruit de ce qui se dit et de ce qui se fait dans les bureaux. Malgré le mépris qu'il inspire, il reste : il est indispensable, il a surpris des secrets ; et si à toute cette immense fraude il joint un peu de talent ou de l'ambition, il parvient quelquefois. On dit alors qu'il est dévoué : il se laisse en effet désavouer, il supporte les malheurs de son audace avec calme, et personne ne s'explique son pouvoir, ni sa résignation. On le trouve infâme, et on lui donne la main. On l'appelle le jésuite. Il dénonce un peu, il espionne beaucoup, il y met de l'adresse : on y est toujours pris !

Le Commerçant. — Ce genre d'employés est assez commun. La plupart ont des femmes qui sont ou de riches couturières ou des lingères,ou des marchandes de nouveautés, de cachemires, de modes, etc. L'administration aime

beaucoup ces sortes de gens ; ils sont contents de leur sort, leur traitement leur suffit. Les femmes de ces employés sont aus-

si satisfaites que l'administration, elles n'ont pas leur mari sur le dos pendant la journée et sont maîtresses au logis. Ils font d'excellents commis, d'excellents maris et d'excellents ménages.

Ces employés ont produit les ménages fantastiques où le mari ne se voit jamais que le dimanche ou les jours de fête. En arrivant chez eux, à cinq heures jusqu'à sept heures, ils entrent dans un cabinet pour mettre les livres de leurs femmes à jour, et faire la caisse. Dans les grandes circonstances d'affaires, ils se montrent : un négociant est alors tout étonné de rencontrer un employé rusé qui défend les intérêts de l'établissement. Ces employés sont quelquefois commanditaires dans de fortes maisons de commerce, dans la droguerie, la haute épicerie, la librairie. Il y avait un employé au Trésor qui achetait les pièces de M. Scribe, et qui se nommait Pollet ; il achetait aussi des romans. Mais quand le commerce devient trop intéressant^ l'administration a tort, et l'employé quitte la partie. Quelquefois l'employé se trouve engagé dans une entreprise lourde qui lui dévore ses capitaux, il reste alors employé malheureux.

Les gens graves de l'administration disent alors que l'on a tort de faire deux choses à la fois. Le proverbe : il ne faut pas courir deux lièvres, court les bureaux.

Le Piocheur. — Celui-ci a pris la carrière au sérieux : il étudie les choses, les hommes, les affaires ; il pénètre les ressorts de l'Administration ; il aime son pays ; il possède la partie ; il fait des mémoires sur les difficultés. Il est

quelquefois sombre et inquiet, comme un homme qui ne sait pas s'il percera ; mais il finit par être apprécié. C'est, dit-on un cheval à l'ouvrage ; il emporte du travail chez lui, il furète dans le

ministère ; il ne fait pas autre chose que de l'administration ; il devient enfin un homme spécial, comme l'homme entré pilotin devient contreamiral ; et le sous-lieutenant, général. Il a la volonté, il l'applique à l'administration ; rien ne le rebute, rien ne le décourage. Chose étrange ! c'est celui-là qui a des envieux, et pour lequel chacun est difficile. Le ministre, le chef de division, sont exigeants pour lui : comme, quand dans un attelage il se trouve un bon cheval, c'est à lui que le fouet s'adresse dans les mauvais pas. Quelquefois le piocheur menace de quitter la baraque ou la boutique ! On le retient, on le décore, et il arrive à cinquante ans à être maître des requêtes, directeur, et il défend des projets de loi aux chambres ; et il fait un beau mariage, et le public le regarde comme un homme fiscal, comme un bureaucrate, comme le fléau des contribuables. Le pauvre employé. — Voici la figure la plus touchante, celle de l'homme qui n'a ni bonheur ni entregent, qui n'a pas de double industrie, qui n'a que sa place, et qui s'est marié avec une femme qu'il aime. Pour Augustine, il se prive de tout. Il est ponctuel, il déploie les plus hautes vertus, il demeure hors barrière. Sa femme, qui se permet à peine une femme de ménage, nourrit son enfant, fait tout chez elle et marchande elle-même les moindres choses. Le ménage vit avec dix-huit cents francs, et s'en contente pendant vingt ans, sans pouvoir mettre un sou de côté. Ces deux êtres intéressants ont réussi.

dans la vie, à payer de modestes meubles en acajou, quatre robes, deux chapeaux, et les souliers de la femme chaque année, les bottes et les habillements du mari.

Dans cette lutte entre le ventre et la main, l'intelligence s'est ou effacée ou agrandie. L'employé invente des corsets méca-

niques ou des biberons, des pompes à incendie ou des paracrottes, des cheminées qui ne consomment pas de bois, ou des fourneaux qui cuisent les côtelettes avec trois feuilles de papier. Il se fait voler par celui qui lui prête des fonds pour le brevet, et retombe dans la misère; ou bien il atteint sa retraite, et cherche une place dans une administration particulière. S'il meurt avant sa retraite, on ne sait ce que devient ni sa femme ni son enfant. Les ministres ne s'inquiètent en aucune manière de ces pauvres victimes.

RÉSUMÉ

Vous devez apercevoir maintenant pourquoi tout va si lentement dans le pays de bureaucratie.

L'Etat payant très peu ses employés, les employés sont obligés d'avoir une double existence; de faire deux choses, de se partager entre l'administration et une autre industrie: en sorte que les affaires souffrent, vont lentement, et ne peuvent pas aller autrement.

On se demande comment la maison Rotschild, qui a tout autant de détails que le ministère des finances, qui remue autant de capitaux, qui est obligée de savoir les ressources et les finances non seulement de la France, mais de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Belgique, de l'Autriche et de Naples, du pape et du grand-Turc, qui paye autant d'intérêts que la France, et qui a des relations avec toutes les villes d'Europe, fait ses affaires avec vingt commis, quand le ministère des finances en a plus de mille. Les vingt employés de Rotschild travaillent dix fois plus que ceux du

Trésor ; mais ils ont un avenir, ils apprennent à être banquiers, ils veulent savoir comment on gagne des millions, ils voient une récompense proportionnelle à leurs efforts ; tandis que les employés, en France, ont un misérable avenir, peu d'honneur quoique très honorables, et n'apprennent que la dépense sans apprendre la recette. Autrefois, dans les ministères fran-

çais, les efforts, les travaux pouvaient être récompensés : un ministère attendait le petit employé Colbert, Letellier, de Lyonne. Aujourd'hui il faut être député pour devenir administrateur.

Les traitements ne sont point proportionnés aux exigences du service. Cent employés à douze mille francs feraient mieux et plus promptement que mille employés à douze cents francs. Mais la machine est ainsi montée, il faudrait la briser et la refaire ; et personne n'en a le courage en présence de la tribune et des sottes déclamations de l'opposition, ou des terribles pufFs de la presse. Il s'ensuit qu'il n'y a point solidarité entre le Gouvernement et l'Administration : un ministre veut et ne veut pas, il y a des lenteurs interminables entre les choses et les résultats. Si le vol d'un écu est impossible, il existe des collusions dans la sphère des intérêts. On ne concède certaines opérations qu'après des stipulations secrètes, impossibles à surprendre. Enfin les employés, depuis le plus petit jusqu'au chef de bureau, ont leurs opinions à eux, ne sont pas les mains d'une cervelle, c'est-à-dire, n'agissent pas tous dans la pensée du Gouvernement ; ils peuvent parler contre lui, voter contre lui, juger contre lui.

La subordination n'existe pas dans l'Administration à Paris. Un commis-rédacteur pourra très bien humilier son chef de division en le rencontrant à pied dans les Champs-Elysées, quand il sera, lui, en voiture élégante avec une jolie femme. Un employé

supérieur, un directeur qui fait et défait des préfets, qui décide des choses les plus graves dans l'Etat, n'est presque rien dans Paris. On a beaucoup perdu, en repoussant les

costumes et les uniformes auxquels tenait tant Napoléon.

Sur les neuf heures que tout employé doit à l'état dans les bureaux, il y en a bien quatre et demie de perdues en conversations, en narrés, en disputes, en taille de plumes, en intrigues. Ainsi l'état perd cinquante pour cent dans le travail. Il pourrait faire faire pour dix millions ce qu'il paye vingt.

Les variétés d'employés que nous avons décrites constituent les rouages de la machine. Maintenant voici les moteurs !

LE CHEF DE BUREAU

Au-dessus de toutes les figures que vous pouvez imaginer d'après les types de commis se dresse en premier lieu la physionomie assez curieuse du chef de bureau, qui est dans l'administration ce que le colonel est dans l'armée. Mais, hélas, ils ressemble bien plus à un régent de collège qu'à un colonel.

On ne parvient pas au poste de chef de bureau avant quarante ou cinquante ans, et presque tous les chefs de bureau ont passé par la filière administrative. Assurément, pour être un homme remarquable en arrivant à ce poste, il faut avoir été bien vigoureusement doué par la nature, et avoir possédé des qualités bien éminentes.

Le chef de bureau doit être nécessairement travailleur, et il offre à cet âge, sur une figure fatiguée, un air assez content de lui-même, il est presque toujours décoré, il a peu de cheveux, il est rarement somptueux ou recherché dans sa mise ; mais il a surtout le dégoût empreint sur la figure : aucun d'eux ne trouve que le jeu vaille la chandelle. Il eût été bien autre chose dans toute autre carrière !

Parmi les chefs de bureau, il s'en trouve de bonnes gens, unis, tout ronds ; mais le plus souvent ils ont je ne sais quoi d'acerbe et de despotique dans la physionomie. Ils ont tous à se plaindre ou des hommes, ou des choses, ou des ministres. Sachez bien que tous ont la conviction

profonde des résultats qui sont consignés au chapitre précédent. Entre quatre murs ou en rase campagne, il n'en est pas un qui ne vous dise : — C'est une drôle de chose, allez, que l'administration.

Ils ont vu le bien possible en théorie, impossible en pratique, ils ont vu les résultats les plus contraires aux promesses : ils ne croient à rien et croient à tout. Résignés sur tout, ils accomplissent les affaires, comme Pilate prononçait le jugement de Jésus-Christ, en se lavant les mains. Ils ont des sourires et des regards si bien à eux, que, pour qui connaît bien les physionomies parisiennes, en voyant un homme dans un omnibus, décoré, en habit bleu ou noir, le visage fatigué, creusé comme celui du bon Charles Nodier, sans le fin sourire de Villemain, mais désillusionné comme celui d'Henri Monnier, il n'hésite pas et se dit : — C'est un chef de bureau. Dans les bureaux, le chef est ou chien ou bon enfant : il n'a que ces deux caractères. Le chien est dur, exigeant, tracassier, méticuleux. Il a une mauvaise santé, il a eu des passe-

droits, il rend à ses employés les maux qu'on lui a faits ; il est rogue, prétentieux avec le public, et avec ses employés absolu, tranchant; il n'adoucit point les refus; il y a chez lui du professeur, du juge et de l'académicien jaloux.

Le bon enfant est calme, indulgent, complaisant sans se laisser duper, il jouit d'une bonne santé. Ordinairement les chefs de bureau de ce genre ont des succès auprès du beau sexe. Ils sont aimables avec les femmes^ ils sont hommes du monde, assez coquets dans leur mise, ils dorent les pilules et font des réprimandes en faisant observer tout ce qu'elles leur coûtent à faire.

En général il y a une grande ligne de démarcation entre les chefs de bureau et les autres employés. Les chefs de bureau sont, eux, assez bien avec les chefs de division, comme sont les colonels avec les généraux ; car, à mesure qu'on s'élève, les manières et les idées se simplifient, l'horizon s'agrandit, les boutonnières fleurissent, les figures prennent du caractère, l'homme a du ventre, et le traitement permet de vivre à Paris.

LE CHEF DE DIVISION

Le chef de bureau peut encore être un homme ordinaire, mais le chef de division est toujours un homme distingué.

Quand il prend le nom de directeur, c'est, comme nous l'avons dit, un homme politique.

Quant aux directeurs-généraux, ils se croient tous des hommes d'état.

Le malheur du chef de division est de tellement ressembler à un chef de bureau, que souvent il n'y a réellement entre eux que la différence du traitement et de la nomenclature : car le chef de division a toujours beaucoup de qualifications. Jugez ce que tient de place dans l'Almanach royal :

M. Buireau Leschevin, directeur du personnel, officier de la Légion d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, du Lion de Belgique, de Saint- Ferdinand d'Espagne, de Saint- Wladimir de Russie, troisième classe, et membre libre de l'Institut ; maître des requêtes en service extraordinaire, député d'un département ou membre du conseil général de la Seine, et toujours le fantastique etc.

Le chef de division protège ses employés ; il leur permet de prendre l'air \c jour des Anglais^ (\u\ est le jour public où les créanciers peuvent entrer et faire des scènes à leurs débiteurs. Ce digne homme rudoie les créanciers

qui s'adressent à lui, il se prête aux combinaisons que peuvent rendre utiles les oppositions sur les traitements, et quelquefois obtient du ministre le payement d*une petite dette criarde. Il s'efforce d'être le père de ses employés.

Les chefs de divisions sont, comme nous l'avons dit, la monnaie du ministre, ils sont donc l'âme des ministres, et gouvernent les ministres.

Le nerf, l'existence, la gloire du chef de divison, c'est le Rapport.

Quand les rois eurent des ministres, ce qui n'a commencé que sous Louis XIV, ils se firent faire des rapports sur les questions

importantes. Insensiblement, les ministres ont fait comme les rois ; puisque sept ministères sont aujourd'hui la monnaie d'un roi. Maintenant les ministres occupés de se défendre devant les deux chambres et devant la cour, sont plus que jamais menés par les lisières du rapport. Il ne se présente rien d'important dans l'administration que, le ministre, à la chose la plus urgente, ne réponde : — J'ai demandé un rapport.

Le rapport, c'est, pour l'affaire et pour le ministre, ce qu'est le rapport à la Chambre des députés pour les lois : une consultation où sont traitées les raisons contre et pour avec plus ou moins de partialité ; en sorte que le ministre est aussi avancé avant qu'après le rapport.

Il semble que l'on est ministre pour avoir de la décision, connaître les affaires et les faires marcher ; mais non, le rapport règne en France depuis le colonel jusqu'au maréchal, depuis le commissaire de police jusqu'au roi, depuis les préfets jusqu'aux ministres, depuis la Chambre

jusqu'à la loi. Tout se discute, se balance et se contrebalance de vive voix et par écrit, tout prend la forme littéraire, la France rapporte, rapporte tant, qu'elle se ruine malgré de si beaux rapports, elle perd son temps, elle disserte au lieu d'agir. Il se fait en France un million de rapports écrits par année. Il s'ensuit que les bureaucrates régnent.

Un ministre vous a donné les plus belles assurances, vous revenez dans les bureaux, on vous dit : — On fait le rapport au ministre. Vous vous trouvez alors face à face avec une lame de couteau ou une massue selon le tempérament du redoutable chef de division. Comprenez- vous? De là cet axiome.

10'"^ Axiome.

Le rapport est un report, et quelquefois un apport.

Il ne faut cependant qu'un moment pour prendre un parti. Quoiqu'on fasse, il faudra décider. Plus vous aurez mis en bataille de raisons pour et de raisons contre, moins le jugement sera sain. Les plus belles choses de la France se sont faites quand il n'existait pas de rapport et que les décisions étaient spontanées.

Le chef de division marche sur deux béquilles, le Rapport en est une, le Mémoire est l'autre.

Nous pourrions faire de Madagascar notre Botany-Bay. Quels sont les moyens à employer, comment faire ? Le directeur des colonies passe un an à préparer un mémoire où la possibilité est établie, où les ressources sont indiquées. On met le mémoire dans un carton, il y dort ; ou

si la chose est urgente, on passe immédiatement à Texécution.

Mais un inventeur propose à la marine un moyen de dessaler Peau de la mer, le ministre demande un rapport.

Le rapport dit que cela est si difficile, que c'est impossible; la marine, depuis cent ans, est ennuyée de propositions de ce genre. Il propose de nommer une commission de savants : l'homme ennuyé va en Angleterre, et vend son procédé.

Avez- vous compris ? Voilà le chef de division : il peut tout aussi bien être une célèbre ganache qu'un grand homme inconnu.

LE GARÇON DE BUREAU

Sous cette pyramide humaine, en haut de laquelle est le ministre se trouve un homme heureux, caché dans un coin, sous sa crypte, derrière son paravent, sous sa livrée de drap bleu à bordure multicolore ; cet homme, c'est le garçon de bureau !

Le garçon de bureau peut très-bien le soir devenir changeur de contremarques à la porte d'un théâtre, ou receveur dans un bureau grillé, ou porteur d'un journal du soir.

Le garçon de bureau ne peut pas aller au-dessus de l'huissier ; mais comme il y a peu d'huissiers aujourd'hui, comme les ministres et les directeurs-généraux exigent un certain physique, une certaine figure, des mollets et des manières, cette place est le bâton de maréchal des garçons de bureau, c'est-à-dire très rare.

Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques, ces garçons, sans besoins, bien chauffés, vêtus aux dépens de l'Administration, riches de leur sobriété, sondent jusqu'au vif les employés. Ils n'ont d'autre moyen de se désennuyer que de les observer ; ils connaissent leurs manies, savent jusqu'où ils peuvent s'avancer dans le prêt, et font d'ailleurs les commissions avec discrétion. Ils engagent ou dégagent au Mont-de-piété pour les employés, achètent les reconnaissances, et

prêtent sans intérêt. Voici pourquoi. Aucun employé ne prend d'eux la moindre somme sans la rendre en y joignant une gratification : les sommes sont légères, les temps de prêts très courts, il s'ensuit des placements à la petite semaine, excessivement sûrs et profitables.

Serviteurs sans maîtres, quittant leur livrée à cinq heures, ayant peu d'ouvrage, ces garçons ont de sept à huit cents francs d'appointements. Les étrennes, les gratifications portent leurs émoluments à douze cents francs, et ils sont en position d'en gagner autant avec les employés. Leur industrie du soir leur rapporte à peu près trois cents francs.

Enfin leurs femmes sont garde-malades, font des reprises aux cachemires, blanchissent et raccommodent les dentelles, sont marchandes à la toilette, et quelquefois tiennent des bureaux de tabac, ou sont concierges dans des maisons opulentes, et gagnent autant que leurs maris.

Aussi n'est-il pas rare de voir des garçons de bureau électeurs, ayant une maison dans Paris. Après trente ans, ils ont une pension de six cents francs. Vous trouverez dans le livre des pensions, des garçons de bureau retraités à treize et quatorze cents francs.

La figure de cet employé du dernier ordre est plus curieuse qu'on ne le pense, carie vrai philosophe est rare; et ce garçon, qui n'est jamais célibataire, est le philosophe des administrations.

Les garçons voient tout dans les bureaux, ils ont leurs jugements à eux, leur petite politique; ils ont leur importance aux yeux du public, ils sont les eunuques de ce vaste sérail : moins ils ont à faire, plus ils se plaignent. Si

le garçon d'un bureau est, par hasard, appelé dix fois dans une matinée, s'il va d'un ministère à un autre trois fois, s'il est renvoyé d'une division à l'autre comme un volant sur deux raquettes, il se plaint, il dit que c'est à en perdre la tête.

Voici le beau idéal du garçon de bureau. Quand, en 1830, il y eut ce grand mouvement national qui ne peut se rendre que par cette profonde pensée politique : Ote-toi de là que je m'y mette ! qui dirigea la conduite de tous les libéraux, les bureaux furent agités, il y eut des déménagements de fond en comble. Cette révolution pesa principalement sur les garçons de bureau, qui n'aiment guère les nouveaux visages. Un de nos amis, venu de bonne heure au ministère a entendu le dialogue suivant entre deux garçons : — Hé bien, comment va le tien ?

Il s'agissait d'un chef de division.

— Ne m'en parle pas, je n'en peux rien faire. Il me sonne pour me demander si j'ai vu son mouchoir ou sa tabatière. Il reçoit sans faire attendre, pas la moindre dignité. Moi, je suis obligé de lui dire : Mais, monsieur, monsieur le comte votre prédécesseur, dans l'intérêt du pouvoir il bûchait son fauteuil avec son canif pour faire croire qu'il travaillait. Et il brouille tout ! je trouve tout sens dessus dessous, c'est un bien petit esprit. Et le tien ?

— Le mien, oh ! j'ai fini par le former, il sait maintenant où est son papier à lettres, ses enveloppes, son bois, toutes ses affaires. Mon autre jurait, celui-là est doux... mais ça n'a pas le grand genre ; il n'est pas décoré, je n'aime pas qu'un chef soit sans décoration : on peut le prendre pour un de nous, c'est humiliant. Il emporte le

papier du bureau, et il m'a demandé si je pouvais aller servir chez lui les jours de soirée.

— Eh ! quel gouvernement, mon cher ?

— Oui tout le monde carotte.

— Pourvu qu'on ne nous rogne pas ?

— J'en ai peur ! Les Chambres sont bien près regardantes. On chicane le bois des bûches.

— Eh bien ! ça ne durera pas longtemps, s'ils prennent ce genre-là.

LE RETRAITE

Tant que l'on est employé, dans tous les bureaux, dans toutes les administrations, il n'y a qu'un cri, une pensée, une seule romance dont voici les paroles : — Ah ! quand aurai-je fini mon temps ! quand pourrai-je quitter! quand pourrai-je prendre ma retraite ! J'ai encore tant d'années à faire, et puis mes trente ans seront accomplis ! J'irai vivre à la campagne !

Ceux qui n'ont plus que deux ans, cinq ans, dix-huit mois, tout le monde les trouve heureux, et chacun leur sourit : ils s'en iront ! ils feront place aux jeunes !

Quand arrive le moment, il en est de l'employé comme de mademoiselle Mars, et des acteurs ; ils se sentent verts et pleins d'activité, jamais ils n'ont eu plus de judiciaire. Si d'imprudentes impatiences leur rappellent leur retraite, ils crient, et il se chante un nocturne invariable : — Quelle injustice ! je commence à joindre les deux bouts.

je viens d'établir ma fiUe, j'ai de l'expérience, l'Etat peut jouir de mes connaissances, et c'est quand on devient bon à quelque chose que l'on vous renvoie. D'un trait de plume, on vous enlève

la moitié de votre avoir. Et que faire ? est-ce à cinquante-cinq ans que l'on prend une carrière ?

L'employé oublie toutes ses récriminations contre les vieillards stupides, les ganaches qui fermaient aux jeunes gens l'entrée de la carrière ; il se débat contre le ministre, contre le chef du personnel : il les apitoie, il se cramponne à son fauteuil comme un condamné à mort s'attache à la charrette. Mais enfin il est mis à la retraite, il faut quitter ses cartons, cette atmosphère, ces paperasses abhorrées et adorées tour à tour.

— Que vais-je devenir, avec cet homme là chez moi toute la journée ! dit sa femme. A quoi l'occuper ? Il est si tatillon, si touche-à-tout, si minutieux, si drôle ! Allez, dit-elle à ses amies, vous ne le connaissez pas ! il va falloir lui fourrer quelque chose dans la tête ! Sa pension à faire régler l'occupera pendant quelque temps, mais après !

Une femme de quarante-cinq ans a généralement peu les moyens d'amuser un homme de cinquante-cinq ans. Le ménage tourne alors les yeux sur Passy, Belleville, Pantin, Saint-Germain, Versailles.

L'employé retraité devient un infatigable liseur de journaux, il les lit depuis le titre jusqu'au nom du gérant, il étudie les annonces, et cela lui prend trois heures ; puis il flâne, il atteint péniblement son dîner ; mais une fois là, tout est sauvé. Le soir il fait sa partie, il va en société.

Beaucoup d'employés retraités s'adonnent à la pèche,

occupation qui a beaucoup d'analogie avec celle du bureau. Quelques autres, hommes malicieux, se font actionnaires,

perdent leur fonds, mais ils retrouvent une place dans les entreprises.

Il y en a qui deviennent maires de village ou adjoints, et qui continuent leurs poses bureaucratiques.

Tous se débattent contre leurs anciennes habitudes, il y en a qui sont dévorés du spleen ; ils meurent de leurs circulaires rentrées, ils ont non pas le ver mais le carton solitaire : ils ne peuvent pas voir un carton blanc bordé de bleu sans que cela ne les impressionne. La mortalité sur les employés retraités est effrayante.

Ce mot : — Le père chose est mort ! retentit souvent dans les ministères, et se dit sans compassion. Il n'obtient d'autre réponse qu'un : — Tiens ! ou : — Eh bien, ça ne m'étonne pas.

Quelquefois suit la biographie du défunt, ainsi dépeint:

— C'était un drôle de corps !

— Oh ! oui.

— Figurez-vous que le père chose écrivait un journal de sa vie, il écrivait l'achat d'un chapeau, le sou donné à un pauvre, et même...

— Bah !

— Parole d'honneur, il faisait des ronds, devant le jour du mois à son almanach !

— Pas possible !

Sa femme me l'a dit ! — C'était bien leste, dit le loustic du bureau.

Ou bien : — Le père chose avait la fureur de mettre des bûches dans le poêle, il nous faisait crever de chaleur,

il avait Thiver dans le ventre. Il est entré un matin et nous a dit : Ma mère est morte ! absolument comme il aurait dit : Je me suis acheté ce petit pain de seigle. Il dormait toujours. En travaillant il s'endormait, sa plume qu'il tenait toujours faisait des points sur son papier.

Ou bien ; — Le père chose était un fameux farceur ; il buvait de la tisane quatre mois de l'année sur douze, il avait du malheur.

— Il sera mort de quelque paysanne, le vieux scélérat ! U était bien ennuyeux, et comme il vous recevait le monde : — Qu'y a-t-il pour votre service ? Poli comme une bûche.

MORALITÉ DE CETTE PHYSIOLOGIE

En sorte que vous arrivez dans un bureau pour une affaire grave et vous trouvez un monsieur qui dit : Ça ira bien sur l'air de : Vive la lithographie !

Si votre affaire est en suspens, la sienne est en musique.

Vous venez pour une réclamation pressante, vous ne trouvez pas le sous-chef; mais le soir à l'Opéra un ami vous montre une vieille figure d'ange soufflant à l'orchestre dans un cornet à piston, et vous dit : — Voilà de qui dépend ton affaire.

Vous espérez avoir des bourses pour votre fils, pour votre neveu, pour l'orphelin d'un capitaine, et vous trouvez dans la cour un employé qui les vide.

Au Trésor, vous venez recommander un ami à un homme qui vous recommande l'établissement de sa femme.

j jme Axiome.

La vie des bureaux est double.

Quand on se destine à Tadministration, il faut y entrer par la tête au lieu de se mettre à la queue.

Pour devenir chef de division, faites-vous nommer député, devenez taquin ou rendez des services comme M. Piet sous la Restauration, passez pour un homme spécial, vous devenez directeur-général ou chef de division.

L'antichambre de l'Administration est la Chambre, la cour en est le boudoir, le chemin ordinaire en est la cave.

12""^ Axiome.

Pour être quelque chose, il faut commencer par être tout.

Pour servir l'Etat il faut être riche, et beaucoup de gens s'imaginent qu'on s'enrichit en servant l'Etat.

L'Etat vole autant ses employés que les employés volent le temps dû à l'Etat.

On travaille peu parce qu'on reçoit peu. La Chambre veut administrer, et les administrateurs veulent être législateurs.

Le Gouvernement veut administrer et l'Administration veut gouverner.

Aussi les lois sont-elles des règlements, et les ordonnances deviennent-elles parfois des lois.

Il y a une réforme administrative à faire.

Les traitements, les pensions et rentes, qui n'existaient

pas avant la révolution, forment les trois quarts du budget, et c'est un peu trop.

Si la France, le pays le mieux administré de l'Europe, est ainsi, jugez de ce que doivent être les autres ! Pauvres pays, qui marchent sans les deux Chambres, sans la liberté de la presse, sans le Rapport et le Mémoire, sans les circulaires, sans une armée d'employés (il n'y a pas cent employés à Vienne dans les bureaux de la Guerre), et qui ont des armées, des flottes, et qui font des chemins de fer sans les discuter. Ça peut-il s'appeler des gouvernements, des patries ? Ces gens-là pourtant ont une politique, ils ont une petite influence ; mais ils n'ont pas le progrès des lumières^ ils ne peuvent pas remuer des idées, ils n'ont pas de tribuns indépendants, ils sont dans la barbarie. Il iiy a que le peuple français de spirituel.

Quand un employé français supérieur voyage, il n'en revient pas ; il ne sait pas comment on peut se passer de chefs de division, de directeurs-généraux, de ce bel étatmajor, la gloire de la France et de l'empereur Napoléon qui avait bien ses raisons pour créer des places.

L'académie des sciences morales et politiques devrait bien proposer un prix pour qui résoudra cette question. Quel est r Etat le mieux constitué^ de celui qui fait beaucoup de choses avec peu d"* employés ^ ou de celui qui fait peu de choses avec beaucoup d" employés ?

Tel est notre dernier mot, il est profond comme le budget, aussi compliqué qu'il paraît simple, et met un lampion sur ce casse-cou, sur ce trou, sur ce gouflPre, sur ce volcan appelé par le Constitutionnel Phorizon politique.

Proposition.

M. de Cormenin est prié de faire un rapport sur le nombre et les attributions des employés sous la république, attendu qu'on nous a promis un trône environné d'institutions républicaines.

DE LA MADELEINE A LA BASTILLE

Toute capitale a son poème où elle s'exprime, où elle se résume, où elle est plus particulièrement elle-même. Les Boulevards sont aujourd'hui pour Paris ce que fut le Grand Canal à Venise, ce qu'est la Corsia dei Servi à Milan, le Corso à Rome, la Perspective à Pétersbourg (imitation des Boulevards), Sous les Tilleuls à Berlin, le Bois de La Haye en Hollande, Regent-Street à Londres, le Graben à Vienne, la porte du Soleil à Madrid. De tous ces cœurs de cités, nul n'est comparable aux Boulevards de Paris. Le Graben, à peine long comme le plus petit de nos Boulevards, ressemble à une bourgeoise endimanchée. Sous les Tilleuls est aussi morne que le boulevard du Pont-aux-Choux ; il a l'air d'un mail de province, et commence par des hôtels qui ressemblent à des prisons d'Etat. La Perspective ne ressemble à nos Boulevards que comme le strass ressemble au diamant, il y manque ce vivifiant soleil de l'âme, la liberté... de se moquer de tout qui distingue les flâneurs parisiens. Les usages du pays

empêchent d'y causer trois ou de s'attrouper à la moindre cheminée qui fume trop. Enfin le soir, si beau, si agaçant à Paris, fait faillite à la Perspective ; mais les édifices y sont étranges, et si l'Art ne doit pas se préoccuper de la matière employée, un écrivain impartial avouera que la décoration architecturale peut en certains endroits disputer la palme aux Boulevards.

Mais toujours des uniformes, des plumes de coq et des manteaux ! mais pas un groupe où se fasse le petit journal ! mais rien d'imprévu, ni filles de joie, ni joie. Les guenilles du peuple y sont sans variété. Le peuple, c'est toujours la même peau de mouton qui marche ! A Regent-Street aussi, toujours le même Anglais et le même habit noir, ou le même macintosh ! A Pétersbourg, le rire se fige sur les lèvres; mais, à Londres, l'ennui les ouvre incessamment de la façon la moins agréable. Entre Londres et Pétersbourg, tout le monde préférera les glaces de la nature à celle des figures. A la Perspective, il n'y a qu'un czar ; à Londres autant de lords autant de czars ; c'est trop. Le Grand Canal est un cadavre, le Bois de La Haye n'est qu'une vaste guinguette de riches, et la Corsia dei Servi, n'en déplaise à l'Autriche, est meublée de trop d'espions pour être elle-même ; tandis qu'à Paris !... Oh ! à Paris, là est la liberté de l'intelligence, là est la vie ! une vie étrange et féconde, une vie communicative, une vie chaude, une vie de lézard et une vie de soleil, une vie artiste et une vie amusante, une vie à contrastes. Le Boulevard, qui ne se ressemble jamais à lui-même, ressent toutes les secousses de Paris : il a ses heures de mélancolie et ses heures de gaieté, ses heures désertes et

ses heures tumultueuses, ses heures chastes et ses heures honteuses. A sept heures du matin, pas un pied n*y fait retentir la dalle, pas un roulis de voiture n*y agace le pavé. Le Boulevard

s'éveille tout au plus à huit heures au bruit de quelques cabriolets, sous la pesante démarche de rares porteurs chargés, aux cris de quelques ouvriers en blouse allant à leurs chantiers. Pas une persienne ne bouge, les boutiques sont fermées comme des huîtres. C'est un spectacle inconnu de bien des Parisiens qui croient le Boulevard toujours paré, de même qu'ils croient, ainsi que le croit leur critique favori, les homards nés rouges.

A neuf heures, le Boulevard se lave les pieds sur toute la ligne, ses boutiques ouvrent les yeux en montrant un affreux désordre intérieur. Quelques moments après, il est affairé comme une grisette, quelques paletots intrigants sillonnent ses trottoirs. Vers onze heures, les cabriolets courent aux procès, aux payements, aux avoués, aux notaires, voiturant des faillites en bourgeon, des quarts d'agents de change, des transactions, des intrigues à figures pensives, des bonheurs endormis à redingotes boutonnées, des tailleurs, des chemisiers, enfin le monde matinal et affairé de Paris. Le Boulevard a faim vers midi, on y déjeune, les boursiers arrivent. Enfin, de deux heures à cinq heures, sa vie atteint à l'apogée, il donne sa grande représentation gratis. Ses trois mille boutiques scintillent,et le grand poème de l'étalage chante ses strophes de couleurs depuis la Madeleine jusqu'à la porte Saint-Denis. Artistes sans le savoir, les passants vous jouent le chœur de la tragédie antique : ils rient, ils aiment, ils pleurent, ils sourient, ils songent creux ! ils

vont comme des ombres ou comme des feux follets!... On ne fait pas deux boulevards sans rencontrer un ami ou un ennemi, un original qui prête à rire ou à penser, un pauvre qui cherche un sou, un vaudevilliste qui cherche un sujet, aussi indigents mais plus riches l'un que l'autre. C'est là qu'on observe la comédie de

l'habit. Autant d'hommes, autant d'habits différents ; et autant d'habits, autant de caractères ! Par les belles journées, les femmes se

montrent, mais sans toilette. Les toilettes aujourd'hui vont dans l'Avenue des Champs-Elysées ou au Bois. Les femmes comme il faut qui se promènent sur les boulevards n'ont que des fantaisies à contenter, s'amusent à marchander, elles passent vite et sans reconnaître personne.

La vie de Paris, sa physionomie, a été, en 1500, rue Saint-Antoine; en 1600, à la Place Royale; en 1700, au Pont-Neuf; en 1800, au Palais-Royal.

Tous ces endroits ont été tour à tour les Boulevards !...

La terre a été passionnée là, comme l'asphalte Test aujourd'hui sous les pieds des boursiers, au perron de Tortoni. Enfin, le Boulevard a eu ses destinées lui-même. Le Boulevard ne fit pressentir ce qu'il serait un jour qu'en 1800. De la rue du Faubourg-du-Temple à la rue Charlot où grouillait tout Paris, sa vie s'est transportée en 181 5 au boulevard du Panorama. En 1820, elle s'est fixée au boulevard dit de Gand, et maintenant elle tend à remonter de là vers la Madeleine. En 1860, le cœur de Paris sera de la rue de la Paix à la place de la Concorde. Ces déplacements de la vie parisienne s'expliquent. En 1500, la cour était au château des Tournelles, sous la protection de la Bastille. En 1600, l'aristocratie demeurait à la fameuse place Royale, chantée par Corneille, comme quelque jour on chantera les Boulevards. La cour allait alors tantôt à Saint-Germain, tantôt à Fontainebleau tantôt à Blois ; le Louvre n'était pas le dernier mot de la Royauté. Quand Louis XIV décida Versailles, le Pont- Neuf devint la grande artère

par où toute la ville passa pour aller d'une rive à l'autre. En 1800, il n'y avait plus de centre, on cherchait l'amvisement où il se faisait : les spectacles de Paris se trouvaient sur le boulevard du Temple, le boulevard du Temple fut donc toute la ville, et Désaugiers le célébra par sa fameuse chanson. Les Boulevards n'étaient alors qu'une route royale de première classe qui menait au plaisir, car on sait ce que fut le Cadran Bleu !... Les Bourbons, en 181 5, ayant mis l'activité de la France à la Chambre, les Boulevards devinrent le grand chemin de toute la cité. Néanmoins, la splendeur du Boulevard n'a monté vers son apogée qu'à partir de

1830 environ. Chose étrange, ce fut le côté Nord qui eut la vogue ; les Parisiens s'obstinaient à ne passer que sur cette ligne. La ligne méridionale sans passants, partant sans valeur, voyait ses boutiques sans preneurs, et sans chalands, livrées à des commerces sans luxe ni dignité. Cette bizarrerie avait encore sa cause. Paris vivait alors tout entier entre la ligne nord et les quais. En quinze ans, un second Paris s'est construit entre les collines de Montmartre et la ligne du midi. Dès lors, les deux lignes ont rivalisé d'élégance et se sont disputé les promeneurs. L'histoire du Boulevard, comme celle des empires, offre des commencements mesquins. Quel Parisien, s'il est quadragénaire, ne se souvient encore de la barbarie municipale qui laissa pendant si longtemps à l'entrée de chaque boulevard, des poteaux dans lesquels se donnaient des femmes enceintes, des jeunes gens distraits dont les yeux occupés ne leur permettaient pas d'apercevoir ce poteau sur lequel on s'empalait l'abdomen ? Il n'y avait pas moins de mille accidents graves par an, et l'on en riait !... Le maintien barbare et stupide de ces poteaux, pendant trente ans, explique l'administration française, et surtout celle de la ville de Paris, la moins habile, la plus gaspilleuse, et la moins imaginative

de toutes. Les Boulevards furent un cloaque impraticable par les temps de pluie. Enfin, l'Auvergnat Chabrol ^ entreprit son dallage mesquin en pierre de Volvic. Autre trait du caractère municipal ! On fit venir du fond de l'Auvergne des

* Chabrol de Volvic (i 773-1 843) préfet de la Seine en 18 12 et sous Louis XVIII, entreprit le pavage d'un certain nombre de rues de Paris.

dalles volcaniques, poreuses, sans durée, quand la Seine pouvait amener du granit des côtes de l'Océan. Ce progrés fut salué par les Parisiens comme un bienfait, quoique le bienfait ne permît pas à trois personnes de se rencontrer.

Encore aujourd'hui bien des améliorations sont attendues. La voie des Boulevards devrait être d'un asphalte égal, et ne pas être entremêlée de dalles et d'asphalte, car on pense aussi par les pieds à Paris, et ce changement dans le tillac cahote la tête. Le pavage de la chaussée devrait être établi richement, coquettement, dans le genre de l'essai fait rue Montmartre. Enfin, le terrain devrait être égalisé d'un bout à l'autre, et la porte Saint- Denis désobstruée. Mais les Boulevards ne seront dignes de Paris qu'après un changement radical dans les constructions riveraines, quand on pourra s'y promener à couvert aussi bien qu'à découvert, sans avoir à craindre ou la grillade ou la pluie. La reconstruction des maisons serait d'une cherté qui la rend impossible ; mais on obtiendrait d'excellents résultats par des balcons en saillie et continus [Foir : Ce qui disparaît de Paris). Et pourquoi ne ferait-on pas murmurer, au bas de chaque allée, un limpide ruisseau, de la place de la Concorde à la place de la Bastille ? Quels arbres, quelle végétation que celle des Boulevards aujourd'hui !... N'aurait-on élevé l'eau de la Seine au quai de Billy

que pour la reverser dans la Seine au pont Louis XVI, ^ en la faisant

i Actuellement Pont de la Concorde^ construit de 1787 à 1790 par Perronet, en partie avec des pierres provenant de la démolition de la Bastille.

passer par des corps de sirènes ? Ce serait un enfantillage ou un mythe. Tels qu'ils sont néanmoins, en aucun temps, chez aucune nation, il n'a existé de points de vue, ni de promenades, ni de spectacles pareils à ceux que présentent les Boulevards depuis le pont d'Austerlitz, au bout duquel est le Jardin des Plantes, jusqu'à la Madeleine, au bout de laquelle sont la place de la Concorde et les Champs-Elysées.

Maintenant prenons notre vol comme si nous étions en omnibus, et suivons ce fleuve, cette seconde Seine sèche, étudions-en la physionomie...

De la Madeleine à la rue Caumartin, on ne flâne pas. C'est un passage dominé par notre imitation du Parthénon, grande et belle chose, quoi qu'on dise, mais gâtée par les infâmes sculptures de café qui déshonorent les frises latérales. La rue parallèle au Boulevard, du côté du midi, éloigne les passants des boutiques, et les constructions sur la ligne gauche ne sont entreprises que depuis un an. Aussi le Boulevard, dans cette partie, attend-il ses destinées de l'avenir ; elles seront brillantes, surtout si l'on supprime la rue méridionale. Jusqu'à la transformation prochaine du Ministère des Affaires étrangères ^ en maisons à boutiques, toute cette zone est sacrifiée. On y passe, on ne s'y promène pas. Cette partie est sans animation, quoique le passant soit généralement bien mis, élégant et riche. C'est le passage le

plus dangereux : cinq rues y débouchent. C'est le passage le plus glissant : le Ministère des Affaires étrangères est là.

' Le Ministère des affaires étrangères était situé Boulevard des Capucines.

Voilà peut-être la raison qui fait que personne ne reste sur ce boulevard : la politique déteint sur la locomotion; mais on va supprimer la politique. Tant que la rue Bassedu-Rempart, la dernière des rues basses, existera, ce boulev^ard n'aura ni gaieté, ni caractère, ni flâneurs, ni vente conséquemment. O propriétaires, sachez semer les cent mille francs qui donnent les millions ! En cet endroit, le flâneur se sait trop vu ; le Parisien n'aime pas à ce que les maisons lui disent si insolemment qu'il est là pour les menus plaisirs des premiers étages.

La maison qui fait l'angle de la rue Caumartin est une des maisons les plus célèbres du dix-huitième siècle ; mademoiselle Guimard l'habita jusqu'au moment d'aller occuper son hôtel rue de la Chaussée d'Antin. On y voit encore les attributs de l'opéra sculptés sur le pavillon arrondi qui fait l'angle de la rue. Ce sera démoli quelque jour, comme la maison de LuUi, située aussi à un angle, celui de la rue Neuve des Petits-Champs et de la rue Sainte-Anne, et où il a signé son nom par des sculptures parmi lesquelles se voit, sous forme de lyre, le violon qui fît sa fortune.

A la rue de la Paix, tout change, le passant abonde. Autrefois le Boulevard finissait réellement là. Tout Paris débouchait par la rue de la Paix pour aller aux Tuileries. La rue de la Paix est la future antagoniste de la rue Richelieu, ce sera la rue Saint-Denis moderne. Dès que vous avez passé ce point, vous atteignez au cœur du Paris actuel, qui palpite entre la rue de la Chaussée

d'Antin et la rue du Faubourg-Montmartre. Là commencent ces édifices bizarres et merveilleux qui tous sont un conte

fantastique ou quelque page des Mille et une Nuits. D'abord le pavillon de Hanovre ^ et la grande maison qui lui fait face, bâtie par Simon pour ôter la vue des jardins au maréchal de Richelieu. Tout Paris passe par là sans se douter qu'il y eut un procès de vingt ans, perdu par le maréchal, et l'on croit au règne du bon plaisir dans un temps où le roi lui-même succombait en plein parlement. Puis les Bains Chinois, l'une des plus grandes audaces commerciales, une annonce d'un million, une réclame éternelle, et chose étrange ! faite sous l'Empire. Si les beaux et curieux édifices, comme la maison Dorée, comme celle du Grand balcon, qui meublent les Boulevards n'étaient pas entremêlés de sales et ignobles constructions plâtreuses, sans goût, sans décor, les Boulevards pourraient lutter, comme fantaisie d'architecture, avec le grand canal de Venise.

Regardez bien l'entrée de la rue Grange-Batelière, bordée à chaque encoignure d'édifices sans grandeur ni caractère, au milieu de tant de splendeurs ? Croiriez-vous que l'une de ces maisons soit celle du Jokey-Club ? ne trouvez-vous pas étrange que ses membres, aussi riches qu'élégants, n'aient pas eu la pensée nationale de lutter avec les clubs de Londres, dont la magnificence dépasse celle des rois ? C'est à un ancien tapissier, devenu par vocation architecte, que l'on doit la fameuse maison Dorée ! Eh bien ! de l'autre côté du Boulevard, c'est au * Le pavillon de Hanovre fut construit en 1707 par Pierre Levé pour un financier Mauricet de la Cour. Il appartint successivement au comte de Toulouse, au duc d'Antin, au duc de Richelieu. Il doit son appela-

tion actuelle au duc de Richelieu qui, accusé de concussions pendant la guerre de Hanovre, reçut ce surnom populaire.

célèbre tailleur Buisson que les Boulevards sont redevables de l'immense maison bâtie dans la cour de l'Hôtel où tous les joueurs de Paris ont palpité pendant trentecinq ans ! Là fut Frascati, dont le nom est religieusement conservé par un café, rival de celui dit du Cardinal, qui lui fait face. Admirez les étonnantes révolutions de la propriété dans Paris ! Sur la garantie d'un bail de dixneuf ans qui oblige à un loyer de cinquante mille francs, un tailleur construit cette espèce de phalanstère colysèen^ et il y gagnera dit-on, un million : tandis que, dix ans

auparavant, la maison du café Cardinal, dont le rez-dechaussée rapporte aujourd'hui quarante mille francs, fut vendue pour la somme de deux cent mille francs !... Buisson et Janisset, le café Cardinal et la Petite-Jeannette (combien de déjeuners, d'affaires, de bijoux, de fortunes, en peu de mots !), forment la tête de la rue Richelieu. N'est-ce pas la cuisine, l'habit, la robe, les diamants, et tout Paris peut-être ? car rien ne se fait sans cela ou pour cela.

Quel attrait, quelle atmosphère capiteuse pétillent

entre la rue Taitbout et la rue Richelieu, jusqu'à l'autre perspective que voici ! Qui ne le sait ? Une fois que vous avez mis le pied là, votre journée est perdue, si vous êtes homme de pensée. C'est un rêve d'or et d'une distraction invincible. On est à la fois seul et en compagnie. Les gravures des marchands d'estampes, les spectacles du jour, les friandises des cafés, les brillants des bijoutiers, tout vous grise et vous surexcite. Toute la haute et fine marchandise de Paris est là : bijoux, étoffes.

gravures, librairie. Le préfet de police devrait interdire aux pauvres de passer par là, car ils doivent vouloir procéder immédiatement à la loi agraire. La lorette débouche infailliblement par les quatre à cinq lignes qui mènent aux rues qu'elle affectionne ; et, tout à coup, le penseur est comme un chasseur lisant Horace qui voit filer devant lui des compagnies de perdrix ! On sait s'y rencontrer, les rendez-vous s'y donnent. On sort du champ de bataille de la Bourse pour aller aux restaurants,

en passant d'une digestion à une autre. Tortoni n'est-il pas à la fois la préface et le dénoûment de la Bourse ? Les clubs de Paris sont là presque tous, les artistes fameux, les illustres richards ; l'Opéra et ses mille pieds y passent à tout moment ; les cafés y sont d'une splendeur fabuleuse. Dix théâtres, y compris celui de Comte, rayonnent aux environs. Ce point de Paris a tué le Palais-Royal. On s'y croit riche, enfin on peut s'y croire spirituel, en frôlant sans cesse des gens d'esprit. Il y roule tant d'équipages, que, par moments, on ne s'y croit plus à pied. Ce mouvement vertigineux vous gagne; il est dangereux de rester là, sans une causerie ou une pensée intéressante. Voilà ce qui fait qu'on est plus heureux à Paris avec cent louis de rentes, qu'à Londres avec cinquante millions de fortune, et à Pétersbourg avec cinquante mille paysans de rente. A partir de la rue Montmartre, jusqu'à la rue Saint-Denis, la physionomie du Boulevard change entièrement, malgré des constructions qui ne manquent pas de caractère, et parmi lesquelles on remarque tout d'abord le magnifique hôtel Lagrange, où logent maintenant les tapis d'Aubusson. On a vainement bâti la maison babylonienne du pont de fer qui s'est donné le tort d'être en plâtre ; le Gymnase y montre vainement sa petite façade coquette ; plus loin, le bazar Bonne-Nouvelle, aussi beau qu'un palais Vénitien, est en vain sorti de terre comme au

coup de baguette d'une fée : tout cela, peines perdues !... Il n'y a plus d'élégance chez les passants, les belles robes y sont comme dépaysées ; l'artiste, le lion, ne s'aventurent plus dans ces parages. Les masses inélégantes et provinciales,

commerciales et mal chaussées, des rues Saint-Denis, des faubourgs du Temple, de la rue Saint-Martin, arrivent ; les vieux propriétaires, les bourgeois retirés se montrent ; et c'est tout un autre monde !... Le même phénomène a lieu d'ailleurs à Pétersbourg, où la vie de la Perspective est concentrée entre la Morskaia et le palais d'AnikofF. A Paris, un seul boulevard d'intervalle produit ce changement total. Les boutiques n'ont plus cette audace dans le décor, ce luxe dans les détails, cette richesse d'étalage, qui poétisent les boulevards entre la rue de la Paix et la rue Montmartre. Les marchandises sont tout autres, l'effrontée boutique à vingt-cinq sous étale ses produits éphémères, l'imagination n'a plus ces stimulants si prodigués quelques pas plus loin. Ce contraste est si frappant que l'esprit s'en ressent ; les idées ne sont plus les mêmes, on laisse ses pièces de cent sous tranquilles dans sa poche, quand on en a.

Mais si vous allez jusqu'à la porte Saint-Denis, que le conseil municipal essaie de dégager depuis vingt ans sans y parvenir, oh ! alors, malgré l'aspect original de ce vaste bassin, il prend envie aux pieds de retourner quand la nécessité d'une affaire vous oblige à vous aventurer dans ces parages. Ce boulevard offre une variété de blouses, d'habits déchirés, de paysans, d'ouvriers, de charettes, de peuple enfin, qui fait d'une toilette un peu propre une dissonance choquante, un scandale très remarqué.

Vous retrouvez là l'ineptie de la ville, elle brille en plein soleil. A dix pieds de la porte Saint-Denis, on laisse depuis cinquante

ans une fontaine uniquement destinée à vendre de l'eau. C'est un affreux marais, infranchissable

par tous les temps, qui fait de la crotte à vingt mètres à la ronde et qui déshonore ce coin. Pourquoi ? je défie cent conseils municipaux de l'expliquer, de le justifier. Ce boulevard fut toujours une sentine ignoble. On y a laissé subsister pendant cent ans un petit mur d'un mètre de hauteur, qui séparait une rue basse du boulevard. Devant le passage dit du Bois-de-Boulogne, il y avait un petit escalier où la fameuse Guimard se démit le pied en le descendant. Tout Paris fut en rumeur à cette cause. Le petit mur a subsisté, depuis cet accident, encore cinquante ans. Si Lafayette, que le peuple a hué en cet endroit en 1832, en l'accusant de trahison, s'était enrhumé sous la pompe, elle y aurait gagné cent ans d'existence. Les malheurs causés par les abus consolident, à Paris, les abus. On ne s'appelle pas préfet de la Seine pour rien, il faut en vendre l'eau partout. Mais pourquoi l'eau ne se mettrait-elle pas en boutique ? manquerait-on par là de coins honteux où la ville élèverait d'élégants réservoirs semblables à celui de la rue de l'Arcade ?

Voici le côté populaire des Boulevards. A partir du Théâtre de la Porte-Saint-Martin jusqu'au café Turc, le peuple de Paris a tout pris sous sa protection. Ainsi le Succès amène au Théâtre non pas des spectateurs, mais toute la nation des faubourgs. Le Château-d'Eau n'a jamais été calomnié par les romanciers populaires ; et, de midi à quatre heures, la scène du caporal et de la payse y est visible tous les jours de beau temps.

Cette zone est enfin le boulevard des Italiens du peuple ; mais elle n'est cela que le soir, car le matin tout y est morne, sans activité, sans vie, sans caractère ; tandis

que le soir, c'est effrayant d'animation. Huit théâtres y appellent incessamment leurs spectateurs. Cinquante marchandes en plein vent y vendent des comestibles et fournissent la nourriture au peuple qui donne deux sous à son ventre et vingt sous à ses yeux. C'est le seul point de Paris où l'on entende les cris de Paris, où l'on voie le peuple grouillant et ces guenilles à étonner un peintre, et ces regards à effrayer un propriétaire ! Feu Bobèche était là, l'une des gloires de ce coin, et comme tant de gloires, sans successeurs. Son compère s'appelait Galimafrée. Martinville a écrit pour ces deux illustres saltimbanques les parades qui faisaient tant rire l'enfant, le soldat et la bonne, dont les costumes émaillent constamment la foule sur ce célèbre boulevard, que voici dans toute sa vérité.

La maison du restaurant Defiieux fut le suprême effort de ce quartier pour lutter avec les boulevards supérieurs. Cet édifice, ceux de l'Ambigu et du Cirque, ont été des tentatives sans imitateurs. Les autres théâtres, les maisons, tout est construit sur les plus vilains modèles ; le plâtre, les ornements sans durée, tout y est précaire et piteux ; mais l'ensemble, comme vous le voyez, produit un effet bizarre qui ne manque pas d'originalité. Le fameux Cadran-Bleu n'a pas une fenêtre ni un étage qui soient du même aplomb. Quand au café Turc, il est à la Mode ce que les ruines de Thèbes sont à la Civilisation.

Bientôt commencement des boulevards déserts, sans promeneurs, les landes de cette promenade royale. L'ennui vous y saisit, l'atmosphère de fabriques se sent de loin. Il n'y a plus rien d'original. Le rentier s'y promène en robe de chambre, s'il veut ; et, par les belles journées,

on y voit des aveugles qui for.t leur partie de cartes. In piscem desinit elegantia. L'on y expose sur des tables de petits palais en fer ou en verre, les boutiques sont hideuses, les étalages sont infects. La tête est à la Madeleine, les pieds sont au boulevard des Filles-du-Calvaire. La vie et le mouvement recommencent sur le boulevard Beaumarchais, à cause des boutiques de quelques marchands de bric-à-brac, à cause de la population qui s'agglomère autour de la colonne de Juillet. Il y a là un théâtre qui de Beaumarchais n'a pris encore que le nom.

Au delà, le boulevard Bourdon n'est plus Paris : c'est la campagne, c'est le faubourg, c'est la grand'route, c'est la majesté du néant ; mais c'est un des plus magnifiques lieux de Paris, le coup d'œil y est étourdissant. C'est une splendeur romaine sans spectateurs ! Le pont d'Austerlitz, la Seine dans sa plus grande largeur, Notre-Dame, le Jardin des Plantes, la Halle aux Vins, l'île Saint-Louis, les greniers d'abondance, la colonne de Juillet, les fossés de la Bastille, la Salpêtrière, le Panthéon, tout y est grandiose. Vraiment la fin du drame parisien est digne de son commencement.

Allez au grand trot d'un cheval anglais, de la place de la Concorde et de la Madeleine au pont d'Austerlitz, vous lirez en un quart d'heure ce poème de Paris, depuis l'arc de triomphe de l'Etoile, où revivent trois mille soldats jusqu'au palais où vivent trois mille folles ; depuis le Garde-Meuble jusqu'au Muséum, depuis l'échafaud de Louis XVI, couvert par un caillou d'Egypte jusqu'au premier coup de feu de la Révolution allumé sous les yeux de Beaumarchais, qui tira le premier bon mot dix

ans avant le premier coup de fusil; depuis les Tournelles, où naquit le Roi de France, jusqu'à la Chambre, où il est mort sous le

roi des Français. L'histoire de France, les dernières pages principalement, sont écrites sur les Boulevards.

Une concurrence formidable se prépare contre les Boulevards. Aujourd'hui les gens distingués se promènent aux Champs-Elysées, dans la contre-allée méridionale ; mais la même imprévoyance qui rend les Boulevards impraticables en temps de pluie, le temps le plus fréquent à Paris, arrêtera pendant longtemps le succès de la grande avenue des Champs-Elysées. Caveant consules ! J'ai dit.

CE QUI DISPARAIT DE PARIS

Encore quelques jours, et les Piliers des Halles auront disparu, le vieux Paris n'existera plus que dans les ouvrages des romanciers, assez courageux pour décrire fidèlement les derniers vestiges de l'architecture de nos pères ; car, de ces choses l'historien grave tient peu de compte.

Quand les Français allèrent en Italie soutenir les droits de la couronne de France, sur le Duché de Milan et sur le royaume de Naples, ils revinrent émerveillés des précautions que le génie italien avait trouvées contre l'excessive chaleur ; et, de l'admiration pour les galeries, ils passèrent à l'imitation. Le climat pluvieux de ce Paris, si célèbre par ses boues, suggéra les piliers, qui furent une merveille du vieux temps. On eut ainsi plus tard la place Royale.

Chose étrange ! ce fut par les mêmes motifs que, sous Napoléon, se construisirent les rues de Rivoli, de Castiglione, et la fa-

meuse rue des Colonnes.

La guerre d'Egypte nous a valu les ornements égyptiens de la place du Caire. On ne sait pas plus ce que coûte une guerre que ce qu'elle rapporte.

Si nos magnifiques souverains, les électeurs, au lieu de se représenter eux-mêmes, en meublant de médiocrités la plupart de nos conseils en tout genre, avaient plus tôt qu'ils ne l'ont fait, envoyé quelques hommes d'art ou de pensée au conseil général de la Seine, depuis quarante ans, il ne se serait point bâti de maison dans Paris qui n'eût eu pour ornement, au premier étage, un balcon d'une saillie d'environ deux mètres. Non seulement alors, Paris se recommanderait aujourd'hui par de charmantes fantaisies d'architecture, mais encore, dans un temps donné, les passants marcheraient sur des trottoirs abrités de la pluie, et les nombreux inconvénients résultant de l'emploi des arcades ou des colonnes auraient disparu. Une rue de Rivoli peut se supporter dans une capitale éclectique comme Paris ; mais sept ou huit donneraient les nausées que cause la vue de Turin, où les yeux se suicident vingt fois par jour. Le malheur de notre atmosphère serait l'origine de la beauté de la ville, et les appartements du premier étage posséderaient un avantage capable de contre-balancer la défaveur que leur impriment le peu de largeur des rues, la hauteur des maisons et l'abaissement progressif des plafonds.

A Milan, la création de la commission del ornamento^ qui veille à l'architecture des façades sur la rue, et à laquelle tout propriétaire est obligé de soumettre son plan, date du onzième siècle. Aussi, allez à Milan ! et vous admirerez les effets du patriotisme bourgeois et des nobles pour leur ville, en admirant une multitude de constructions pleines de caractère et d'originalité.

Les vieux Piliers des Halles ont été la rue de Rivoli du

quinzième siècle, et l'orgueil de la paroisse Saint-Eustache. C'était l'architecture des îles Marquises : trois arbres équarris posés debout sur un dé ; puis à dix ou douze pieds du sol, des solives blanchies à la chaux faisant un vrai plancher du moyen âge. Au dessus, un bâtiment en colombage, frêle, à pignon, quelquefois découpé comme un pourpoint espagnol. Une petite allée, à porte solide, longeait une boutique, arrivait à une cour carrée, un vrai puits qui éclairait un escalier de bois, à balustres, par lequel on montait aux deux ou trois étages supérieurs. Ce fut dans une maison de ce genre que naquit Molière ! A la honte de la ville, on a reconstruit une sale maison moderne en plâtre jaune, en supprimant les piliers. Aujourd'hui les Piliers des Halles sont un des cloaques de Paris. Ce n'est pas la seule des merveilles du temps passé que l'on voie disparaître.

Pour les flâneurs attentifs, ces historiens qui n'ont qu'un seul lecteur, car ils ne publient leurs volumes qu'à un seul exemplaire ; puis, pour ceux qui savent étudier Paris, mais surtout pour celui qui l'habite en curieux intelligent, il s'y fait une étrange métamorphose sociale depuis quelque trentaine d'années. A mesure que les existences grandioses s'en vont, il en est de petites qui disparaissent. Les lierres, le lichen, les mousses, sont tout aussi bien balayés que les cèdres et les palmiers sont débités en planches. Le pittoresque des choses naïves et la grandeur princière s'émiettent sous le même pilon. Enfin le peuple suit le roi. Ces deux grandes choses s'en vont bras dessus bras dessous pour laisser la place nette au citoyen, au bourgeois, au prolétaire, à l'industrie

et à ses victimes. Depuis qu'un homme supérieur a dit : Lfs rois s en vont ! nous avons vu beaucoup plus de rois qu'autrefois, et c'est la preuve du mot. Plus on a fabriqué de rois, moins il y en a eu. Le roi, ce n'est pas un Louis- Philippe, un Charles X, un Frédéric, un Maximilien, un Murât quelconque, le roi c'était Louis XIV ou Philippe IL Il n'y a plus au monde que le Czar, qui réalise l'idée de roi, dont un regard donne ou la vie ou la mort, dont la parole ait le don de création, comme celle des Léon X, des Louis XIV, des Charles-Quint. La reine Victoria n'est qu'une dogaresse, comme tel roi constitutionnel n'est que le commis d'un peuple à tant de millions d'appointements.

Les trois ordres anciens sont remplacés par ce qui s'appelle aujourd'hui des classes. Nous possédons les classes lettrées, industrielles, supérieures, moyennes, etc. Et ces classes ont presque toutes des régents, comme au collège. On a changé les tyrans en tyranneaux, voilà tout. Chaque industrie a son Richelieu bourgeois qui s'appelle Lafitte ou Casimir Périer, dont Ventvers est une caisse, et dont le mépris par ces mainmortables n'a pas la grandeur d'un trône pour endroit !

En 1813 et 181 4, époque à laquelle tant de géants allaient par les rues, où tant de gigantesques choses s'y coudoyaient, on pouvait remarquer bien des métiers totalement inconnus aujourd'hui.

Dans quelques années l'allumeur de réverbères, qui dormait pendant le jour, famille sans autre domicile que le magasin de l'entrepreneur, et qui marchait occupée toute entière, la femme à nettoyer les vitres, l'homme à

mettre de l'huile, les enfants à frotter les réflecteurs avec de mauvais linges ; qui passait le jour à préparer la nuit, qui passait la nuit à éteindre et rallumer le jour, selon les fantaisies de la lune, cette famille vêtue d'huile sera entièrement perdue.

La ravaudeuse, logée comme Diogène, dans un tonneau surmonté d'une niche à statue faite avec des cerceaux et de la toile cirée, est encore une curiosité disparue.

Il faut faire une battue dans Paris, comme en fait un chasseur dans les plaines environnantes pour y trouver un gibier quelconque, et passer plusieurs jours avant d'apercevoir une de ces fragiles boutiques, autrefois comptées par milliers, et composées d'une table, d'une chaise, d'un gueux pour se chauffer, d'un fourneau de terre pour toute cuisine, d'un paravent pour devanture, pour toiture d'une toile rouge accrochée à quelque muraille, d'où pendaient de droite et de gauche deux tapisseries, et qui montraient aux passants, soit une vendeuse de moue de veau, d'issues, de menues herbes, soit un rapetasseur, soit une marchande de petite marée.

Il n'y a plus de parapluies rouges, à l'abri desquels fleurissaient les fruitières, que dans les parties de la ville destituées de marchés. On ne revoit ces immenses champignons que rue de Sèvres. Quand la ville aura bâti des marchés là où les besoins de la population les demandent, ces parapluies rouges seront inexplicables, comme les coucous, comme les réverbères, comme les chaînes tendues d'une maison à l'autre au bout des rues par le quartainier, enfin comme tout ce qui disparaît dans le mobilier social. Le moyen âge, le siècle de Louis XIV, ceku" de

Louis XV, la Révolution, et bientôt l'Empire, donneront naissance à une archéologie particulière.

Aujourd'hui la boutique a tué toutes les industries sub dio^ depuis la sellette du décrotteur jusqu'aux éventaires métamorphosées en longues planches roulant sur deux vieilles roues. La boutique a reçu dans ses flancs dispendieux, et la marchande de marée, et le revendeur et le

débitant d'issues, et les fruitiers, et les travailleurs en vieux, et les bouquinistes, et le monde entier des petits commerces. Le marronniste, lui-mcme, s'est logé chez les marchands de vin. A peine voit-on de loin en loin une écaillière qui reste sur sa chaise, les mains sous ses jupes, à côté de son tas de coquilles. L'épicier a supprimé le marchand d'encre, le marchand de mort aux rats, le marchand de briquets, d'amadou, de pierre à fusil. Les limo-

nadiers ont absorbé les vendeurs de boissons fraîches. Bientôt un marchand de coco sera comme un problème insoluble quand on verra sa portraiture originale, ses sonnettes, ses belles timbales d'argent, le hanap sans pied de nos ancêtres, ces lis de l'orfèvrerie, l'orgueil des bourgeois, et son château d'eau pomponné, cramoisi de soieries, à panaches, dont plusieurs étaient en argent.

Les charlatans, ces héros de la place publique, font aujourd'hui leurs exercices dans la quatrième page des journaux à raison de cent mille francs par an, ils ont des hôtels bâtis par le gaïac, des terres produites par des racines sudorifiques ; et de drôles, de pittoresques, ils sont devenus ignobles. Le charlatan bravant les rires donnant de sa personne, face à face avec le public, ne man-

quait pas de courage, tandis que le charlatan caché dans un entresol est plus infâme que sa drogue.

Savez-vous quel est le prix de cette transformation ? Savez-vous ce que coûtent les cent mille boutiques de Paris, dont plusieurs coûtent cent mille écus d'ornementation ?

Vous payez cinquante centimes les cerises, les groseilles, les petits fruits qui jadis valaient deux liards !

Vous payez deux francs les fraises qui valaient cinq sous, et trente sous le raisin qui se payait dix sous !

Vous payez quatre à cinq francs le poisson, le poulet, qui valaient trente sous !

Vous payez deux fois plus cher qu'autrefois le charbon, qui a triplé de prix !

Votre cuisinière, dont le livret à la caisse d'épargne offre un total supérieur à celui des économies de votre

femme, s'habille aussi bien que sa maîtresse quand elle a congé !

L'appartement qui se louait douze cents francs en 1800, se loue six mille francs aujourd'hui.

La vie, qui jadis se défrayait à mille écus, n'est pas aujourd'hui si abondante à dix-huit mille francs !

La pièce de cent sous est devenue beaucoup moins que ce qu'était jadis le petit écu !

Mais aussi, vous avez des cochers de fiacre en livrée qui lisent, en vous attendant, un journal écrit, sans doute, exprès pour eux.

Mais aussi l'Etat a eu le crédit d'emprunter le capital de quatre fois plus de rentes que n'en devait la France sous Napoléon.

Enfin, vous avez l'agrément de voir sur une enseigne de charcutier : " Un tel, èlaive de M. Véro, " ce qui vous atteste le progrès des lumières.

La Débauche n'a plus son infâme horreur, elle a sa porte cochère, son numéro rouge feu qui brille sur une vitre noire. Elle a des salons où l'on choisit comme au restaurant, sur la carte, entre Sémiramis, Dorine, l'Espagne, l'Angleterre, le pays de Caux, la Brie, l'Italie ou la Nigritie. La police a soufflé sur tous les romans en deux chapitres et en plein vent.

On peut se demander, sans insulter Son Altesse impériale l'Economie politique, si la grandeur d'une nation est attachée à ce qu'une livre de saucisses vous soit livrée sur du marbre de Carare sculpté, à ce que le grasdouble soit mieux logé que ceux qui en vivent !

Nos fausses splendeurs parisiennes ont pour produit les

misères de la province ou celles des faubourgs. Les victimes sont à Lyon et s'appellent des canuts. Toute industrie a ses canuts.

On a surexcité les besoins de toutes les classes, que la vanité dévore. Le quo non ascendam de Fouquet est la devise des écureuils français, à quelque bâton de l'échelle sociale qu'ils fassent leurs exercices. Le politique doit se demander, avec non moins d'effroi que le moraliste, où se trouve la rente de tant de besoins. Quand on aperçoit la dette flottante du Trésor, et qu'on s'initie à la dette flottante de chaque famille qui s'est modelée sur l'Etat,

on est épouvanté de voir qu'une moitié de la France est à découvert devant l'autre. Quand les comptes se régleront les débiteurs avaleront les créanciers.

Telle sera la fin probable du règne de l'Industrie. Le système actuel, qui n'a placé qu'en viager, en agrandissant le problème, ne fait qu'agrandir le combat. La haute Bourgeoisie offrira plus de têtes à couper que la Noblesse ; et si elle a des fusils, elle aura pour adversaires ceux qui les fabriquent. Tout le monde aide à creuser le fossé, sans doute pour que tout le monde y tienne.

Moralité Artistique

Les ruines de l'Eglise et de la Noblesse, celles de la Féodalité, du Moyen Age, sont sublimes et frappent aujourd'hui d'admiration les vainqueurs étonnés, ébahis ; mais celles de la Bourgeoisie seront un ignoble détritus de carton-pierre, de plâtre, de coloriages. Cette immense fabrique de petites choses, d'efflorescences capricieuses à

bon marché, ne donnera rien, pas même de la poussière. La garde-robe d'une grande dame du temps passé peut meubler le cabinet d'un banquier d'aujourd'hui. Que fera-t-on en igoo de la garde-robe d'une reine Juste- Milieu ?... Elle ne se retrouvera pas ; elle aura servi à faire du papier semblable à celui sur lequel vous lisez tout ce qui se lit de nos jours. Et que deviendra tout ce papier amoncelé ?

XII. — Le Rentier du Faubourg

Chap. I. — Définition 135

Chap. IL — Utilité des Employés démontrée . .140 Chap. III. — Histoire phylosophique et transcendante des employés 145

Chap. IV. — Distinction 153

Chap. V. — Les Bureaux 156

Chap. VI. — De quelques êtres chimériques . .166

Chap. VII. — Le Surnuméraire 176

Chap. VIII. — Invocation 180

Chap. IX. — Variétés de Commis 182

Chap. X. — Résumé 197

Chap. XL — Le chef de Bureau 200

Chap. XII. — Le chef de Division 203

Chap. XIII. — Le garçon de Bureau 207

Chap. XIV. — Le Retraité 211

Moralité de cette Physiologie 214

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/curiositslitt00balz. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.